

POURQUOI écrivez-vous?

Cinquante écrivains québécois répondent

«**Pourquoi écrivez-vous?**» La question a sans doute brûlé les lèvres de plus d'un lecteur face à l'écrivain qu'il admire.

Pour la première fois, cinquante auteurs québécois répondent à la fameuse question des surréalistes.

De Marie-Claire Blais à Dany Laferrière, de Michel Tremblay à Christian Mistral et Yves Beauchemin, cette enquête exclusive de notre collaborateur Achmy Halley révèle les petites et grandes motivations qui ont fait et font l'histoire de la littérature en mouvement.

Répondent
également
en page B6

Gilles Archambault
Noël Audet
Yves Beauchemin
Lise Bissonnette
Marie-Claire Blais
Nicole Brossard
Roch Carrier
Ying Chen
Gilbert Choquette
Marcelyne Claudais
Marie-Danielle Croteau
Francine D'Amour
Claire Dé
Louise Desjardins
Benoît Dutrizac
Roger Fournier
Madeleine Gagnon
Pierre Gobeil
Jacques Godbout
David Homel
Naïm Kattan
Sergio Kokis
Marie Laberge
Micheline Lachance
Dany Laferrière
Micheline Lafrance
Monique Larue
Rachel Leclerc
Victor-Lévy Beaulieu
Antonine Maillet
André Major
Christian Mistral
Hélène Monette
Fernand Ouellette
Francine Ouellette
Madeleine Ouellette-
Michalska
Stanley Péan
Hélène Rioux
Esther Rochon
Jacques Savoie
Daniel Sernine
Jean-Yves Soucy
Michel Tremblay

Denise Bombardier

«**C'est** une question que me posent ceux qui n'écrivent pas et que fascine le mystère de l'écriture. Personnellement, je crois que j'écris d'abord pour contrer l'ennui.»



Stéphane Bourguignon

«**J'écris** pour freiner un peu mon désordre, pour éteindre quelques incendies et surtout, surtout pour arriver à faire partie du monde.»

Solange Chaput-Rolland

«**J'écris** parce que je ne peux pas faire autrement, et par besoin de témoigner de ma vérité de femme et de ma liberté d'être, dans un pays qui me la donne.»



Arlette Cousture

«**J'écris** pour déjouer la fugacité de l'existence, le mal d'être, mal de vivre, mal du mal, mal de l'Homme. Pour exorciser le jour et éloigner les fantômes de la nuit. Tromper ma solitude en appelant à son secours les fées, les gnomes et les trolls afin de les métamorphoser en personnages, tapis dans mes élucubrations. J'écris pour offrir ces frayeurs déguisées en histoires qui se distinguent tant de leur muse que j'ai peine à les reconnaître.»

Louis Hamelin

«**La seule** réponse honnête que je puis faire est celle-ci: JE NE SAIS PAS...»



Robert Lalonde

«**Fouillez-moi!**, comme dirait mon père. Je suis hanté par le «comment», le «pourquoi» m'élude, et je pense que c'est aussi bien comme ça. Pourquoi le grillon flûte-t-il, la mère enfante-t-elle, l'iris pousse-t-il?»

Élise Turcotte

«**J'écris** pour être plus que moi-même. Pour chercher ce que j'ignore et porter attention au bruit que fait le monde...»



À votre tour

Même s'il faut se faire violence,
il faut écouter les mourants

GINETTE SAMSON

Quand nous lisons des articles comme ceux intitulés « Mon père aurait dû mourir autrement... » (*La Presse*, 22 octobre) et « Mon père est décédé autrement et pourtant... » (*La Presse*, 5 novembre) nous ne pouvons nous empêcher de réagir parce que notre fille aussi aurait pu mourir autrement, c'est-à-dire entourée des siens.

Tel aurait été le cas si, à l'hôpital, un médecin avait pris la peine de venir la voir durant les dix heures qu'elle a passées dans le coma. À cause de ce manque, elle est morte seule dans son lit d'hôpital.

Véronique avait 11 ans, elle était diabétique depuis près de 3 ans et avait le cancer depuis 10 mois. Elle subissait une douzième chimiothérapie que le médecin et directeur de la recherche nous avait offerte avec un certain enthousiasme malgré la présence d'une grosse tumeur au cerveau. Celle-ci avait été précédée d'une tumeur à la joue et d'un métastase au poumon qui avaient disparus grâce à la radiothérapie, à la chimiothérapie et à la chirurgie.

Même si Véronique ne voulait plus de chimiothérapie, nous ne pouvions refuser cette offre. Nous nous disions que si les médecins jugeaient utile l'administration d'une autre chimiothérapie, il n'y avait pas de raisons de condamner tout de suite notre enfant. Et, est-ce qu'une enfant de 11 ans peut, avec certitude, ne plus vouloir de traitements ?

Mais, la veille du décès, elle avait très mal à la tête et on lui administra

de la morphine. Dans l'après-midi, elle se réveilla et, à moi sa mère, pendant que je la berçais, elle me dit : « Tu sais, maman, je t'aime beaucoup ! ». Et elle se rendormit dans mes bras. Quelques heures plus tard, je quittai l'hôpital et son père prit la relève.

Durant la soirée, on mit son cas dans les mains d'une anesthésiste qui n'a jamais pu se libérer de ses tâches à la salle d'opération. L'infirmière l'appela souvent pour lui dire que Véronique semblait inconsciente, mais elle lui répondit de ne pas s'en faire, que c'était à cause de la morphine. Vers 10 h 30, mon mari quitta l'hôpital à son tour, certain de revoir sa fille, le lendemain, réveillée. Vers 11 heures, l'anesthésiste trouva anormal que Véronique soit inconsciente depuis si longtemps. Elle demanda à l'infirmière d'appeler au service d'oncologie mais, étant donné que c'était une nouvelle résidente qui était de garde et qu'elle ne connaissait ni le cas ni ma fille, elle ne fit rien.

À minuit cinquante-cinq, Véronique fit un arrêt respiratoire. On appela l'équipe de réanimation dont faisait partie l'anesthésiste. On tenta de la réanimer, même si on avait mentionné par deux fois qu'on ne voulait pas une telle chose. Mais son dossier médical ne portait pas cette mention de façon évidente comme cela était supposé être. On nous appela. Nous arrivâmes à l'hôpital et on nous annonça que Véronique était décédée : une partie de notre cœur s'envola.

On vint la voir. Elle avait l'air tellement bien. Sur le coup, nous éprouvions un certain soulagement et nous étions heureux pour elle : plus de chi-

miothérapie, plus d'ulcères dans la bouche, plus de nausées, plus d'injections d'insuline. On s'oubliait, on lui parlait, on la berçait, on l'embrassa, on la lava pour la dernière fois.

Nous aurions tellement voulu être là, au moment de son décès. Nous avions toujours pensé que le personnel médical nous l'indiquerait quand les derniers moments de la vie de notre enfant approcheraient. Mais peut-être Véronique a-t-elle tout fait pour nous éloigner. Certains disent que ce n'est pas important d'être là, lors du dernier souffle ; l'important, c'est d'avoir été là pendant la maladie. D'autres disent qu'on lui a volé sa mort. D'autres, que c'est merveilleux qu'elle ait fait son entrée dans la mort pendant que je la berçais.

Pour s'enlever de la culpabilité, on se dit qu'on a fait notre possible avec ce que l'on savait à ce moment-là.

On se rend compte après coup que Véronique avait raison de ne plus vouloir de traitements. Elle savait probablement qu'elle allait bientôt mourir. C'est important d'écouter les mourants, même s'il faut se faire violence. On ne décide pas de la manière que l'être cher va choisir pour nous quitter et il n'y a pas de mort parfaite.

C'est sûr que l'on ne peut rien changer dans la manière dont les choses sont arrivées. Mais il y a des comportements que l'on peut améliorer : entre autres, essayer d'obtenir une meilleure communication entre les soignants professionnels et les soignants naturels.

Après tout, c'est nous qui, en plus d'apprendre à vivre sans notre enfant, devons maintenant accepter que les choses se soient passées ainsi.

La boîte aux lettres



Il faut 400 écureuils, 200 chinchillas, 10 lynx ou 15 renards pour faire un manteau de fourrure.

L'industrie de la fourrure
veut surtout sauver sa peau...

■ On fait maintenant de la publicité sur la fourrure en disant qu'elle est « verte », biodégradable et écologique. Les multinationales de la fourrure se perçoivent tout à coup comme de vaillants environnementalistes prêts à « scalper » les bêtes sauvages pour sauver la planète !

Ces drôles d'écologistes oublient pourtant une chose : la base de l'écologie est la non-violence.

Il faut 400 écureuils, 200 chinchillas, 10 lynx ou 15 renards pour faire un manteau de fourrure. Ces animaux remplis d'émotions, de vie et jouant leur rôle respectif dans les écosystèmes sont désormais nommés pudiquement par l'industrie de la fourrure des « ressources renouvelables ».

Est-ce que les amoureux fous de leur beau minou ou de leur adorable pitou accepteraient de porter un manteau en poil de Fido sous prétexte que les chiens sont des « ressources renouvelables » ? Trouveraient-ils moralement acceptable que leur chien soit trappé dans la souffrance d'un piège à patte, tout comme on le fait pour le coyote ou le loup, ses lointains cousins ? Trouveraient-ils décent que leur chien vive toute son existence dans une cage exigüe, privé de liberté et de mouvement à l'image du renard de l'élevage intensif ?

Tout comme nos animaux domestiques, les animaux sauvages ont la capacité de ressentir la joie, la peur et l'amour. N'ont-ils pas le droit de finir leur vie autrement qu'en objets de luxe ?

Certains affirment que la fourrure est biodégradable, mais la peau humaine l'est aussi... Les arguments biaisés de l'industrie de la fourrure camouflent une vérité fort simple. Cette dernière veut sauver sa peau, faire des profits et alimenter le pouvoir de l'argent. Qu'elle ne s'enve-

loppe pas dans un manteau tissé de mensonges.

Il est de bon ton dans les médias québécois de ridiculiser les larmes pourtant justifiées de Madame Brigitte Bardot et de tous ces « animalistes souffrant du syndrome de Bambi » qui se comptent par millions dans les diverses associations pour le bien-être des animaux à travers l'Amérique du Nord et l'Europe. À notre époque, quiconque parle avec son cœur s'expose au mépris. Pourtant, ces personnes ne demandent qu'un peu de respect pour la vie et la beauté animale.

Pour ce qui est de la soudaine compassion de l'industrie de la fourrure pour les autochtones, elle relève d'une amnésie historique. Paul Hollingsworth, un amérindien Ojibwa de North Bay qui a fondé le Native Animal Brotherhood assure que « l'industrie de la fourrure a été une des forces les plus destructrices de notre histoire. Elle a exploité notre sol, nos ressources et nos frères les animaux. (...) La survie des autochtones n'est pas dépendante de l'industrie de la fourrure au Canada. En fait, c'est plutôt le contraire. L'histoire a montré que l'industrie de la fourrure commerciale a activement contribué à la désintégration de notre culture, un processus qui se poursuit encore. Dans le cas des autochtones du Canada, la voie du trappage commercial n'a aucune place dans notre culture. »

La question vraiment au poil à se demander est celle-ci : comment voulez-vous votre manteau de fourrure : gaze, étouffé, électrocuté, le cou cassé ou trappé ?

Marjolaine JOLICOEUR
Association humanitaire
d'information et de mobilisation
pour la survie des animaux

Joe Bocan émouvante

■ Le texte qui suit constitue une réaction à l'article de Marie-Christine Blais que vous avez publié dans votre édition du vendredi 3 novembre dernier.

Mais pourquoi Joe Bocan a-t-elle décidé de faire un spectacle ? se demandait Mme Blais.

Nous aussi, nous sommes allés voir Joe Bocan au Gesù. Nous croyons que Mme Blais aurait eu avantage à écouter la première partie du spectacle au lieu de « passer son temps » à se poser cette question : pourquoi un spectacle ?

Cette première partie était surprenante. Joe Bocan s'est présentée dans une tenue classique avec une équipe de musiciens jeunes et excellents. La mise en scène était particulièrement originale : ces photos prises pendant qu'elle chante et qui semblent s'im-

primer en négatif sur écran géant. Est-ce que Mme Blais les a vues ?

La deuxième partie fut un véritable crescendo. Joe Bocan est capable de nous faire vivre un spectacle avec elle, par son interprétation et par le lien qu'elle établit avec son public. Désolés que Mme Blais ne tienne pas compte du public...

La voix de Joe Bocan nous a fait vibrer de ses belles chansons et tant mieux si elle les prend au sérieux. Elle est émouvante et le titre de son spectacle prend alors tout son sens ; elle réussit à nous toucher. Si elle n'a pas pu vous toucher Mme Blais, c'est que vous êtes une exception.

GINETTE M. JASMIN
et Michel PERRON
Montréal

On tue encore des arbres...

■ Dernièrement, j'ai surpris des travailleurs à briser plusieurs arbres pour construire un chemin et passer une conduite d'eau à travers les bois.

Quel ne fut pas ma surprise de constater que ces travailleurs ne semblaient aucunement avoir conscience de ce qu'ils faisaient. Voilà pourquoi je veux les renseigner ici.

D'abord il n'est pas vrai de dire : « Ce n'est pas grave de briser un arbre car il y en a beaucoup d'autres. » Avec les grands feux de forêt que nous avons connus, ces derniers temps, il est prouvé que notre ressource en bois n'est pas inépuisable.

Il n'est pas vrai de dire : « Ça va repousser dans quelques années. » Un arbre, une fois mort, ne reprend pas vie.

Lorsqu'il y a une modification du sol (déplacement de terre, ou vidange d'une autre sorte de terre), il n'est pas garanti, non plus, que des arbres reprendront vie. Même une plantation d'arbres ne garantit pas le succès de la survie des arbres, puisque les arbres ont besoin d'un sol particulier pour vivre.

Lorsque le cours d'une source d'eau est déplacé, il est fort probable que certains arbres en souffriront faute d'eau suffisante pour subvenir à leurs besoins.

Lorsque la terre du sol est modifiée et que des arbres sont coupés en montagne, l'érosion ou, si vous préférez, la dégradation de la montagne, s'effectue plus rapidement, emportant avec elle des sites inestimables que l'on ne réussira jamais à recréer. Il en est aussi de même pour les berges d'un lac.

Les changements climatiques que nous connaissons, de même que la dégradation de la couche d'ozone, affectent aussi la repousse des arbres.

Tout cela pour dire que les arbres ont plus de valeur que nous l'imaginons, sans oublier qu'ils sont des êtres essentiels à notre survie en produisant l'oxygène que nous respirons.

Christian COLLARD
Saint-Nazaire

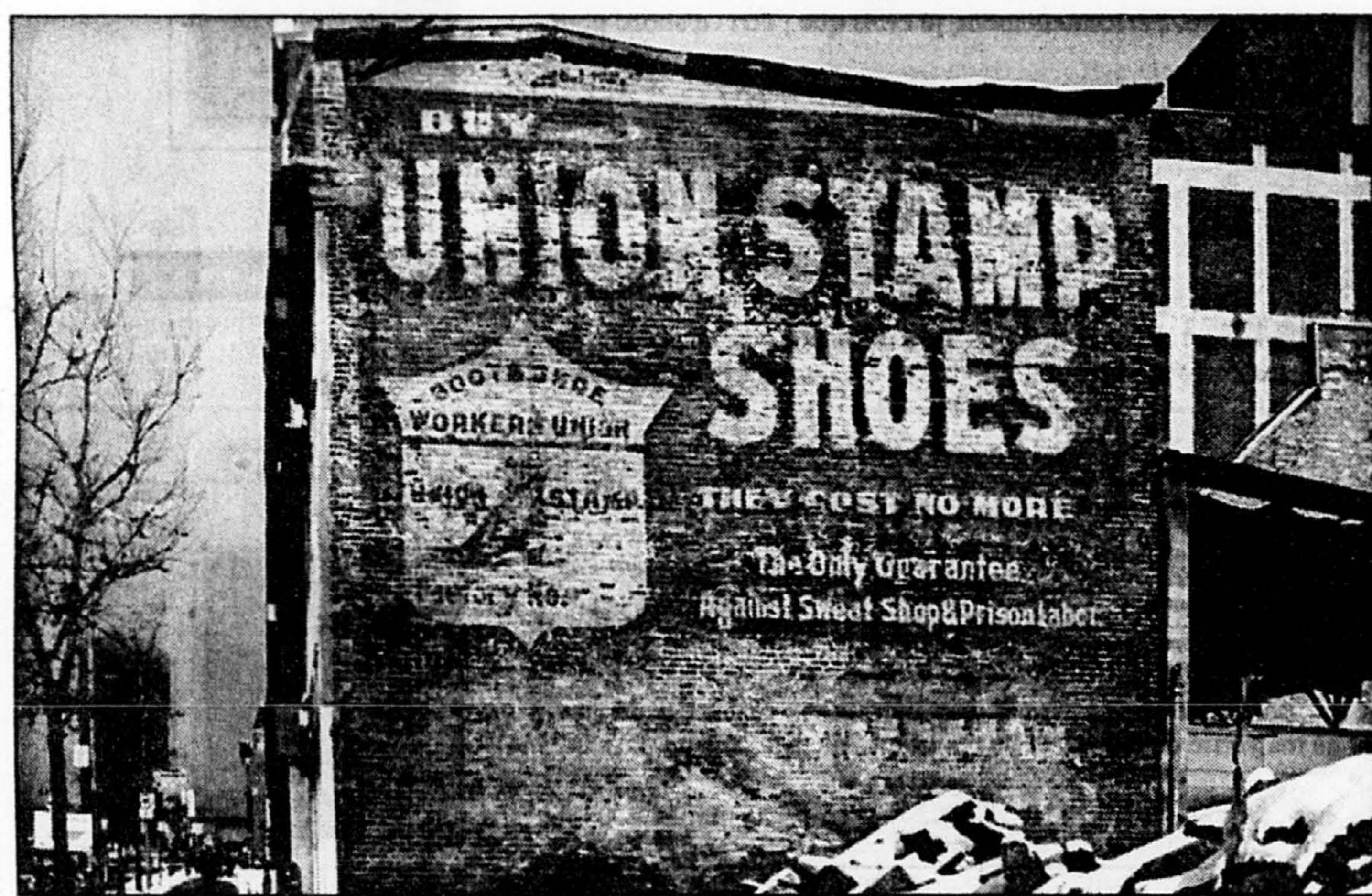


PHOTO PIERRE CÔTÉ, La Presse

Un incendie survenu le 4 novembre a permis de découvrir sur un mur jusque-là mitoyen une superbe publicité syndicale du siècle passé, fort probablement unique dans cet état de conservation au Canada.

Rue Saint-Antoine, un superbe
trésor syndical... du siècle passé

ROBERT DEMERS

L'auteur est conseiller syndical à la FTQ.

Le samedi 4 novembre dernier, les flammes rasaient au sol un vieil édifice sur la rue Saint-Antoine (autrefois Craig), causant des dommages importants au Centre des télécommunications du quartier général de la police de la CUM et paralysant les activités du Centre d'urgences 911. L'histoire se serait arrêtée là, n'eût été de la découverte fortuite, sur un mur mitoyen de l'édifice disparu, d'une superbe publicité syndicale du siècle passé, fort probablement unique dans cet état de conservation au Canada.

Cette réclame avait accroché l'œil averti du journaliste Jean-Paul Soulié qui rapportait que les pompiers avaient finalement « mis en évidence une splendide publicité : celle d'un fabricant de bottes, contre la sueur, pour l'usine et le travail en prison. Un amalgame bien révélateur ». Et qui n'a pas fini de nous révéler bien d'autres choses !

D'abord, il ne s'agit pas d'une publicité commerciale d'un marchand de bottes de la rue Craig, mais bel et bien d'un affiche syndical pour la promotion de l'étiquette syndicale, indiquant qu'un produit a été fabriqué par des ouvriers syndiqués. Les mots « UNION STAMP SHOES » se traduiraient donc par « des souliers avec l'étiquette syndicale ».

À gauche de la murale, on a donc reproduit cette marque ou étiquette syndicale, émise par la Boot and Shoes Workers' Union, et qui devait être estampillée quelque part sur les

bottes et souliers. Les ouvriers étaient invités à encourager le travail syndiqué, comme marque de leur solidarité. Barbiers et cigariers, mouleurs de verre et typographes, garçons de table et musiciens, avaient tous leur propre étiquette syndicale, dès le dernier quart du XIXe siècle. Figurant dans la généalogie syndicale de la FTQ, ce syndicat fondé en 1905, est apparu à Montréal et à Saint-Hyacinthe en 1901, pour disparaître de la carte syndicale québécoise à la fin des années 1950.

Mais, quand on veut décrypter les énigmatiques « contre la sueur, pour l'usine et le travail en prison... », on ne peut en retrouver le sens véritable que par une traduction de l'anglais au français qui puise dans le jargon syndical du XIXe siècle.

Non, ces bottes et ces souliers n'arrêtaient pas la transpiration, ne servaient pas seulement pour travailler en usine, et encore moins pour chasser géoliers ou prisonniers ! Rame-nons-nous cent ans en arrière, autour des années 1890.

En 1889, une « Commission royale sur les relations du Travail avec le Capital » remet son rapport sur la condition ouvrière au Canada. Il s'agit d'une description détaillée de la misère profonde de la classe ouvrière soumise aux pires exactions, dans des conditions de travail que même des esclaves n'auraient pas enviées : em-prisonnement, amendes pour défauts perçus par les employeurs, hygiène inexistante dans les lieux de travail, travail forcé des femmes et des enfants, etc. C'est ce qu'on appelait le « sweating system » (travail forcé sous pression)... La murale invite donc à encourager les travailleurs à

lutter contre le « sweating system », et non contre la transpiration ou la sueur (même si ce genre de travail devait faire... suer), en encourageant l'achat de produits fabriqués dans des conditions plus décentes.

Le travail à la pièce à domicile était également une plaie vive pour de nombreuses travailleuses et leurs enfants en bas âge. C'est pourquoi le message invite également à encourager le travail en usine syndiquée (union shop) pour contrer cette forme d'esclavage.

Les membres ouvriers de la Commission ont recommandé, dans la même veine, la suppression, dans les prisons, des travaux faisant concurrence à l'industrie ; de la référence, dans le message, au travail en prison que l'on veut voir abolir.

Durant toutes ces années, *La Presse* publiait régulièrement une chronique ouvrière qui a fait largement écho aux travaux de la Commission et aux revendications syndicales. Elle était signée du pseudonyme de Jean-Baptiste Gagnepetit, derrière lequel se cachait le journaliste Jules Helbronner, un des représentants ouvriers nommés à la Commission royale de 1889.

Toutes ces revendications étaient supportées par le Conseil central des métiers et du travail de Montréal, qui a, en fait, sa plate-forme politique, à la fin du siècle dernier.

On peut donc situer approximativement cette murale dans le temps, quelque part autour de 1900, ce qui en fait fort probablement la plus vieille du genre toujours en existence au Canada. Il faudrait peut-être songer à une façon de ne pas laisser bêtement disparaître un véritable trésor pour l'histoire sociale du Québec.

Georges-Hébert Germain : une grandiose exploration du « mystère inuit »

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

C'est à un voyage dans le passé que nous convie le journaliste Georges-Hébert Germain, auteur d'un ouvrage documentaire sur les Inuit qui habitent l'Arctique central depuis plus de 4 000 ans. Ancien étudiant en anthropologie et en géographie, il s'est en effet attaché à décrire leurs moeurs, leurs coutumes ainsi que les dures réalités de leur vie quotidienne avant la fatidique rencontre avec l'homme blanc, le qablunak.

Malgré sa magnifique mise en page, ce livre est loin d'être une décoration de table à café.

Appuyant sa prose sur des illustrations de Frédéric Back, le créateur de *L'homme qui plantait des arbres*, et des photographies de Mia et Klaus, Stephan Poulin ou du père Guy Mary-Rousselière (qui vécut dans l'Arctique de 1938 à 1994), l'auteur décrit un monde aujourd'hui révolu. Au fil des chapitres, le lecteur découvre à travers une trentaine de thèmes comment un peuple ingénieux a réussi à survivre aux conditions climatiques extrêmes et à la nature hostile que l'on retrouve sur le toit du monde.



« Ces peuples n'ont pas une grande connaissance de leur passé car ils n'ont pas notre attachement quasi hystérique à l'histoire. Ils sont hors du temps et hors du monde. Ce sont les anthropologues, les géologues et les archéologues qui ont été capables, par déduction, de retracer leur histoire. »

— Georges-Hébert Germain

Kahina et Akuluk

« Il n'y a pas dans l'histoire d'autres exemples de peuples qui ont affronté un environnement aussi dur », explique Georges-Hébert Germain. « Ils vivaient l'hiver sur la banquise, en plein désert, sans aucun végétal. Ils ont malgré tout survécu en fabriquant leurs armes, leurs outils, leurs vêtements avec les ressources très misérables du milieu. »

Georges-Hébert Germain décrit avec autant de finesse les rapports entre les sexes, la beauté d'une aurore boréale, les techniques de construction d'un

igloo que les drames créés par la famine, qui oblige les mères à laisser mourir leur nouveau-né.

Afin d'alléger ses propos, il a également mis en scène deux héros — la belle Kahina et son fiancé Akuluk — pour lesquels il a imaginé des aventures quotidiennes relatées au début de chaque chapitre.

« J'ai surtout fait un travail descriptif, raconte Germain. Quand je parle, par exemple, de la chasse aux phoques, je touche à l'inconscient, aux tabous alimentaires, aux technologies

de l'homme, à la conservation par congélation. Je décris les caches, les armes, les instruments, le dépeçage, etc. »

Ce livre est le résultat d'un travail de collaboration entre l'auteur, l'éditeur André Bastien, l'illustrateur Frédéric Back et David Morrison, l'archéologue et conservateur du Musée canadien des civilisations qui a supervisé la recherche.

« On voulait faire un beau livre mais il aurait été impossible de le vendre à un prix aussi bas si mon éditeur

n'était pas allé chercher des investisseurs à l'étranger », affirme l'auteur. Comme les Inuit n'ont laissé aucune trace écrite de leur passage, il s'est imposé un rigoureux travail de recherche. « Ces peuples n'ont pas une grande connaissance de leur passé car ils n'ont pas notre attachement quasi hystérique à l'histoire. Ils sont hors du temps et hors du monde. Ce sont les anthropologues, les géologues et les archéologues qui ont été capables, par déduction, de retracer leur histoire. »

Un mystère inuit

Mais alors pourquoi les Inuit restaient-ils dans ces régions extrêmement dures et glaciales ?

« Ils y étaient sûrement attachés, mais ils étaient surtout des fuyards, résume-t-il. Comme les Amérindiens sont arrivés en Amérique avant les Inuit, ils se sont dirigés par vagues successives vers le sud où il y avait une végétation, une flore et une faune. Ils ont donc refoulé les Inuit vers le nord dans un environnement où ils ont réussi à trouver tous les matériaux qu'il leur fallait pour développer une technologie matérielle qui leur permettait de vivre. Mais je ne suis pas complètement satisfait de cette explication. Il existe un mystère inuit. »

« Les conditions de vie extrêmes des Inuit m'ont tellement fasciné que j'ai ennuyé tous mes proches avec des histoires de javelot et de chasse à la baleine durant l'année où j'ai rédigé ce livre ! » conclut Georges-Hébert Germain.

Ennuyé, dit-il ?

On aurait plutôt tendance à envier les chanceux qui ont eu le loisir d'écouter ce grand vulgarisateur pendant des heures...

INUIT, LES PEUPLES DU FROID. Georges-Hébert Germain, sous la direction scientifique de David Morrison. Libre Expression, Montréal, 1995. 160 pages.



Georges-Hébert Germain



Le vrai bonheur

La Presse

■ En s'appuyant sur son expérience et celle des hommes et des femmes qui l'ont suivie, mère Teresa trace dans cet ouvrage — qui a connu un lancement mondial — un chemin tout simple vers le vrai bonheur.

Après une existence consacrée aux plus pauvres, elle développe ici les grands idéaux de sa vie: silence, prière, foi, amour, service et paix. « Le dernier message de la plus grande figure de l'Amour au XX^e siècle », annonce l'éditeur.

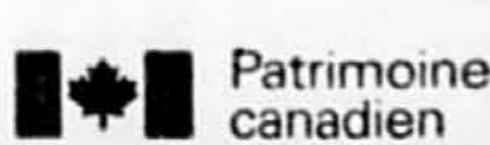
UN CHEMIN TOUT SIMPLE. Mère Teresa. Plon Mame, Paris, 1995.

LE LIVRE S'ANIME



**LE SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL
DU 16 AU 21 NOVEMBRE
PLACE BONAVENTURE**

Jeu. : 17 h à 22 h Ven. au l. : 10 h à 22 h Mar. : 10 h à 18 h
Adultes : 6 \$ Etudiants et aînés : 3 \$



À SURVEILLER...

Quotidiennement

Comme un grand livre ouvert animé par Denise Bombardier
Confidences d'écrivain animé par Gilles Archambault

Le vendredi 17 novembre

Forum avec l'équipe de l'émission ZAP animé par Sylvain Dodier
Soirée Je veille au Salon animée par Jean-Claude Germain

Le samedi 18 novembre

Remise des prix Brive/Montréal et Genève/Montréal

Le dimanche 19 novembre

Déjeuner-causerie avec madame Han Suyin
Hôtel Reine-Elizabeth à 11 h 30. Billet : 50 \$
Réservations au Salon (tél. : 397-4800)

Le mardi 21 novembre

Remise du prix du Grand Public

...et des centaines d'autres activités.
Programme complet au Salon du livre de Montréal.

VIENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ

PIERRE FALARDEAU
**LA LIBERTÉ
N'EST PAS
UNE MARQUE
DE YOGOURT**

240 pages • 21,95 \$

Stanké

1212, RUE SAINT-MATHIEU - MONTRÉAL H3H 2H7 • 35-7452

LIVRES

Sacré Cléophas !

ACHMY HALLEY
collaboration spéciale

■ Maurice Boyer est un drôle de zigue. Auteur-compositeur-interprète marginal, il écume les bars et salles de spectacles périphériques avec un répertoire grivois à l'humour décapant. Un esprit libre et paillard qu'on retrouve dans son premier livre, *Au P'tit bonheur, Cléophas !* publié aux éditions Vents d'ouest.

Ce roman de la bande à Cléophas, un buveur inspiré qui vit de son chèque d'assistance sociale, ne se déroule pas dans les beaux quartiers et ne prend pas les mots avec des pincettes. C'est d'ailleurs là la grande qualité du livre de Maurice Boyer : le politiquement correct y est banni, voire ridiculisé. Dans la taverne où se réunissent les amis à Cléophas pour descendre des bières à longueur de journée et refaire le monde à deux sous de l'heure, on n'accepte pas les femmes, on se moque de la loi, on copine autant avec Luc-le-concierge ou André-le-revendeur-de-drogue qu'avec Hubert-le-professeur-à-la-retraite.

Centre du livre, la taverne est sans doute pour l'auteur le dernier lieu social où l'on peut tenir, entre hommes, un discours non policé.

Les aventures de Cléophas avec « la rédactrice en chef de la revue vulvostrate et misandre *L'Existence en rouge pâle* », le meurtrier de deux vigiles de quartier, ou les tentatives drolatiques du anti-héros buveur de bière pour trouver un emploi, sont racontées avec un tel bonheur dans une narration buissonnière qui se moque des conventions qu'on finit par aimer ce sacré Cléophas.

On rit beaucoup en lisant Maurice Boyer.

AU P'TIT BONHEUR, CLÉOPHAS I, Maurice Boyer. Éditions Vents d'ouest, Hull, 1995.



« Champs de blé aux corbeaux », Van Gogh, repris par Boréal

Une anatomie impitoyable des amours triangulaires

RÉGINALD MARTEL

■ Yvon Rivard est un écrivain courageux. Reprenant après mille autres le thème rebattu de l'éternel triangle, il se voit contraint, faute de faire mieux, de faire autre chose. Je ne crois pas qu'il ait fait mieux que les autres, ceux en tout cas qui ont écrit les grands classiques de l'amour à géométrie variable ; mais au moins il a fait à sa façon, qui est affaire de style.

Courage encore, face à la politisation des relations entre les sexes, combat encore latent, qui sous couvert d'idéologies grandioses sert commodément à faire la morale aux adversaires. Car le triangle du *Milieu du jour* n'a rien d'équilateral, l'homme occupant à peu près tout l'espace narratif. Il est le je absolu, à la fois protagoniste et narrateur, qui ne fait exister ses deux femmes que par le regard qu'il porte sur elles. On dira et on écrira donc que voici le roman le plus macho de la cuvée d'automne ; le romancier sera montré du doigt. On dira moins que ce roman est un des plus solides.

Bien avant de franchir le cap fort élevé des trois cents pages, M. Rivard a démontré qu'il avait choisi, pour son presque unique personnage, la profondeur plutôt que la surface, la gravité plutôt que l'insouciance, la vraisemblance plutôt que la morale. Cet homme dans la quarantaine, scénariste de son état et écrivain en herbe, est

déchiré et ne veut pas ou ne peut pas choisir entre Françoise, sa femme depuis toujours, mère de sa fille, et Clara, sa maîtresse intermittente.

Quittant l'une, il se sent plus proche de l'autre. Quittant l'autre, il est dévasté tout autant. On pourrait lire dans cette attitude un égoïsme total. Or, comme il s'agit d'aimer, une affaire énorme, notre quadrangulaire, pas mieux équipé que quiconque en ce domaine, patauge assez mal dans la complexité de ses sentiments. Il aime, vraiment croit-il, et Françoise et Clara. Elles l'aiment aussi, de toute évidence, mais aucune, parce que l'autre fait toujours écran, ne saurait lui apporter la plénitude de l'être, ce rêve creux des chantes de l'amour heureux, exclusif, éternel. De même, les deux femmes ne peuvent aspirer non plus à telle plénitude, même illusoire, leur malheur respectif étant lié tout autant à l'existence d'une rivale, voleuse du présent ou voleuse du passé, qu'aux insupportables hésitations de l'homme.

Usure et résistance

Même si le romancier nous a refusé l'accès par l'intérieur aux personnages féminins, on sait que ce ne sont pas d'abord et surtout de pauvres victimes, qui attendraient patiemment que le Prince Charmant se décidât enfin à venir les libérer de leur solitude obligée. Tantôt elles luttent contre la réalité, tantôt

le combat cesse, mais c'est pour reprendre encore, sous des formes semblables ou analogues, et elles déploient toutes les ressources dont le désir frustré est capable. Parmi ces jeux souvent subtils, le lamentable héros prend la mesure de sa propre solitude. Il lui arrivera même d'être jaloux des amants, réels ou imaginés, de sa femme et de sa maîtresse...

Le salut viendrait-il par l'écriture ? Le protagoniste veut le croire, mais il est un écrivain plus velleitaire qu'acharné. Il lui faut des conditions favorables, ce qui l'amène à voyager vers les lieux d'un passé abusivement embellis. Il ignore que si les voyages forment la jeunesse, c'est pour lui enseigner la sagesse de comprendre qu'ils ne guérissent de rien. « *L'écrivain n'invente ni n'embellit sa vie, il la cherche pour ne pas mourir.* » Et comme il n'en retrouve, au mieux, que des lambeaux tout effilochés, il se contenterait bien de rompre avec elle. Mais rien ne change et tout recommence, « *jusqu'à ce que la mort nous apparaisse vraiment comme la seule façon de changer la vie.* » Vaste triangle que celui qui contient, en les intégrant avec beaucoup de finesse, les questions posées par la vie et l'amour. Le désir et sa résolution ne sont que des ersatz de réponses, pour qui ose enfin avouer, comme le protagoniste : « *Je ne pouvais vivre que dans l'extase.* »

LE MILIEU DU JOUR, Yvon Rivard. Éditions du Boreal, Montréal, 1995. 336 pages.

Abel, prise 2 : VLB en pleine possession de ses moyens

RÉGINALD MARTEL

■ Comme l'assassin retourne sur les lieux de son crime, M. Victor-Lévy Beaulieu est allé visiter un de ses premiers personnages, Abel Beauchemin, l'écrivain de la famille. Le jeune homme avait encore des choses à dire, que M. Beaulieu transcrit aujourd'hui, presque trente ans plus tard, en pleine possession de ses moyens.

Curieuse entreprise que cette nouvelle saga, la *Jument de la nuit*, dont on dit qu'elle sera une trilogie. Le premier tome paraît au moment qu'arrive un à un, dans leur version définitive, les titres des oeuvres complètes, impeccablement édités à Trois-Pistoles par M. Beaulieu lui-même. Il faut comprendre, je suppose, que l'univers de cet écrivain est assez vaste pour qu'il y cherche et trouve encore la substance d'oeuvres nouvelles.

On reconnaît bien dans ce premier tome, *les Oncles jumeaux*, quelques personnages de la saga originale, mais transfigurés par un regard auquel l'âge et l'expérience ont donné, en même temps que la distance, la profondeur. Le lyrisme est tout aussi puissant et ravageur, encore que l'écriture soit désormais épurée des outrances de jeunesse, plus agaçantes que vraiment choquantes.

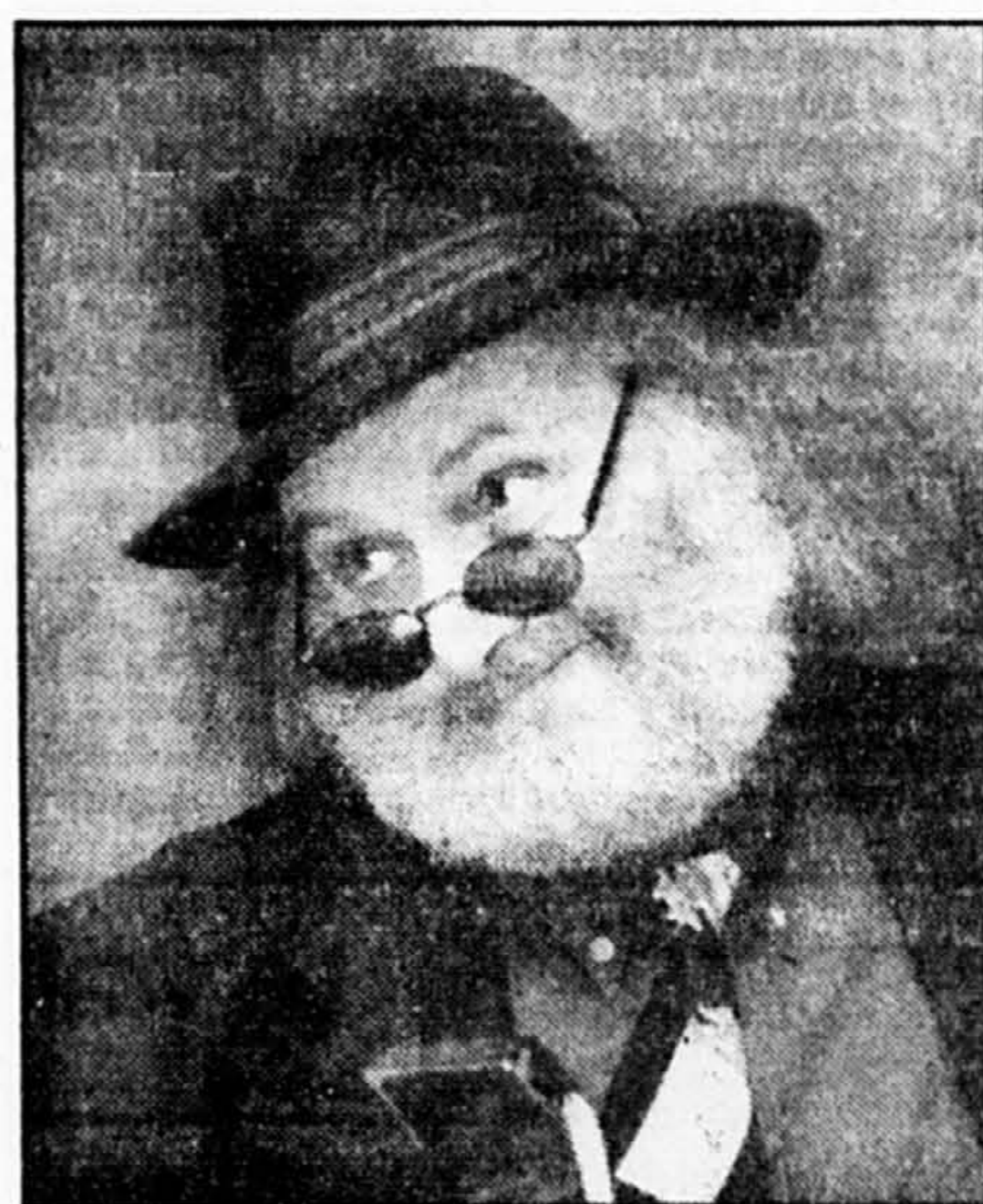
Abel, donc, qui se veut écrivain et qui s'exerce dans l'indifférence totale de sa famille, immense smala prolétarienne chassée des terres du Bas-Saint-Laurent par la misère qu'elle retrouve intacte à Montréal-Nord. Abel porteur d'un malheur intime, inguérissable, le

manque de tendresse de sa mère, qui jamais ne l'a touché. Et Judith, sa première amoureuse, adolescente abusée par la pauvreté et par les hommes, issue elle aussi d'une famille qui a dû fuir une lointaine province québécoise.

Le désir réunira d'abord ces deux adolescents ; ensuite, bien plus que leur commune déréliction, l'amour de la littérature. Entre ses journées à la banque et ses nuits à la Underwood, Abel, intuitivement dirait-on, cherche et trouve cela même qui est la représentation, sublimée par l'art, de ce qui l'habite et le trouble : peur, folie, horreur, érotisme, fantastique, absurde. Avec Artaud, Kafka, Bataille, Graec ou Beckett, Abel forme une singulière fratrie dont il est le petit dernier, tout empêtré dans son mal de vivre et la difficulté de l'exprimer.

Pour conquérir la liberté d'écrire et d'aimer. Abel quitte sa famille, va vivre chez Judith. Il quitte un monde borné, fermé, pour un monde où le désir, sexuel et créateur, paraît possible. Il l'est en effet, mais au prix d'une fréquentation très intime et très risquée de la mesure, de la démesure. Cela donne des scènes hallucinantes, orchestrées par Eros et Thanatos, copains comme cochons. Dans ce bref roman d'une beauté diabolique, M. Beaulieu aura su réinventer les sources de la fabuleuse aventure d'Abel Beauchemin — et peut-être de la sienne.

LA JUMENT DE LA NUIT — 1. LES ONCLES JUMEAUX, Victor-Lévy Beaulieu. Éditions Stanke, Montréal, 1995. 192 pages.



Le lyrisme de Victor-Lévy Beaulieu demeure tout aussi puissant et ravageur.

PHOTO BERNARD BRault, La Presse

AVEZ-VOUS LU?

<p>BELLARMIN Donald J. Horton ANDRÉ LAURENDEAU LA VIE D'UN NATIONALISTE 1912-1968</p> <p>La biographie de l'intellectuel le plus respecté de sa génération et l'un de ceux qui ont le plus marqué l'entrée du Québec dans la modernité. 374 pages - 29,95 \$</p>	<p>FIDES Yvan Lamonde LOUIS-ANTOINE DESSAULLES</p> <p>Prix du Gouverneur général du Canada 1995 - catégorie essai. Le destin exceptionnel du neveu - et fils spirituel - de Louis-Joseph Papineau. Il était pourtant démocrate, républicain et anticlérical. L'envers de l'histoire connue du Québec. 372 pages - 24,95 \$</p>	<p>ÉDITIONS SCIENCES ET CULTURES Jean CHAPLEAU CRIS DE DÉTRESSE CHUCHOTEMENTS D'ESPOIR</p> <p>Un éducateur spécialisé se raconte. Six années d'intervention avec des femmes enceintes en difficulté. Pour répondre aux cris de ces femmes, il leur offrira des murmures d'espoir. 142 pages - 17,95 \$</p>	<p>Émile Martel POUR ORCHESTRE ET POÈTE SEUL</p> <p>ÉCRITS DES FORGES/POÉSIE Émile Martel POUR ORCHESTRE ET POÈTE SEUL</p> <p>Pour orchestre et poète seul nous propose une méditation poétique évidemment portée par la musique. Prix de poésie du gouverneur général 1995</p>
<p>ÉDITIONS DU NOROÏT Benoît Lacroix PROPHÈTE DE L'AMOUR ET DE L'ESPRIT</p> <p>Cette Personnalité de la semaine de La Presse signera son livre d'hommages dimanche au Salon du livre de Montréal. Stand 615. 750 pages 29,95 \$</p>	<p>FIDES Robert Bourassa GOUVERNER LE QUÉBEC</p> <p>Les propos d'un des principaux acteurs de la vie politique contemporaine au Québec depuis les trente dernières années, dont quinze à titre de Premier ministre. 312 pages - 24,95 \$</p>	<p>Un Pépin de pomme sur un poète à bois PATRICE DESBIENS</p> <p>PRISE DE PAROLE Patrice Desbiens UN PÉPIN DE POMME SUR UN POÈTE À BOIS</p> <p>Trois recueils où le passé et le présent, l'Ontario natal et le Québec adopté, se heurtent, se répercutent dans une poésie où la tendresse se cherche un abri. Patrice Desbiens, aux accents de Villon, de Kerouac, de Ding et Dong. Poésie, 205 p., 20 \$</p>	<p>LES ÉDITIONS TRIPTYQUE Jacques Julien PARODIE-CHANSON L'air du singe</p> <p>Voici un essai sur la parodie dans la chanson populaire de langue française. Sont appelés à témoigner: Léo Ferré, Bobby Lapointe, Michel Rivard, Clémence DesRochers, Louise Forestier, Charles Trenet, Les Incorinus, Rock et Belles Oreilles, François Pélusse, le Zoo de Québec et bien d'autres. 183 p., 20 \$</p>
<p>ÉDITIONS DU NOROÏT Benoît Lacroix PROPHÈTE DE L'AMOUR ET DE L'ESPRIT</p> <p>Cette Personnalité de la semaine de La Presse signera son livre d'hommages dimanche au Salon du livre de Montréal. Stand 615. 750 pages 29,95 \$</p>	<p>FIDES Robert Bourassa GOUVERNER LE QUÉBEC</p> <p>Les propos d'un des principaux acteurs de la vie politique contemporaine au Québec depuis les trente dernières années, dont quinze à titre de Premier ministre. 312 pages - 24,95 \$</p>	<p>ROBERT FORTIN peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens PRISE DE PAROLE Robert Fortin PEUT-IL RÊVER CELUI QUI S'ENDORT DANS LA GUEULE DES CHIENS</p> <p>Dans ce recueil de poésie, la passion consent à aménager un espace fragile où elle puisse cohabiter avec la sagesse. Une méditation à la fois dououreuse et lyrique pour ces jours crus que nous vivons. Poésie, 144 p., 15 \$</p>	<p>LES ÉDITIONS TRIPTYQUE Daniel Saint-Onge LLANGANATI ou la malédiction de l'Inca (Roman)</p> <p>Lauréat du Prix Gaston-Gouin 1995, l'auteur (sorte d'Indiana Jones québécois) nous entraîne en Amérique latine sur les traces des chercheurs de trésors incas, dans les inhospitalières montagnes Llanganati. Le lecteur est condamné aux émotions fortes! 214 pages 22 \$</p>

LIVRES



L'Université et le paralittéraire

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

Il faut être ou avoir été un lecteur de romans sériels pour comprendre le plaisir solitaire de celui qui se plonge dans ses vieilles collections de la Série Garde-Malades, L'Aventurier ou Buffalo Bill.

Qu'à cela ne tienne, un collectif formé d'universitaires a décidé de lire le plus sérieusement du monde trois types de récits paralittéraires — le roman d'aventures, de mystère et de charme — afin d'analyser les moindres détails de la production et de la consommation sérielle. L'histoire ne dit pas si nos intellectuels se sont délectés en étudiant *Deux Tigresses dans le moteur*, *Concerto pour flûte et mitraillette* ou *L'Urgence réclame l'infirmière Mallon*. On peut toutefois lire les résultats de leur recherche dans un recueil d'essais publié sous la direction de Paul Bleton, professeur et chercheur rattaché au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval.

Tous les membres de ce collectif, explique-t-il dans son avant-propos, « entendent la lecture paralittéraire comme l'expérience — respectivement expérience émotive, expérience cognitive, expérience ludique et expérience esthétique — d'un sujet actif — sujet de plaisir, sujet de contrat, sujet d'entendement et sujet-joueur... » Ceux qui lisent exclusivement des romans populaires auront peut-être de la difficulté à comprendre certains textes qui ne leur sont visiblement pas destinés.

ARMES, LARMES, CHARMES..., publié sous la direction de Paul Bleton. Nuit Blanche, Québec, 1995. 291 pages.



Un CR-ROM bien livresque

SUZANNE COLPRON

Le ménage n'est pas toujours parfait entre le monde du livre et celui du multimédia, deux modes de communication qui ont chacun leur langage et leurs règles.

Histoire de la littérature, un CD-ROM réalisé par des enseignants français, dont le premier tome porte sur 40 auteurs français du Moyen Âge au XXème siècle, de Marie de France à Boris Vian, ne parvient hélas pas à accomplir ce difficile effort de synthèse.

A vouloir faire de la littérature et du multimédia, il ne fait aucun des deux et déçoit tant sur la forme que sur le fond.

En fait, son seul apport multimédia consiste à proposer une lecture par des comédiens des biographies ou des extraits d'oeuvres que l'utilisateur peut lire lui-même à l'écran. Trop peu pour justifier que l'on propose un CD-ROM plutôt qu'un livre même s'il contient 500 illustrations.

Quant au contenu, il est fort mince : 40 auteurs, sur lesquels on propose une biographie de quelques paragraphes et quelques courts extraits d'oeuvres. Le livre qu'on en tirerait ne serait qu'une plaquette. On reste sur sa faim et on a hâte que le génie du multimédia, qui sert si bien l'impérialisme culturel anglophone, se mette au service de la littérature et de la culture francophone.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE. Tome 1. Cubes systèmes multimédia.

Un thriller où tous les indices comptent

DANIELLE BONNEAU

Tentative de suicide, viol collectif, avocats sans scrupules, tueur à gages, meurtre : *Le Psychiatre*, le nouveau roman signé Marc Fisher, contient tous les éléments d'un excellent thriller. Surtout, il met en scène des personnages aux motivations diverses qui suscitent l'intérêt et prennent vie au fil des pages.

L'action se déroule à New York et dès le début, le livre accroche. Sans perdre de temps, l'auteur commence à tisser sa toile, semant ici et là des indices qui se révéleront capitaux par la suite. Cette habileté à échapper au passage des éléments d'apparence anodine pour permettre au lecteur de forger sa propre opinion et de reconstituer par lui-même ce qui s'est vraiment passé la nuit fatidique où une jeune femme a été sauvagement

violée, contribue justement à rendre l'ouvrage captivant.

Dans ce thriller où tout semble accuser le sympathique psychiatre qui soigne la jeune fille, chaque détail a son importance. Par un malheureux concours de circonstances, le médecin est lui-même incapable de se souvenir de ce qu'il a fait cette nuit-là. Et il ne peut expliquer pourquoi Catherine, qui se relève d'une tentative de suicide, a été retrouvée inconsciente dans sa voiture garée près de chez lui, portant ses gants tachés de sang.

Tenaillé par le doute, il se demande s'il a pu commettre pareil crime. Sa vie, en effet, a été bouleversée l'année précédente par la mort accidentelle de sa femme, dont il se sent coupable. La jeune Catherine ressemblant étonnamment à sa défunte épouse, aurait-il perdu la tête ? A l'aide des éléments dont la victime

parvient graduellement à se rappeler, il découvre toutefois peu à peu, au fil des pages, ce qui s'est réellement passé. Au risque de sa vie.

Sous le pseudonyme Marc Fisher, l'auteur québécois réputé Marc-André Poissant élabore une trame complexe, qui se développe à plusieurs niveaux. Outre l'intrigue centrale, on assiste notamment à la naissance d'une idylle amoureuse entre le psychiatre et une de ses collègues et on s'impatiente devant l'acharnement d'un policier convaincu de la culpabilité du médecin. Une tenacité qui prend des allures d'obsession... et entretient le doute en ce qui concerne les véritables motivations du docteur Gibson.

Les amateurs de grands procès sont également bien servis. Des accusations, qui semblent d'abord tirées par les cheveux, sont portées contre quatre person-

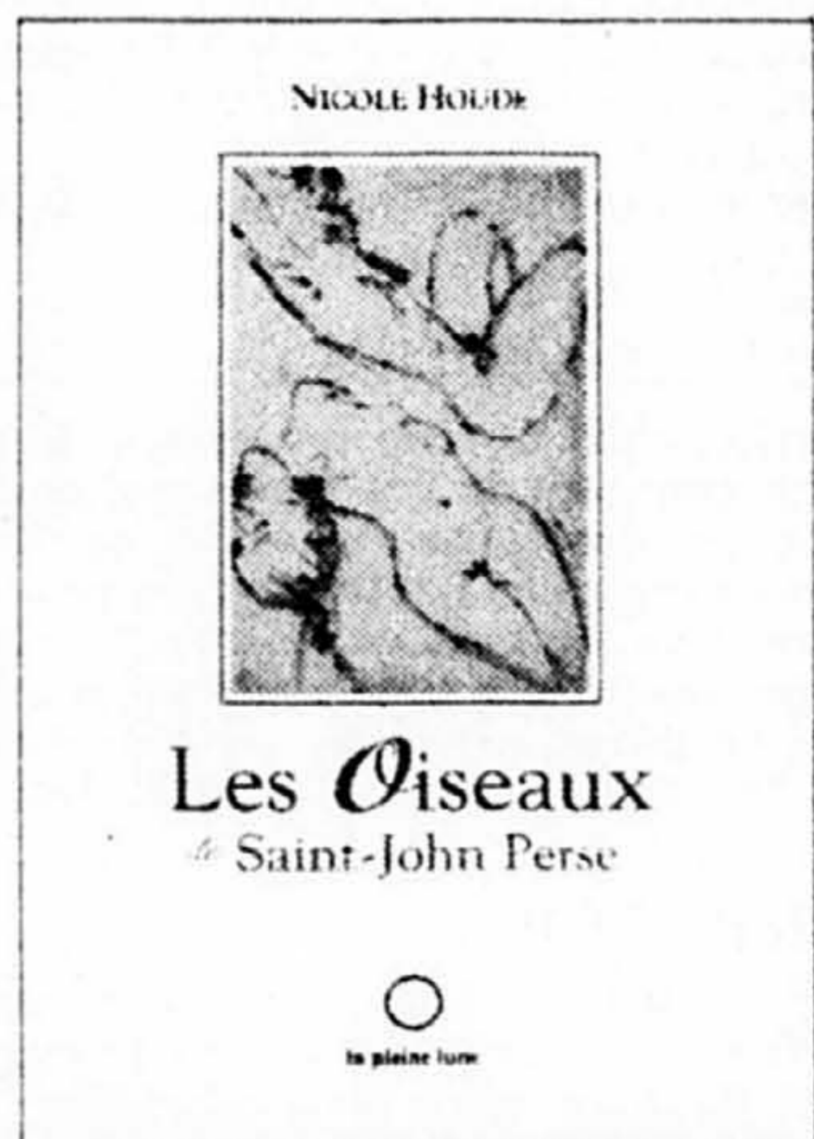
nalités bien en vue. Certains éléments jouent contre eux, certes, mais de là à prouver hors de tout doute leur culpabilité, il y a un pas. Sans compter qu'un témoin gênant est éliminé de façon fort commode. Le procès débute et un véritable duel s'engage entre les deux avocats représentant les parties adverses. Y allant de leurs arguments plus ou moins convaincants, ils croient tour à tour remporter la victoire et marquent chacun des points. Qui dit vrai ?

Non seulement se demande-t-on ce qui s'est réellement passé, mais on ignore comment la Couronne parviendra à le prouver. Le suspense dure jusqu'à la toute fin. Marc-André Poissant tisse sa toile avec brio et lorsqu'on atteint la conclusion, aucun fil ne dépasse. Rien n'est gratuit, tout a un sens.

LE PSYCHIATRE, Marc Fisher. Éditions Québec / Amérique, Montréal, 1995. 384 pages.

La Banque de Montréal félicite les lauréats des Prix littéraires du Gouverneur général de 1995

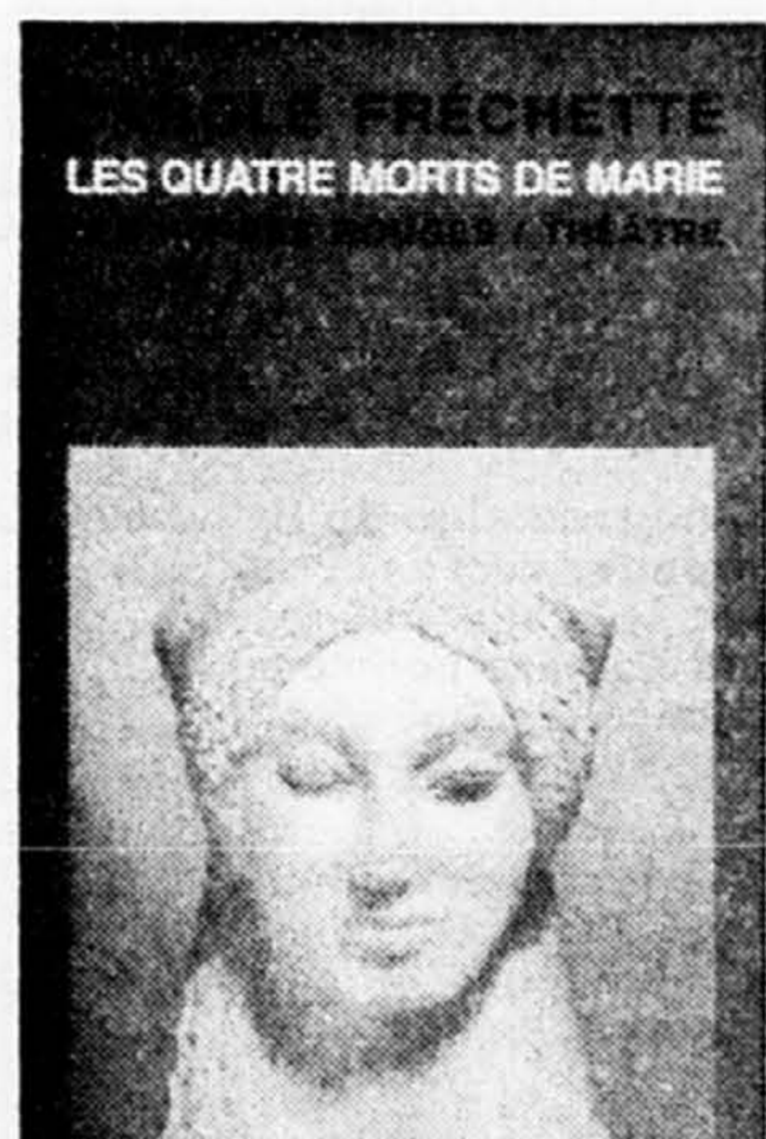
Demandez-les!



Romans et nouvelles
Nicole Houde
Les Oiseaux de Saint-John Perse
(Éditions de la Pleine Lune)



Poésie
Émile Martel
Pour orchestre et poète seul
(Écrits des Forges)



Théâtre
Carole Fréchette
Les quatre Morts de Marie
(Éditions Les Herbes rouges)



Études et essais
Yvan Lamonde
Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical
(Éditions Fides)



Jeunesse
texte
Sonia Sarfati
Comme une peau de chagrin
(Éditions de la courte échelle)



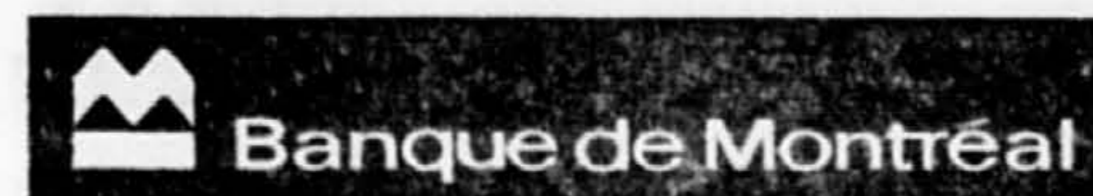
Jeunesse
illustrations
Annouchka Gravel
Galouchko
Shō et les dragons d'eau
(Annick Press)



Traduction
Hervé Juste
Entre l'ordre et la liberté
(Éditions du Boreal)



Conseil des Arts du Canada
The Canada Council



Pourquoi écrivez-vous ?

UNE ENQUÊTE DE ACHMY HALLEY
collaboration spéciale

SUITE DE LA PAGE B 1



Francine D'Amour

Gilles Archambault

■ Cette question bateau me donnerait le mal de mer si je n'étais pas persuadé que l'on écrit par manque de modération. La vie vous suffit ? Contentez-vous de lire et de manger des épinards. Il y a déjà trop de concurrents.

Noël Audet

■ J'écris sans doute d'abord pour comprendre le drôle de monde dans lequel je vis ; ensuite pour séduire mes lectrices en leur racontant, de la manière la plus agréable possible, ce que j'ai vu ou que j'invente de ce même monde.

Yves Beauchemin

■ J'ai commencé à écrire vers l'âge de 17 ans. C'était d'abord une sorte de loisir bon marché, l'extention aventureuse de mon journal intime. Puis c'est devenu lentement un plaisir. Plaisir étrange et profond, mêlé de douleur, car il exige l'effort. C'est maintenant une de mes raisons de vivre, ma façon à moi de m'inscrire dans le temps et la société.

Lise Bissonnette

■ Pour aller voir ailleurs si j'y écris. Pour tordre le cou à l'éphémère. Parce que l'homme de ma vie le veut et l'exige. Pour choisir mon aliénation. Tout cela est peut-être vrai. Mais quand j'entends le bruit de l'imprimante, qui m'apaise, il me semble que j'écris, simplement, pour avoir écrit.

Marie-Claire Blais

■ J'écris comme tant d'autres, peut-être, poussée par un violent sentiment d'urgence de décrire le monde dans lequel je vis, avec toutes ses horreurs et ses beautés ; et parce que l'écriture, tout en faisant de nous des témoins lucides de notre temps, est un art, qui comme la peinture ou la musique, sait consoler de ses visions poétiques, sa transcendance lumineuse, apaiser, du moins, le tourment de la condition humaine.

Nicole Brossard

■ J'écris pour faire acte de présence dans la langue, pour que le vivant l'emporte, et que dans l'épreuve du vivant les mots renouellent le sens et l'espoir. J'écris pour comprendre, pour éloigner le mensonge et la violence. J'écris parce que c'est dans la langue qu'il faut deviner, gagner notre humanité. J'écris parce que j'éprouve du plaisir en pensant au nombre effarant de permutations sémantiques qui gardent la vie alerte en nous.

Roch Carrier

■ Après avoir produit une trentaine de livres j'en arrive à comprendre ceci : j'écris pour explorer l'espace et le temps qui me sont dévolus comme être humain pour ensuite partager mon expérience.

Ying Chen

■ Pourvu que les mots se renforcent alors que les tissus du corps se défont. Que chacun de mes livres soit une bouteille solitaire que j'envoie à contre-courant du temps.

Gilbert Choquette

■ J'écris parce que je crois avoir quelque chose d'important à dire, et à le dire d'une manière à moi. Peu m'importe l'accueil qu'on fait, ou qu'on ne fait pas, à mes bouteilles jetées à la mer. Un jour elles seront recueillies et leur message aisément déchiffré.

Marcelyne Claudais

■ Sans renier le passé, sans appréhender l'avenir, j'écris pour témoigner de mon époque, pour donner la parole, souvent avec humour, à des personnages contemporains qui ont le privilège de vivre en même temps que moi cette fin de millénaire. Je fais mon bout de chemin, le lecteur fait le reste. J'écris pour être reçue, j'écris pour être lue, car les écrits qu'on ne lit pas demeurent à jamais lettre morte.

Marie-Danielle Croteau

■ Le geste, la matière, la liberté : tout me passionne dans l'écriture, tout et surtout le pouvoir d'ouvrir de nouveaux univers, la sensation quotidienne de partir en voyage. J'écris parce que je suis une nomade.

Francine D'Amour

■ Est-ce que je sais pourquoi j'écris ? Pour des dizaines de raisons opposées sans doute. Pour concilier le plaisir et la douleur. Pour oublier et pour me souvenir. Pour échapper à l'inconsistance comme à la pesanteur. Pour me fuir et pour me retrouver autre que je suis. Pour toucher d'un peu plus près l'âme des êtres et des choses à côté desquels je ne fais souvent que passer.

Claire Dé

■ J'écris par tentation. Par gourmandise. Par débordement. Par besoin. Par devoir.

Louise Desjardins

■ J'écris à cause des mottes de mots qui se bousculent dans mon cerveau. À cause de la pluie qui tombe fine sur des brisures. Contre ma mère morte une nuit blanche. Contre l'absence. Contre les nouvelles à la télé. Pour un petit souvenir qui se promène, mine de rien, une lame d'acier dans le ventre. Pour minuter les secondes. Pour le bonheur de marier des lettres au bout du compte. Pas pour l'argent. Sans trop y penser, heureusement !

Benoît Dutrizac

■ J'écris pour gagner l'estime de Réginald Martel, pour être aussi mignon qu'Alexan-

dre Jardin, pour séduire les soeurs Bombardier, pour être aussi aimé que Mordecai Richler, pour devenir aussi viril que Michel Tremblay, pour remplacer Dany Laferrière auprès de Suzanne Lévesque... heu, non en fait, j'écris pour raconter de bonnes histoires.

Roger Fournier

■ J'écris parce que je suis dans l'impossibilité de tuer des humains. En effet, le rôle du romancier est de faire découvrir les recoins les plus secrets de l'âme. Or pour y parvenir, le meilleur moyen est l'analyse de la lutte mystérieuse que se livrent le plaisir-bonheur et la mort. Alors j'invente des plaisirs et des meurtres...

Madeleine Gagnon

■ Pourquoi j'existe et je respire ? Pourquoi je rêve et pourquoi j'aime (ou n'aime pas) ? Pourquoi j'écris ? Ces questions sont liées par les mêmes obscurités et rares clartés. Avec l'écriture, de prose ou de poésie, j'ouvre parfois entre elles de petits sentiers.

Pierre Gobeil

■ C'est ce que j'ai trouvé de plus simple pour vivre ma vie. Et ça peut changer. À tel point que dans quelques années, j'envisagerai cette possibilité : cesser d'écrire... et me promener le reste de mes jours avec les mains dans les poches.

Jacques Godbout

■ Parce que l'on m'a mis à l'école -STOP- ai appris à lire -STOP- découvert l'écrivain comme homme libre -STOP- publié mon premier livre il y a 40 ans -STOP- ne sais plus m'arrêter...

David Homel

■ J'écris pour faire signe à mes ancêtres, pour les remercier de m'avoir créé, et de m'avoir laissé ce pouvoir ambigu que celui de savoir raconter des histoires. De toute façon, je ne crois pas avoir eu un choix, mon métier m'a été imposé par la force des choses.

Naim Kattan

■ Par besoin d'abord. Je cherche à vivre, dans la conscience et le retour, des moments de plénitude, de les revivre dans un instant que je fixe, qui ne s'arrête pas. Je veux aussi neutraliser, en les affrontant, en les disant, les terreurs, les peurs et les angoisses qui me hantent, les transformant en histoires qui rappellent la fragilité de l'accord et de la paix. J'écris par besoin, un besoin qui, au passage des années, est devenu nécessaire, physique.

Sergio Kokis

■ J'écris pour m'amuser. La littérature est un simple jeu, comme l'existence, sans autre sens que l'agencement formel de structures narratives et de contenus imaginaires pour faire semblant de mettre de l'ordre à l'absurdité de la vie.

Marie Laberge

■ Comme pour le verbe aimer toutes les raisons sont bonnes et aucune n'est vraiment explicable. Il est tout simplement au-dessus de mes forces de ne pas écrire.

Micheline Lachance

■ Dès que je découvre une nouvelle histoire, que ce soit en fouillant dans les archives ou en « confessant » quelqu'un, j'éprouve l'irrésistible désir de la raconter. Alors je l'écris, en y mettant des formes, en recréant le décor, en ravivant les émotions. À ce jour, c'est la meilleure façon que j'ai trouvée de partager ce que, de toute manière, je serais incapable de garder pour moi.

Dany Laferrière

1. Pour sortir de l'usine où j'ai été de 76 à 85.
2. Pour que l'on me montre du doigt dans la rue en disant : « Regarde, c'est lui, l'écrivain ! ».
3. Pour avoir les filles à l'oeil.
4. Pour pouvoir circuler librement à travers pays, classes sociales et races.
5. Pour me surveiller.

Micheline Lafrance

■ J'aime la vie, je la déguste. Je veux la savourer comme un banquet. Mais, je suis en colère contre ce monde : contre la mort, contre la guerre et l'imposture, contre l'abus de pouvoir. Je suis fâchée devant notre impuissance à déjouer les pièges dans lesquels chaque humain est enfermé dès sa naissance. J'écris pour faire de ma colère un chant.

Monique Larue

■ Pourquoi j'écris ? Pour me joindre aux autres. Quel est mon profit ? Fouler le même terrain que les grands, mesurer la puissance de la langue et de la littérature. Le risque ? Disons le ridicule. L'espoir ? Trouver tous mes lecteurs. Les dés sont pipés ? Pas sûr. Un combat de cette envergure est intérieur.

Rachel Leclerc

■ J'écris parce que je ne sais pas parler. Parce que l'oeuvre d'art a raison. Parce qu'on (m') assassine. Pour (me) venger. Pour bercer en moi l'humanité. Parce que je veux être bercée. Parce que je dois un peu. Parce que je peux beaucoup. Pour ne pas être soldat. Parce que je suis libre d'écrire. Pour ne pas mourir honteuse.

Victor-Lévy Beaulieu

■ J'écris parce qu'en dehors des mots, je ne vois pas de solution, ni pour les autres ni pour moi-même. J'écris parce que je crois au sacré à l'assomption de l'homme et à une

plus grande liberté. J'écris parce que je suis québécois et amoureux. Oui, j'écris.

Antonine Maillet

■ L'écriture est mon clin d'oeil à la vie et mon pied de nez à la mort.

André Major

■ Je sais comment se passe l'acte d'écrire mais je discerne assez mal ce qui le provoque. Peut-être simplement le sentiment que vivre ne me suffit pas et que la plénitude, si tant est que j'ose y prétendre, naît dans l'obscurité du langage. De toute manière, l'oeuvre n'a que faire de toutes nos raisons, elle qui se nourrit d'une profonde déraison.

Christian Mistral

■ Pour qu'on m'aime. Pour mieux dormir. Pour cristalliser tant soit peu quelques gouttelettes de cette existence qui fuit comme un fleuve furieux, pour flotter, pour endiguer ce que j'en retiens, pour la joie de giguer sur le bois franc du langage, pour rescaper des fragments fossiles de ma mémoire en les figeant dans l'ambre comme des maringouins gorgés de sang.

Hélène Monette

■ Quand on écrit, on respire mieux même si on fume plus. On assume avec plaisir le trop-plein, le néant, toutes ces choses qui nous assaillent ou qui nous combent. C'est un débordement et une libération. Et c'est pour beaucoup, en tout cas pour moi, le bonheur du partage.

Fernand Ouellette

■ L'écriture me paraît la meilleure médiation entre le monde et moi, entre l'être que je suis et la conscience que je puis en avoir. Je parviens ainsi d'approximation en approximation à mieux me connaître, à mieux m'intégrer dans l'univers, dans l'histoire et dans ma culture. En écrivant, je creuse mon identité. Il n'y a pas de joie plus cristalline que celle qui jaillit d'une impression-illusion d'atteindre parfois à sa totalité. En somme, j'écris pour traverser le mystère de l'unique, pour réduire mon opacité.

Francine Ouellette

■ Pourquoi, dès l'âge de douze ans, je me réfugiais à la cave pour écrire ? En toute honnêteté, je n'en sais rien. C'était plus fort que moi et j'adorais cela. Il en est encore de même aujourd'hui.

Madeleine Ouellette-Michalska

■ Écrire, c'est un état amoureux. Je ne sais trop pourquoi je le fais sinon que je cherche à nommer des choses, des états de conscience, un désir que j'approfondis peu à peu. J'avance en aveugle et ce que je rencontre appelle tantôt des lieux de lumière, de passion, de grand bonheur. Tantôt des lieux d'ombre et d'absence, des deuils, des déchirements.

Stanley Péan

■ « À quoi bon écrire dans un monde qui souffre ? » se demandait un personnage d'une de mes premières nouvelles. Justement. J'écris pour dire NON au monde, à la bêtise, à la cruauté et à la mort. J'écris d'abord pour moi, certes, mais toujours à quelqu'un. Je VOUS écris pour voler quelques instants au chaos et rendre nos heures moins vaines.

Hélène Rioux

■ Pourquoi j'écris ? Pour le plaisir, pour la musique des mots. Pour aller toujours plus loin, plus profondément. Pour exprimer ma vision du monde. Pour témoigner et parce que je ne pourrais concevoir ma vie sans l'écriture.

Esther Rochon

■ Parce que j'aime ça. Depuis mon enfance des mots, des images, des histoires viennent me voir. Ils sont impressionnants mais pas vraiment dangereux. Et un beau jour ils sortent : ça fait un livre. Je suis un lieu de passage entre ce qui est non dit et ce qui est exprimé dans les règles de l'art.

Jacques Savoie

■ Écrire est pour moi une fonction vitale. Comme respirer, comme manger ou comme aimer. Je suis toujours étonné d'ailleurs, lorsqu'on me dit que l'écriture est nécessairement douloureuse. Mais bien sûr, il y a des gens pour qui respirer, manger et aimer est difficile.

Daniel Sernine

■ J'écris pour raconter des histoires, car c'est encore ce que je sais faire le mieux. Je le fais aussi pour rendre à autrui un peu du plaisir de lecture que m'ont donné les écrivains passés ou contemporains. J'écris surtout parce que j'aime cet acte de création : accomplir quelque chose qui atteigne parfois la vérité, peut-être laisser une trace, toute modeste et éphémère qu'elle soit.

Jean-Yves Soucy

■ Je pourrais dire que c'est pour changer le monde, ou du moins avoir l'illusion de le faire, pour traduire l'indicible, donner l'éternité à l'éphémère. J'enjoliverais alors la vérité pour bien paraître ! Enfant, j'aimais entendre des histoires. Je suis devenu à mon tour le conteur : celui qui parle aux gens, d'eux-mêmes comme de lui.

Michel Tremblay

■ Premièrement, je ne sais rien faire d'autre ; ensuite, parce que l'écriture est une thérapie, une jouissance, une libération. Et la liberté absolue.



Louise Desjardins



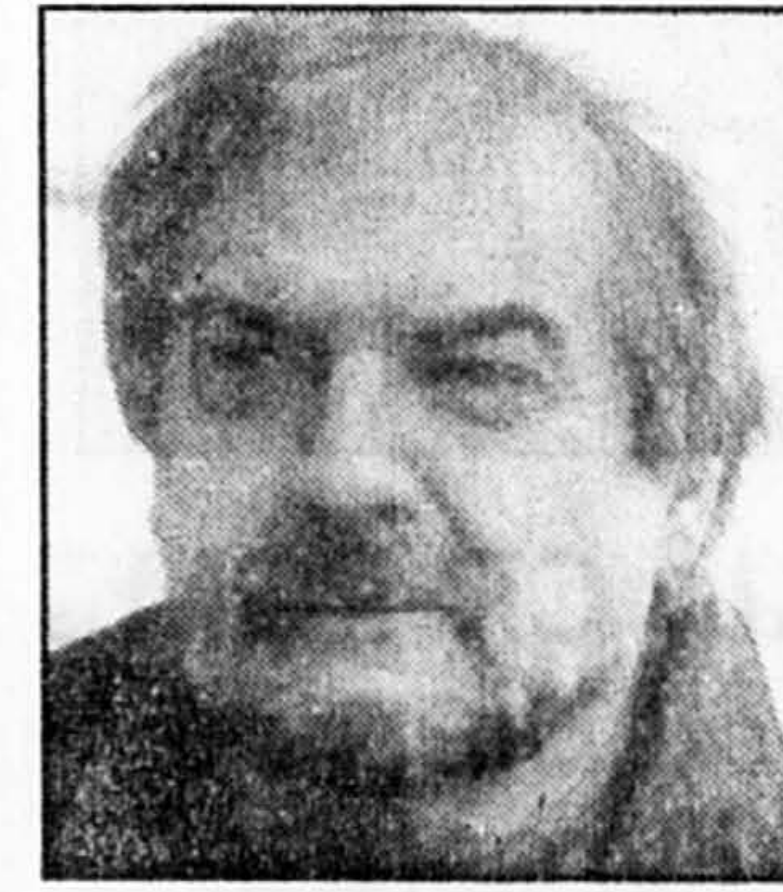
Francine Ouellette



Stanley Péan



Micheline Lachance



Roger Fournier



David Homel



Antonine Maillet



Ying Chen



Sergio Kokis



Marie-Claire Blais



Jacques Godbout

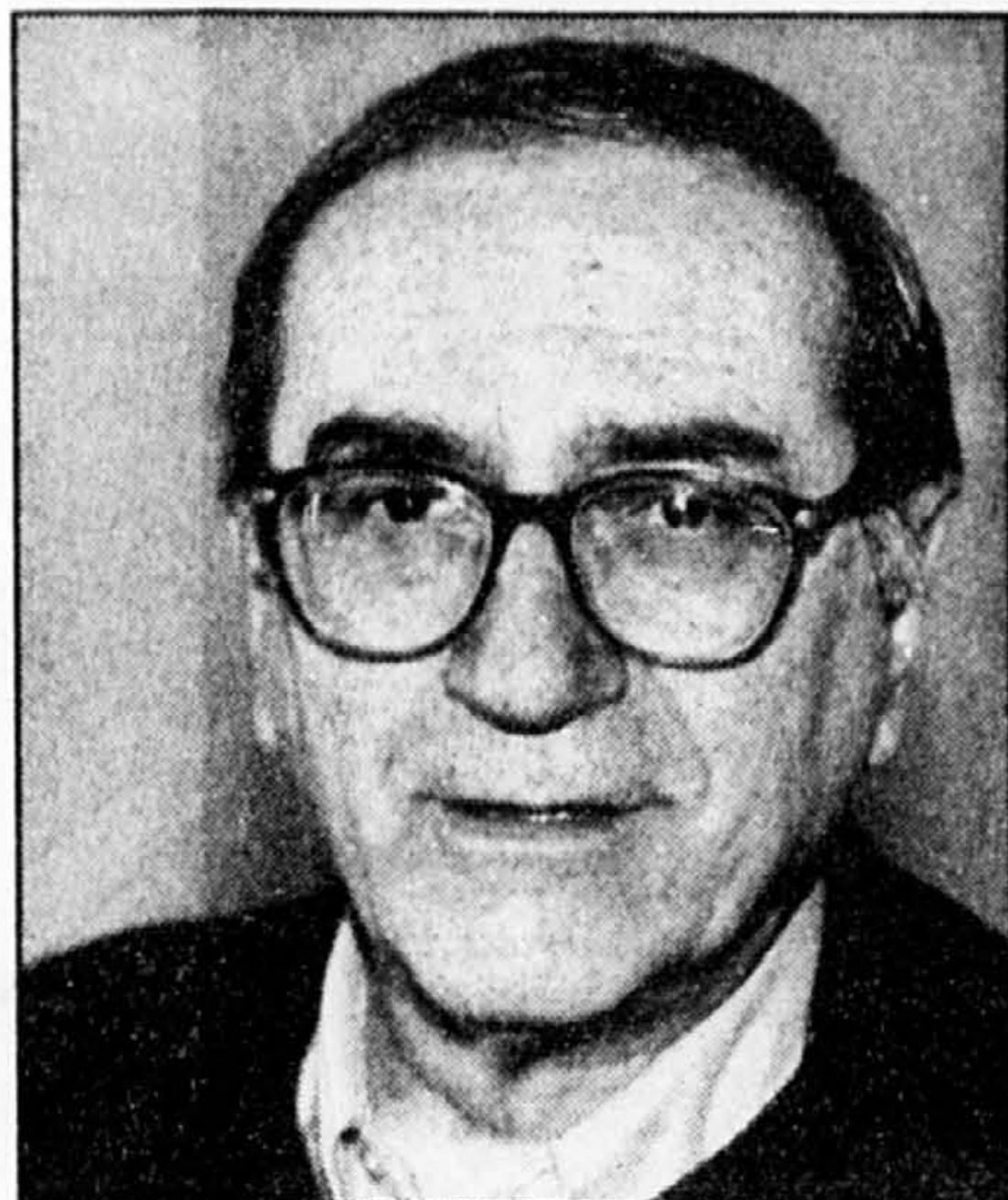


Madeleine Ouellette-Michalska



Fernand Ouellette

LIVRES



Gaston Miron ne veut pas répondre. « Je n'écris plus depuis dix ans. Je ne veux plus être un poète provincial », explique-t-il.

La question de l'homme en noir

« Pourquoi écrivez-vous » : l'historique d'une question

ACHMY HALLEY
collaboration spéciale

■ Demander à des écrivains pourquoi ils écrivent n'est pas une question anodine. Beaucoup la redoutent. Certains ont des réponses toutes faites, d'autres hésitent à choisir ou refusent de se prononcer. Comme si les mystères de la mécanique subtile de l'écriture devaient demeurer secrets, tels ces tours de magie qui émerveillent petits et grands mais dont le prestidigitateur taira toujours les coulisses...

Pourquoi écrivez-vous ? Il y a sans doute un peu d'impudeur dans une telle question, un soupçon de curiosité admirative aussi chez celui qui la pose (certains parleront même de voyeurisme indélicat !) et l'envie pour le lecteur de décrypter dans la réponse un peu de l'essence même de la littérature ; de trouver des indices qui lui permettront de mieux connaître l'écrivain avec lequel il a plaisir à voyager.

La première fois qu'une revue a posé une telle question à une centaine d'écrivains, le siècle sortait à peine de l'adolescence. En 1919, en effet, les trois mousquetaires du surréalisme, Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault, alors jeunes et turbulents directeurs de la revue *Littérature*, demandaient par courrier aux « tendances les plus qualifiées de la littérature contemporaine » de réfléchir à la fameuse question. Les réponses devaient parvenir chez André Breton, qui habitait alors une adresse au nom prédestiné, l'Hôtel des Grands Hommes, 9, place du Panthéon ! À la grande surprise de ces Rastignac des lettres parisiennes, soixante-quinze auteurs acceptèrent de participer à l'enquête.

Blaise Cendrars répondit en deux mots : « Parce que ». Tandis que le très mondain Paul Morand expliqua qu'il écrivait « pour être riche et estimé ». Le grand Paul Valéry confessa qu'il était écrivain « par faiblesse ». Jean Paulhan, le chantre de la NRF, s'étonna, lui, qu'on lui posât une telle question : « Mais enfin, j'écris peu, votre reproche me touche à peine ». La comtesse Anna de Noailles envoya un poème en guise de réplique.

Bref, l'enquête eut un tel succès que la revue qui se vendait habituellement à deux ou trois mille exemplaires dépassa les dix mille : « Au moment de la publication, les vingt-cinq écrivains qui n'avaient pas répondu étaient furieux de ne pas l'avoir fait », se souvenait Philippe Soupault plus de soixante ans plus tard.

Pour avoir une langue !

À cette époque bénie pour les arts et les lettres, bien de grandes et belles idées ont germé dans les bistrot de la Rive gauche ou les cafés littéraires des beaux quartiers.

C'est le cas pour la question *Pourquoi écrivez-vous ?* Les surréalistes avaient l'habitude de se réunir au Petit Grillon, un

bar enfumé du passage de l'Opéra, qu'Aragon décrit d'ailleurs dans son roman *Le Paysan de Paris*. Parmi la clientèle d'habitue qui fréquentaient le lieu, ils avaient remarqué un homme toujours vêtu de noir, qui les écoutait en silence. « Un jour, un peu énervé, se souvient Philippe Soupault, nous lui avons demandé : mais qu'est-ce que vous avez toujours à nous regarder comme cela ! ». Pas décontenancé pour deux sous, l'intrigant homme en noir aurait alors répondu : « Je vous regarde parce que j'aimerais savoir pourquoi vous écrivez ».

En 1985, le quotidien français *Libération* a repris dans un imposant numéro hors-série la mythique question du pourquoi de l'écriture : 400 écrivains appartenant à 80 pays ont répondu dans 28 langues différentes. Parmi eux quatre auteurs du Québec : Victor-Lévy Beaulieu, Antonine Maillet, Gaston Miron et Michel Tremblay.

Il est d'ailleurs intéressant de comparer les textes de ces locutions de la littérature québécoise publiés il y a dix ans et les réponses à la même question posée en 1995.

Dans une longue tirade au lyrisme échevelé, VLB répondait à l'époque : « Québécois, j'écris parce que je suis en état de grande fâcherie contre le monde et contre moi-même... ». Antonine Maillet avouait écrire « pour achever le monde, pour ajouter à la création le huitième jour... ». Michel Tremblay expliquait à *Libération* qu'il écrivait pour parler « de ce peuple oublié que nous sommes, si longtemps tenu dans l'ignorance et habitué à avoir honte de lui-même, qui risque perpétuellement de disparaître dans l'indifférence générale et dont je voudrais être un témoignage, une voix, un chantre ».

Quant à Gaston Miron, il déclarait en 1985 : « J'écris tout simplement pour pouvoir exister comme être cultivé et, par voie de conséquence, pour avoir, littéralement une langue ». Il n'a pas voulu répondre à notre enquête : « Je n'écris plus depuis dix ans. Je ne veux plus être un poète provincial », m'a-t-il simplement confié au téléphone quelques jours avant le référendum.

Cinquante écrivains d'ici ont, eux, accepté le jeu. Vedettes des lettres québécoises, jeunes auteurs à la conquête d'un public, écrivains consacrés ou débutants prometteurs, hommes ou femmes pour qui l'écriture est l'essentiel, ils se livrent et disent pourquoi on écrit aujourd'hui au Québec. Dans leur diversité, leurs réponses ne tracent-elles pas un portrait contrasté du Québec qui écrit en 1995 ?

Du lyrisme à l'humour, de la dérobade ironique à l'affirmation identitaire, du mot d'esprit implacable à l'aveu timide, les cinquante écrivains qui s'expriment en pages B 1 et B 6 proposent en fait un fascinant autoportrait de leur propre écriture.



Première enquête en 1919 ! Les réponses arrivaient chez André Breton, qui habitait alors... l'Hôtel des Grands Hommes, 9, place du Panthéon !



Nicole Brossard avoue qu'elle ne peut plus s'offrir le luxe de perdre la foi en l'écriture, en la littérature, « parce que c'est toute ma vie ».

L'écriture est un jeu, on y joue sa vie



RÉGINALD MARTEL

En trente ans d'écriture, elle a eu le temps de devenir une institution. « *Un empire* », disent plutôt les envieux, tant elle a dominé

les réseaux de diffusion de ce qui était in hier encore, la modernité. « *Une Église* » selon d'autres, qui voient en elle « la papesse » du féminisme radical.

Institution me va. Le titre fut durement et honnêtement conquis : animation de revues littéraires, puis féministes ; publications en tous genres — des poèmes, un essai, des romans et une anthologie ; cinéma ; lectures et conférences enfin, ici, là, partout aux quatre coins du monde.

Qui a peur de Nicole Brossard ?

Pas moi. Pourtant, à part le demi-siècle que nous avons franchi tous les deux (elle, il y a peu), tout semble nous séparer. Une oeuvre qui selon moi ne va pas vers tous ses publics, une pensée et une action qui, au nom de droits incontestables mais contestés, rejettent une moitié du monde qui vaut peut-être encore un brin de sympathie ?

Reste la passion pour la littérature et, pour moi, le plaisir de fréquenter, à l'occasion de colloques, rencontres et autres mondanités, une femme intelligente, cultivée, drôle, folle de la vie ; la dernière toujours à s'arracher aux délicieux bavardages qui pimentent à l'occasion une soirée d'intellectuels.

Plutôt que la peur, une certaine amitié en somme, me disais-je l'autre jour en m'enfermant avec l'écrivain dans un bureau où nous pourrions ensemble pêcher tranquilles contre notre société vertueuse, cigarette dans une main, verre de scotch dans l'autre.

Trente ans, c'est tout un bail. Au début, des études en lettres — mais ça aurait pu être le droit —, la rencontre de Michel Beaulieu, les premiers poèmes aux éditions de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal, en 1965. La machine à écrire déjà s'emballe, elle ne va plus jamais s'arrêter. Malgré le doute, qui pointe dès 1970.

Mme Brossard écrit alors le *Centre blanc*, un livre qu'elle ne souhaite pas publier, « une sorte de pause ». Elle savait que la poésie pouvait dire et l'extrême douleur et l'extrême plaisir : « Quand j'ai compris qu'elle ne pouvait pas tout dire, c'est-à-dire le corps, les pensées, j'ai été inquiète ».

Il est maintenant trop tard pour douter. L'écrivain avoue simplement qu'elle ne peut plus s'offrir le luxe de perdre la foi en l'écriture, en la littérature, « parce que c'est toute ma vie ». Et parce que dure l'espoir que la littérature, justement, puisse changer quelque chose à la vie.

Baroque d'aube. Des villes, des femmes, une expédition océanographique pendant laquelle la science, l'art pictural

et la littérature cherchent leur lieu commun. Une histoire, des histoires qui semblent commencer et qui en restent là. Une thèse en forme d'interrogation sur la collision du réel et du virtuel. Et à la fin, quand la table est desservie, des textes brefs qui courent sur une cinquantaine de pages. Ils tiennent du journal un peu, du jeu verbal beaucoup. Un digestif, peut-être ? Je ne sais pas.

Au début, une scène torride, comme on dit en anglais. Scène de sexes et de bouches. « *Dé, vaste moi, m'ange moi* », dit une femme à l'autre. Sixtine à Cybil Noland. Lisons : « *Il y a dans la rencontre sexuelle de deux inconnues [...] une économie de présence* ». Nous ne trouverons pas ça, convenons-en, dans le premier roman porno venu ! L'amour, donc, la chose sinon le mot, et bien vite s'insinue, encore, l'idée du roman qui devient le thème du roman.

Car elle est écrivain, Cybil Noland, et voyageuse : *no land ?* Elle a fait « *voeu d'écriture* ».

chose, dit-elle : « Le moteur de tous ces débats, c'était une libido qui fonctionnait au grand galop. » C'est vrai... Merci, mon Dieu !

Temps de passions, et l'écrivain n'allait pas échapper à celle des mots, urgente et exigeante et qui ressemble à une guerre contre le temps : « Faire parler la langue, déployer les mots, les faire avancer de manière à produire des objets inédits, objets d'émotion et de pensée, qui ne pourraient pas exister sans l'acte d'écriture qui nous oblige à ralentir ».

« Oui, en écrivant on ralentit. On peut modeler en quelque sorte nos émotions à travers la langue. Quand on pense, quand on parle, c'est beaucoup trop rapide. L'écriture fait advenir ce qui sans elle n'existerait pas. »

Après trente ans d'écriture, Mme Brossard n'en est pas encore aux bilans. Ce qu'elle voit, en rétrospective, c'est que



Illustration de Julie Bouchard, reprise par l'Hexagone

Comme Nicole Brossard, autre personnage du roman de Nicole Brossard ? « Il y a quelque chose de religieux, oui. Parce que ça traduit la passion que j'ai vécue avec des compagnons et compagnes qui sont de la génération de la *Barre du jour* et des *Herbes rouges*. Des poètes comme François Charron, France Théoret, André Roy ou Claude Beausoleil. Ça traduit cet investissement ultime qu'on a fait de nos vies dans l'écriture. »

Et dans notre littérature. Car ils voulaient mettre en valeur ce qu'ils retenaient du passé, l'oeuvre de Jean-Aubert Loranger par exemple, moderne avant son temps, l'oeuvre aussi des signataires de *Refus global*, tous en rupture avec la société québécoise d'avant 1950. En même temps, résister à la génération qui les précédait immédiatement, celle de la revue *Liberté* et des éditions de L'Hexagone.

Effervescentes, ces années soixante-dix ! Si on a beaucoup écrit sur la Révolution tranquille, on n'a peut-être pas tout écrit. L'écrivain rappelle les combats (au moins verbaux) des jeunes dont elle était. Le socialisme, bien sûr, le laïcisme, évidemment, et l'indépendance avec. Mais on oublie quelque

livre dans le livre. D'autres peuvent avoir pour thèmes la montagne, la solitude, l'amour ou l'enfance. Moi, je dirais que c'est l'écriture, que c'est la fiction dans la fiction. C'est un jeu, mais on y joue notre vie, avec nos valeurs, notre vision du monde, nos croyances. »

Je proteste un peu. La réflexion, ou la théorie, ne risque-t-elle pas de dévaloriser ou d'évacuer ce que la plupart des lecteurs attendent, un thème et une histoire ?

Nicole Brossard explique qu'elle se refuse à l'anecdote, qu'elle ne se voit pas comme un témoin, mais comme une exploratrice ; que ce n'est pas elle en tout cas qui va raconter une tranche de vie dans le Québec des années cinquante à soixante-dix ; qu'elle n'a surtout pas envie de raconter sa vie, mais que ce qu'elle a pu voir, sentir ou penser finit un jour par ressurgir dans le texte, « quand ça semble nécessaire et pertinent ».

— *Anecdote, c'est un mot affreux ?*

— Oui ! Pourtant, quand des gens se rencontrent, ils se racontent ce qu'ils ont fait ou vu ou entendu. Nous sommes sans cesse dans l'anecdote et les humains ont une passion pour le récit. Mais c'est trop facile, quand on écrit, de s'engouffrer là-dedans.

— *Pas d'anecdotes, pas de nostalgie non plus. Ne pas prendre peur devant ce qui arrive, ce qui va arriver.*

— C'est vrai que je résiste à la nostalgie et à la mélancolie. Je suis une femme du présent qui désire le présent. Je voudrais toujours être en état d'espoir à l'égard de ce que nous sommes en tant qu'êtres humains. Un espoir qui s'alimente à la beauté des sens, au plaisir de la langue et de l'art.

« Mais je lis aussi la réalité. Les charniers sont toujours présents, la violence est une réalité constante. Le progrès n'a rien changé sous ce rapport. »

Une question... anecdote. Mille excuses ! La narratrice de *Baroque d'aube* écrit : *C'est ainsi que le goût du voyage et du combat, l'amour des femmes et celui des livres forment en moi un ensemble vivant*. L'auteur du roman pense cela aussi ?

— Tout à fait. Avec la soif de savoir. Ensuite, le bonheur décide.

— *Le bonheur décide ?*
— Les circonstances de ma vie m'ont permis de faire l'économie du malheur individuel. J'ai donc eu un surplus d'énergie que je pouvais communiquer et faire partager. Je l'ai fait à travers des textes qui ont été importants, je pense, pour beaucoup de femmes. Par exemple, la *Lettre aérienne*.

— *Des textes politiques ?*

— Cette dimension politique procède aussi du plaisir. J'ai eu de meilleures idées avec mon corps de plaisir. Bien sûr, il y a aussi un corps de révolte et de colère, qui essaie de comprendre les rouages du système patriarcal. Le corps de plaisir, c'est un corps d'utopie, un corps conquérant.

« Mon surplus d'énergie m'a donc permis de travailler à un certain nombre d'énoncés, d'audaces aussi. Mais jamais je ne ferai de culpabilité parce que je suis heureuse. »

BAROQUE D'AUBE, Nicole Brossard. Collection Fictions, éditions de L'Hexagone, Montréal, 1995. 272 pages.

LIVRES

Littérature québécoise en audiolivres : de Sonia Sarfati à Chrystine Brouillet

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

■ À l'heure où le livre-cassette jouit d'un succès bien établi en Europe et aux États-Unis, une nouvelle entreprise québécoise se consacre désormais à l'enregistrement de livres sur cassettes audio. Sa présidente, Hélène Pallascio, vient de lancer sur le marché ce qu'elle appelle des « audiolivres », soit des enregistrements d'œuvres littéraires lues intégralement par des comédiens ou des écrivains, avec musique et bruits de fond assortis.

« J'ai remarqué en me promenant dans les librairies qu'il y avait une grande demande pour les livres-cassettes mais que la majeure partie d'entre eux étaient européens. C'est bien, mais la plupart de ces livres ne sont pas très accrocheurs pour la population québécoise francophone : ils ne touchent pas

toujours les cordes qui nous font vibrer », explique Hélène Pallascio.

Elle désire donc que ses audiolivres « ciblent les passions des Québécois en leur offrant l'écoute de texte écrits par des auteurs qu'ils adorent ».

« C'est très émotif, on écoute parler les comédiens avec attention et plaisir. Ils interprètent le texte d'un livre mais leur lecture n'est jamais monocorde car ils se mettent vraiment dans la peau de chaque personnage, explique-t-elle. On retrouve également beaucoup de musique et des effets sonores intégrés à la trame de l'histoire. Cela crée une atmosphère pétillante. »

Jeunesse : Côté et Sarfati

Quatre titres ouvrent cette collection.

Deux d'entre eux, issus des Éditions de la courte échelle, sont destinés à un jeune public :

Descente aux enfers, écrit par Denis Côté et lu par Gilbert Lachance, et *Comme une peau de chagrin* de Sonia Sarfati (qui lui a valu le Prix du Gouverneur général du Canada), lu par la voix fraîche de Christine Bellier (deux cassettes et deux heures trente d'écoute chacun).

Mais pourquoi avoir fait une collection « Jeunesse » alors que la plupart des adolescents ont le temps et les capacités de lire par eux-mêmes ?

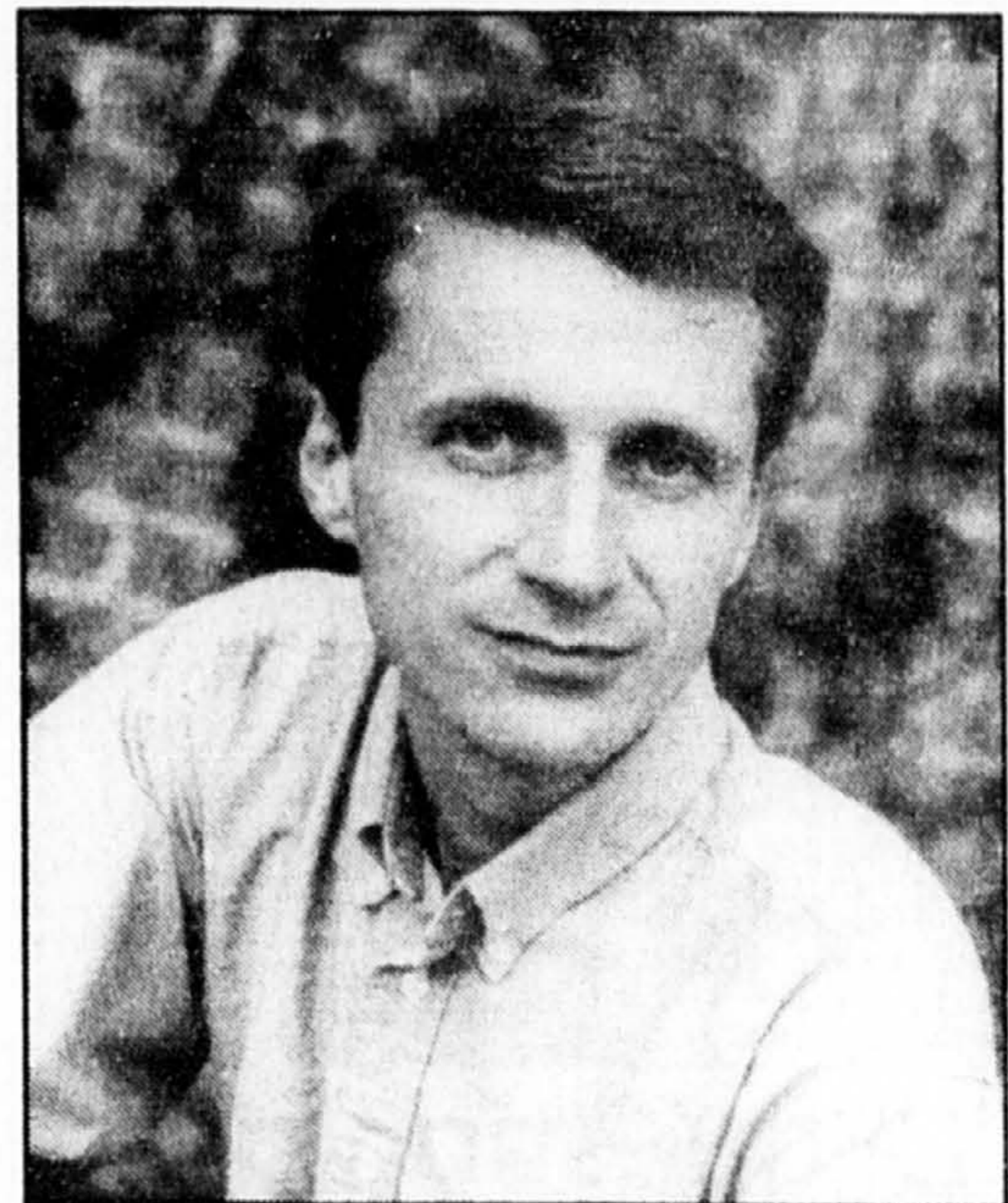
« Nous voulons toucher un public de tous les âges, réplique Hélène Pallascio. Les éditeurs savent bien qu'il y a 80 p. cent de femmes qui lisent pour 20 p. cent d'hommes. On s'est dit que si on faisait des audiolivres pour les adolescents, peut-être que les jeunes garçons seront portés à les écouter sur leur baladeur. Cela pourrait plus tard stimuler la lecture. »

Dans la collection « Roman » destinée aux adultes, les audio-

bibliophiles pourront écouter *Chère voisine*, l'oeuvre de jeunesse de Chrystine Brouillet lue par Aubert Pallascio (quatre cassettes ; cinq heures trente d'écoute). J'ai écouté ce texte dans une automobile — à l'occasion d'un aller-retour entre Montréal et Québec — et j'ai été agréablement séduit par la performance du comédien. Par contre, le boîtier en carton plastifié est joli mais fragile — une simple manipulation et le voilà déchiré ou fripé.

Dans cette même collection, on retrouve également *La Corribeau*, un roman historique d'Andrée Lebel lu par Jean-Marie Moncelet (trois cassettes ; quatre heures trente d'écoute).

Alors si votre santé ou vos activités vous empêchent de lire des livres québécois, sachez que vous n'avez qu'à brancher votre lecteur à cassettes pour que, de votre auto, votre bain ou votre lit, un comédien expérimenté vous fasse obligeamment la lecture à haute voix.



Serge Patrice Thibodeau

La folle bourlingue de Serge P. Thibodeau

GILLES TOUPIN

■ Serge Patrice Thibodeau est un poète de Rivière-Verte, en Acadie, qui s'était fait remarquer en 1992 par *Le Cycle de Prague*, ouvrage écrit amoureusement dans la capitale de Bohême et qui lui avait valu le Prix Émile-Nelligan. Cette année, il frappe encore un grand coup avec la publication à l'Hexagone d'un ambitieux et étonnant recueil intitulé *Le Quatuor de l'errance* suivi de *La Traversée du désert*.

Voilà donc un ouvrage comme il s'en est fait peu au Québec, gorgé d'un lyrisme exalté, plein à ras bords d'un mysticisme troublant, tourné non pas vers le retour à l'Acadie folklorique mais bien vers le monde dans son immensité et sa généreuse diversité.

Le voyageur parcourt des contrées encore évocatrices de mystère et d'exotisme. Il traversera l'Inde, le Népal, le Pakistan, l'Iran, la Turquie, la Grèce, la Jordanie pour aboutir à Jérusalem et pour constater qu'« il n'y a rien de nouveau sous le soleil », pour découvrir amèrement que sa vie fut « trahie par autant de mirages ».

Mais avant cette chute brutale, avant le départ final « vers un lieu où l'on reste », vers « le Silence », Serge Patrice Thibodeau aura tout de même réussi à épuiser ses sens, à vivre et à nous faire vivre toutes les exaltations, à vider sa raison de toutes les raisons et à faire connaître par la parole sa soif d'union parfaite : « O soif ! la soif de l'homme et la soif du Dieu de l'homme ! »

Le Quatuor de l'errance est ainsi, à n'en pas douter, un recueil empreint de mysticisme, un recueil qui se déroule comme un longue et souffrante méditation faite de hauts et de bas émotifs, d'élans de l'âme qui témoignent d'une passion brûlante :

« se repentir et grimper, Allégué du pas de ses larmes »
C'est en somme une quête pour en arriver à ce que le poète appelle « la finesse du goût » et « à l'érosion des limites de l'âme ».

« Être le lieu même où s'épanouit l'indicible relation Menant de la connaissance à l'amour de Dieu. »

Être au centre du discours ?
En atteindre le cœur,
boire à la coupe de Vie
l'essence de l'Union »

Le lecteur l'aura remarqué, cette utilisation omniprésente de l'infinifit dans beaucoup de vers maintient une tension et le sentiment de l'inassouvi tout au long du recueil. Le désir n'est jamais rassasié chez Thibodeau, la soif jamais apaisée.

Les descriptions poétiques de ces contrées lointaines sont ce qui accroche le plus dans l'ouvrage. Le vocabulaire riche, les splendeurs des déserts et des architectures, la suavité des dernières rares, l'extase des parfums et des odeurs font de ce voyage intérieur une aventure de l'étonnement.

Mais là où je n'ai pu contenir un certain agacement, c'est lorsque le poète se permet de catégoriser, de juger, de peser les choses et de les comparer. Il y a là une prétention détestable que les poèmes n'éclaircissent pas. Ne parle-t-il pas, par exemple, avec une certaine méchanceté de « ceux qui font contrebande de paresse, nourris de décibels pourpres » ? Ne dit-il pas qu'ils sont « engourdis en plein midi quand les assiste l'envie » ? Ne fera-t-il pas oeuvre de prosélytisme en criant sans étayer son élan : « O splendide message de l'islam ! », « Vérité suprême ! » ? Libre à chacun de partager ces sarcasmes ou ces illuminations mais libre à moi, aussi, de me rebiffer.

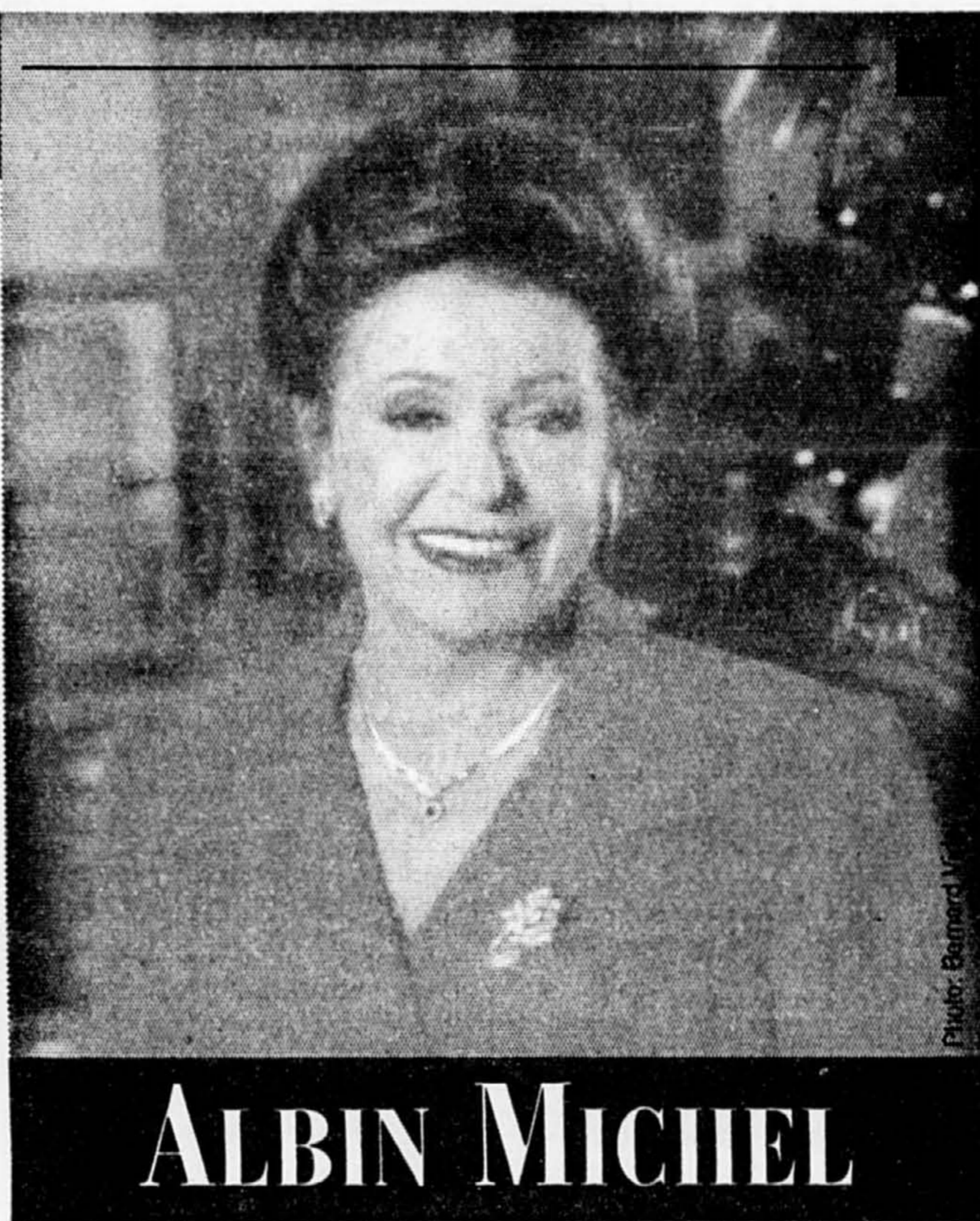
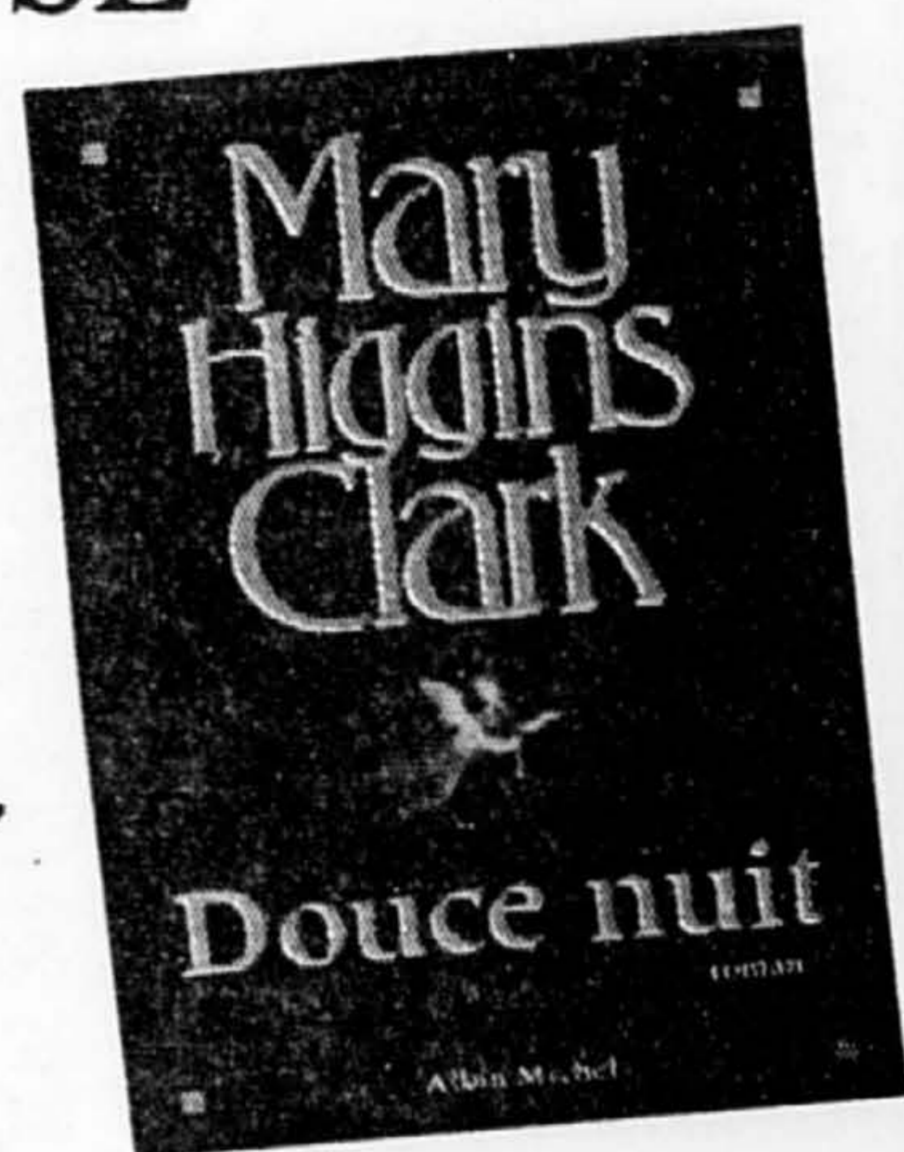
L'écriture du recueil est par ailleurs relativement proche de la prose narrative et l'on ne sent pas dans la construction de cette vaste fresque un grand souci organisateur. Les vers sont écrits dans l'instant selon la plus grande spontanéité faisant du recueil une sorte de vaste collage. Tout cela est touffu, parfois répétitif et débridé. Il aurait fallu élaguer beaucoup de choses, donner une direction à l'ensemble pour en augmenter la force et la pertinence.

Malgré ces réserves, *Le Quatuor de l'errance* et *La Traversée du désert* sont de grands poèmes et Serge Patrice Thibodeau est un poète dont on n'a certainement pas fini de parler.

LE QUATUOR DE L'ERRANCE suivi de LA TRAVERSÉE DU DÉSERT, Serge Patrice Thibodeau. L'Hexagone, Montréal, 1995. 259 pages.

MARY HIGGINS CLARK

LE SPÉCIAL SUSPENSE DE NOËL



ALBIN MICHEL

DANS LA PRESSE AUJOURD'HUI

ON Y GAGNE! ON Y GAGNE!

LE GRAND ROBERT, DE PLUS DE 1 000 \$!

COMPOSEZ LE 1 900 870-1117.*

LE MOT DU JOUR : LECTURE



R Dictionnaires Le Robert
Toute la richesse de la langue

Le Grand Robert de la langue française, 9 volumes, 80 000 mots, des centaines de milliers d'expressions pour apprendre, comprendre et communiquer. Une valeur de 1 125 \$.

Dites-nous le Mot du jour avant 23 h 59 ce soir et vous pourriez gagner. Un tirage au sort aura lieu à minuit parmi tous les participants du jour pour déterminer la personne gagnante.

Dimanche dernier,
par un simple coup de téléphone,
M. YVES SIMARD
de Laval a gagné le Grand Robert de la langue française, une valeur de plus de 1 000 \$!

Le mot du jour
CONCOURS
La Presse

DANS LA PRESSE DE DEMAIN

VOUS POURRIEZ GAGNER QUATRE PNEUS D'HIVER, QUATRE PNEUS TOUTES SAISONS DE SEARS ET DEUX VIDANGES D'HUILE, UNE VALEUR DE PLUS DE 1 000 \$! N'OUBLIEZ PAS... ON Y GAGNE! ON Y GAGNE! AVEC LE MOT DU JOUR.

* Réservé aux 18 ans et plus. Des frais de 50 ¢ par appel seront portés à votre compte de téléphone. Aucun achat requis. Il y aura un tirage chaque jour, du dimanche au vendredi, du 8 octobre au 1^{er} décembre 1995. Le tirage du grand prix aura lieu le dimanche 3 décembre 1995. Les règlements du concours sont disponibles à La Presse. Le gagnant devra répondre à une question d'habileté mathématique.

Les best-sellers

Éditions québécoises

Fiction (romans)

1 La nuit des princes charmants	Michel Tremblay	Leméac/Actes Sud	(9)
2 Soifs	Marie-Claire Blais	Boréal	(6)
3 Le roman de Julie Papineau	Micheline Lchance	Québec/Amérique	(1)

Essais

1 Pleurures	Jean Lapointe	L'Homme	(3)
2 Secrets de famille	Jean-Yves Soucy	Libre Expression	(7)
3 Des comptes à rendre	J.F. Conway	VLB	(1)

Éditions étrangères

Fiction (romans)

1 Le monde de Sophie	Jostein Gaarder	Seuil	(19)
2 Smilla et l'amour de la neige	Peter Hoeg	Seuil	(5)
3 Le hussard sur le toit	Jean Giono	Folio plus	(1)

Essais

1 La prophétie des Andes	James Redfield	Laffont	(11)
2 Les leçons de vie de La prophétie des Andes	J. Redfield et C. Adrienne	Laffont	(10)
3 Le plus grand salaud d'Amérique	Anthony Summers	Seuil	(4)

Livres pratiques

1 Guide de l'auto 96	J. Duval, D. Duquet et M. Lachapelle	L'Homme	(5)
2 État du monde 1996	En collaboration	La Découverte / Boréal	(3)
3 Guide gourmand 1996	Josée Blanchette	Larousse	(1)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Archambault, Bertrand, Champigny, Le Fureteur (St-Lambert), Garneau, Guérin, Hermes, René Martin (Joliette), Monnet, Le Parchemin, Les Bouquinistes (Chicoutimi), Maison de la Presse Internationale, Payette (Sherbrooke), Guy Poirier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, Librairie Smith.

LIVRES

Le « Gallimard Québec » : de bien belles images et quelques bavures

MARTIAL DASSYLVA

■ Comme tous les autres titres publiés dans la collection des Guides Gallimard, celui sur le Québec, lancé en septembre dernier, ne laisse pas d'être impressionnant, voire flamboyant. Il faut reconnaître que c'est une jolie chose, un livre d'images attrayant et souverainement efficace. Les responsables de la présentation visuelle de l'ouvrage ont pris tous les moyens à leur disposition pour nous en mettre plein la vue et retenir notre attention. Au niveau de la recherche comme du choix et de l'exploitation du visuel, la réussite est totale. Et le lecteur comblé.

Prenez, par exemple, le chapitre consacré à l'architecture d'ici, un chapitre signé par Lucie K. Morisset. En quelques pages, le tour d'horizon est complet. Les photos et les dessins en trois dimensions nous introduisent sans douleur dans un univers de formes que les techniques habituelles ne nous permettent d'apprivoiser qu'avec quelque difficulté. Le chapitre qui porte sur les saisons, avec la reproduction d'aquarelles de Frederic Back, datant de 1950, nous épargne les scènes d'automne et d'hiver conventionnelles, tout en ajoutant une note originale et rafraîchissante à l'ensemble. La page reproduisant en très belles couleurs des photos d'habitants des îles-de-la-Madeleine cherche à nous renseigner sur le bâti traditionnel, mais elle a aussi le mérite de nous en dire plus long sur la sensibilité particulière des Madelinots que toutes les considérations sociologiques du monde.

Dans la section *Des clefs pour comprendre*, qui comprend des chapitres sur l'histoire et la langue, l'appareil iconographique renforce et complète les raccourcis souvent saisissants brossés par des collaborateurs tous spécialistes dans chacun des domaines abordés. Dans la section des itinéraires, le chapitre sur le Nunavik apporte un point de vue et une série d'informations qu'on n'a pas l'habitude de retrouver dans les guides de voyage.

Quelques petits dérapages
Dans ce Gallimard-Québec, l'image parle, interpelle autant que le texte. Et à certains moments plus que le texte. Car au niveau de la qualité éditoriale, dont la célèbre maison d'édition française se targue volontiers, la réussite est moins totale qu'au niveau du visuel.
Pressée par le temps et les heures de tombée, l'équipe, qui a eu la lourde tâche d'accorder les violons des soixante-dix-sept personnes appelées à travailler à cet ouvrage, n'a pas pu éviter quelques petits dérapages. Dans l'ensemble, rien de majeur, rien en tout cas qu'on ne puisse réparer rapidement à l'occasion d'une remise à jour ou d'une seconde édition.
Passons rapidement sur l'utilisation du verbe abriter qui revient comme une scie. Avec un

peu de soin on pourrait aisément remplacer par un synonyme.

Quelques erreurs de renvoi doivent être signalées. En page 197, le renvoi à la maison Casavant devrait nous diriger vers la page 205 et non la 209. Cette page 205 comporte un mastic (Dieu de naissance à la place de Lieu de naissance). Quelques lignes plus bas, le renvoi à la page 373 puis à la page 375 n'a pas beaucoup de pertinence : on s'attendrait à lire les coordonnées du Manoir Rouville-Campbell, mais ce sont celles de l'Hostellerie Rive-Gauche qu'on nous propose. Page 198, la référence au dôme géodésique de Buckminster Fuller devrait nous reporter à la page 126 et non à la page 124. Page 122, la chapelle de procession Laberge de l'Ange-Gardienn n'est pas située dans Charlevoix mais sur la Côte-de-Beaupré.

Dans les deux pages (pp. 206 et 207) sur les Rébellions de 1837-1838, la question pour l'obtention du gouvernement responsable, l'une des causes majeures des soulèvements, n'est pas clairement évoquée et un

Les responsables de la présentation visuelle ont pris tous les moyens à leur disposition pour nous en mettre plein la vue. De ce point de vue, la réussite est totale. Le lecteur est comblé.

renvoi obligatoire à Papineau (page 40) me semble avoir été oublié.

Page 216, le curé Labelle devient comme par enchantement le « père » Labelle, lequel « occupe entre 1888 et 1890, parallèlement à son sacerdoce, le poste de sous-ministre à la colonisation » (sic). Il eût été pourtant si simple d'écrire que, parallèlement à son poste de curé de Saint-Jérôme, il a été sous-ministre à Québec.

Page 222, dans le paragraphe consacré au Manoir Globensky, on glisse à la fin du texte que Louis-Joseph Papineau est devenu un ami intime de Marie-Louise Globensky. L'ennui, c'est qu'on ne précise aucunement le lien de parenté existant entre Hortense et Maximilien Globensky (tous deux célèbres pour leur opposition aux patriotes). Si je ne m'abuse, Marie-Louise était l'une des sœurs d'Hortense.

Page 319, on affirme carrément qu'en 1838 l'Anglais William Price construit de petites scieries le long du Saguenay et établit les premiers îlots de peu-

plement à l'Anse-Saint-Jean, Grande-Baie et Chicoutimi. Qu'en est-il d'Alexis Tremblay et Thomas Simard ? Mgr Victor Tremblay va sûrement se retourner dans sa tombe. Même si Louise Dechêne dans son excellent article du DBC (tome IX, pages 704-709), affirme que Price a été le tireur de ficelles derrière la Société des vingt-et-un, ce n'est pas une raison suffisante pour faire basculer dans le néant un pan important de l'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Deux pages plus loin, le texte portant sur le musée de Péribonka est à ce point torturé qu'on ne pourrait jamais deviner que l'institution comprend trois bâtiments bien distincts. En passant, les célèbres tableaux de Clarence Gagnon ont été élaborés en fonction d'une édition de luxe du roman de Louis Hémon et non en fonction d'une quelconque « version illustrée ».

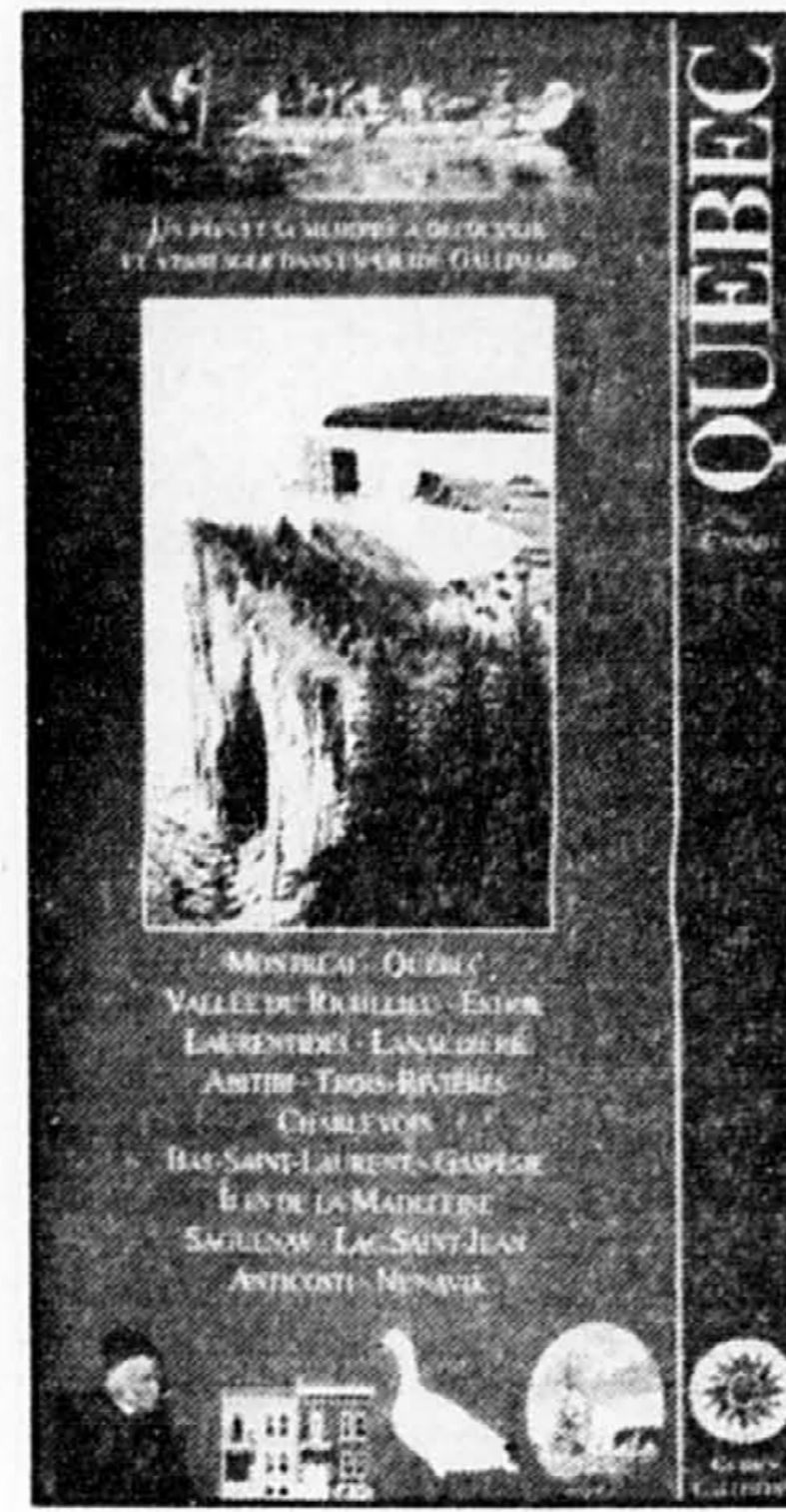
L'édition en question vaut maintenant une petite fortune.

Il y a flotte... et flotte

Enfin, page 309, le rédacteur du paragraphe consacré au lieu historique de la Bataille-de-la-Ristigouche (Gaspésie) accumule les erreurs de fait. La bataille en question s'est déroulée au début de juillet de 1760. Elle ne peut donc être « le dernier épisode de la Conquête du Canada par les Britanniques », car la capitulation de Montréal n'est intervenue que le 8 septembre de la même année. La capitulation de Québec étant survenue le 18 septembre de 1759, il n'est pas juste non plus d'écrire que les événements de la Ristigouche se sont déroulés « un an après la défaite des plaines d'Abraham ». Quant à l'évocation de la « flotte » envoyée par la France pour défendre le Canada, faut pas chier : tous les historiens sérieux s'entendent pour parler d'une flottille et pour reconnaître que le gouvernement français n'avait plus les moyens financiers ni la volonté politique de secourir et de sauver la Nouvelle-France. La « flotte » commandée par La Girouard ne comportait que six navires (dont au moins deux de très faible tonnage) et ne transportait effectivement que 200 soldats, quelques munitions, beaucoup de nourriture avariée et une belle cargaison de pipes de plâtre. « Ce secours, écrit le chevalier de la Pause dans ses Mémoires, consistait en un détachement d'environ 200 hommes, quelque peu de poudre et de vivres et très peu d'artillerie. L'on pouvait dire que si c'était tout de bon, c'était trop peu, mais que si c'était pour amuser, c'était trop ». (RAPQ, 1931-1932, p. 119).

Pour justifier les dépenses faites à Pointe-à-la-Croix, il n'est nul besoin de gonfler hors de proportion un événement finalement assez mineur de la Guerre de Sept-Années.

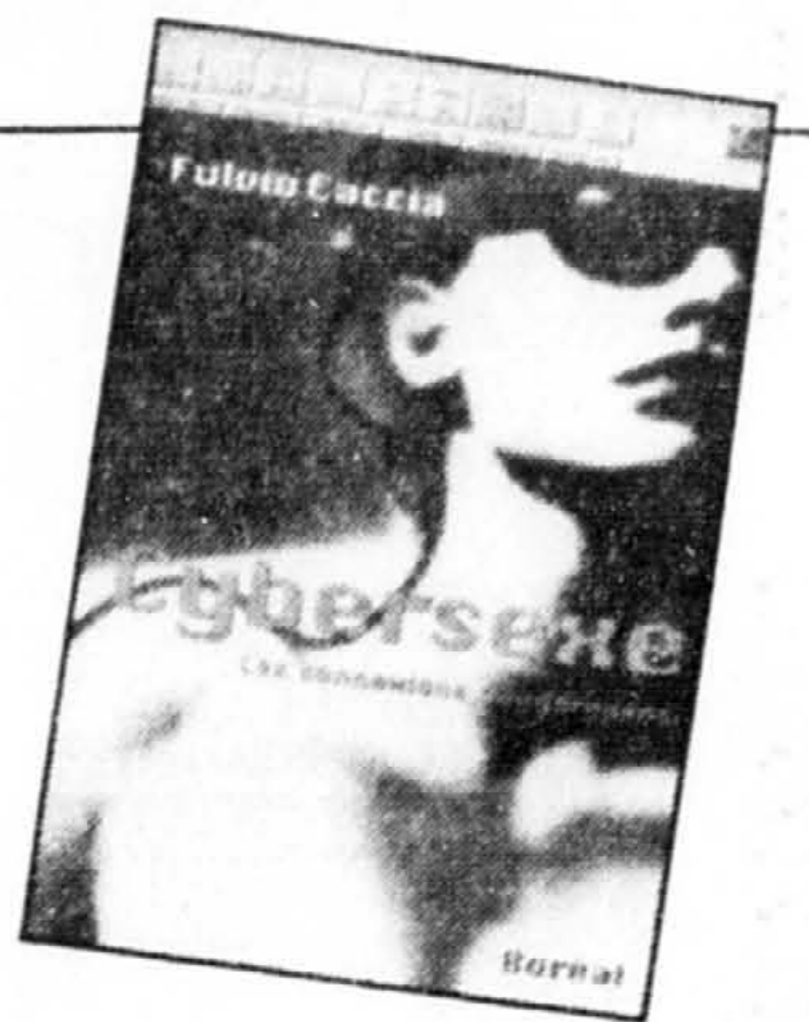
QUÉBEC, en collaboration. Collection Guides Gallimard, Paris, 1995. 408 pages.



Comme tous les autres titres de la collection des Guides Gallimard, celui qui est consacré au Québec ne laisse pas d'être impressionnant. On y note bien quelques dérapages — de mauvais renvois, quelques erreurs de faits — mais rien qui ne pourra être réparé à l'occasion d'une remise à jour.

Sexe électronique : connexions nébuleuses

ANDRÉ BÉLANGER
collaboration spéciale



■ « Cybersexe : scoop médiatique ou seconde révolution sexuelle ? » Dans son essai intitulé *Cybersexe, Les connexions dangereuses*, Fulvio Caccia pose la question, lance des pistes, place les pièces du puzzle et s'aventure sur un terrain pour le moins glissant, mais sans jamais parvenir à prendre pied.

Dans un style alambiqué, l'auteur tente de jeter un éclairage social et philosophique sur le sexe assisté par ordinateur, depuis les messageries roses jusqu'aux derniers développements sur les relations sexuelles par le biais de la réalité virtuelle. Malheureusement, l'exercice est ardu, le niveau de langage à peu près incompréhensible pour le lecteur moyen et les conclusions peu convaincantes. Par contre, pour tous ceux qui restent à l'écart de l'Internet et des CD-ROM, le livre de Caccia donnera l'impression de plonger dans un monde qu'on croit tiré d'un roman de science-fiction.

Le cybersexe a connu ses premières heures de gloire en février 1993 avec la publication du magazine américain *Future Sex*.

Du jour au lendemain, les *data gloves* (gants à retour tactile), casques de réalité virtuelle et autres gadgets électroniques devenaient d'intérêt public, tandis que la co-institutrice du magazine, Lisa Palac, était sacrée reine du cybersexe. Pourtant, le sexe virtuel n'a jamais quitté le domaine de la science-fiction. Il se limite encore au téléchargement d'images, aux discussions en direct sur les réseaux télématiques et à quelques CD-ROM interactifs.

Malgré cela, le phénomène a fait couler beaucoup d'encre aux États-Unis et en Europe. Et il est maintenant incontournable. D'ici quelques années, cinq au maximum, on prévoit que le nombre de branchés sur le multimédia aura atteint un seuil critique. Le jour où l'on dépassera cette barre, prédit l'auteur, ce sera suffisant pour déclencher une révolution... ou plus ba-

nalement pour permettre la naissance d'une nouvelle industrie, dont le cybersexe tiendra une place importante.

Aliénation ou libération ?
« Le cybersexe est à l'amour libre ce que la pilule et le LSD furent à la génération précédente : un moyen de libération mais aussi, bien sûr, d'aliénation », lance-t-il dans son livre.

Le cybersexe est aliénation et il trace le passage de la pornographie à l'obscénité. « Le déviant, c'est branché », rappelle Fulvio Caccia. Les pédophiles et paraphiles (travestisme, transsexualité, sado-masochisme) règnent sur le réseau.

Mais le même phénomène peut être libération, soutient l'auteur et « permettre de créer une citoyenneté sans appartenance, refondée sur l'expression du pluralisme des cultures. Une société fondamentalement libre. »

Ultimement, les conditions sont peut-être réunies pour qu'une nouvelle citoyenneté, dépourvue de ses attributs habituels — nation, ethnie, race — puisse voir le jour, ajoute-t-il. Grand idéaliste ? Difficile de s'en faire une idée, puisque le langage hermétique de l'ouvrage en rend la lecture ardue et pénible.

Voyez par vous-même : « En saturant fantasmatiquement un espace virtuel, le cybersexe permettrait de dégauder le réel de ses pesanteurs historiques, le rendant à ses vertus originelles et métaphoriques », lance-t-il vers la fin de l'essai.

Si vous n'avez pas complété un cours universitaire en philosophie ou en études françaises, laissez tomber.

CYBERSEXE, LES CONNEXIONS DANGEREUSES, Fulvio Caccia. Boréal, Montréal, 1995. 157 pages.

On peut joindre l'auteur de ce texte à l'adresse électronique andreb@sim.qc.ca.

De Konninck : comme dans un musée Un traité d'une grande érudition, mais à court d'arguments

DANIEL WEINSTOCK
collaboration spéciale

■ Quelle caractéristique doit posséder un être humain pour que nous lui accordions notre attention morale ?

Pour certains philosophes, la réponse est claire : c'est la raison qui nous distingue des autres êtres vivants, et c'est sa présence qui nous assure une attention morale différente et plus importante que celle que nous manifestons, par exemple, à l'égard des animaux.

Pour d'autres, la caractéristique morale principale de l'humain se trouve ailleurs, dans la capacité que nous partageons avec d'autres êtres vivants de ressentir du plaisir et de la souffrance.

Ces deux manières de concevoir le statut moral des êtres humains ont, malgré leurs différences, une chose en commun : elles opèrent une distinction entre les êtres humains qui ont pleinement droit à notre attention morale et ceux qui, parce qu'ils ne possèdent qu'imparfaitement ou pas du tout la caractéristique élue, se retrouvent exclus de la sphère morale. Cette distinction est d'une importance capitale dans le domaine de l'éthique médicale. En effet, que ce soit notre raison ou notre capacité sensitive qui fasse de nous des êtres méritant le respect moral des autres, cela implique, dans les deux cas, que nous n'avons pas à témoigner du même respect à l'endroit, par exemple, des foetus ou des personnes en situation de coma irréversible.

Certains tabous contre l'avortement, l'euthanasie ou l'expérimentation sur des embryons se trouveraient ainsi éliminés.

Dans *De la dignité humaine*, Thomas de Konninck, professeur à l'Université Laval,

publié aux Presses universitaires de France, entend s'insurger contre de telles visions des choses.

Il estime que nous ne pouvons pas utiliser les différents traits des êtres humains pour établir le type de distinction que présupposent ces arguments. La raison et le corps sont trop intimement liés pour que l'on soit en droit de dire d'un être humain qui ne possède pas la raison que son statut moral diffère de celui dont la raison serait pleinement développée. Par ailleurs, l'auteur croit que le caractère éthique d'une civilisation se mesure par la manière dont elle traite ses membres les plus vulnérables, en particulier ceux-là même que certains praticiens de l'éthique médicale voudraient reléguer au ban de la sphère morale. Et il se livre, dans cet ouvrage, à une vaste méditation sur les aspects de la condition humaine qui fondent, à son avis, la dignité de l'humain : sa capacité à penser des problèmes philosophiques et théologiques fondamentaux comme celui de l'existence de Dieu, son aptitude à former des liens particuliers avec ses semblables, comme l'amitié, par exemple.

Une démarche d'avocat

Les controverses morales qui intéressent de Konninck dans ce livre sont fort complexes, et je ne prétendrai pas ici m'aventurer sur ce terrain philosophique périlleux.

Quelques remarques s'imposent cependant sur la démarche de l'auteur, qui me semble tout à fait inadéquate sur le plan philosophique.

En effet, cet ouvrage ne comporte en réalité que fort peu d'arguments. L'auteur procède plutôt comme un avocat qui plaide une cause, chercherait à convaincre un jury en faisant

intervenir autant de témoins et de précédents juridiques que possible, et qui espère que l'opposition croulera sous le poids de tant de voix concordantes. Autrement dit, le livre est un tissu de citations qui proviennent de sources philosophiques, théologiques et littéraires, et dont le rôle est de défendre des thèses que l'auteur juge sympathiques aux siennes. Tout le poids de son argumentation repose sur l'autorité de penseurs par ailleurs aussi différents qu'Aristote et Jacques Derrida. Il ne s'arrête jamais, ne fut-ce qu'un seul instant, pour évaluer le bien-fondé de telle ou telle affirmation.

La philosophie, me semble-t-il, peut et doit faire mieux.

Il est bien certain que les philosophes contemporains doivent tenir compte des positions qui ont été défendues par leurs grands prédécesseurs. Sinon, ils sont condamnés à répéter leurs erreurs. Cependant, la responsabilité du philosophe est d'être critique, non seulement à l'endroit des arguments de philosophes du passé, mais également envers les lieux communs de leurs contemporains, en proposant et en évaluant leurs arguments.

Entendons-nous. *De la dignité humaine* est un livre d'une très grande érudition, dont la lecture n'est pas désagréable. On s'y promène comme dans un musée qu'un conservateur particulièrement savant et éclectique aurait rempli de toutes sortes de beaux objets. Pour une réflexion philosophique sérieuse sur les problèmes moraux très urgents que nous impose notre capacité technologique sans cesse croissante, le lecteur devra malheureusement chercher ailleurs.

DE LA DIGNITÉ HUMAINE, Thomas de Konninck. Presses Universitaires de France, Paris, 1995.

Aujourd'hui au SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
aux stands nos. 135-238 de

LIBRE EXPRESSION

Jean BÉLIVEAU
Jean Béliveau
Une époque, un regard

Georges-Hébert GERMAIN
INUIT
Les peuples du froid

Louise LATRAVERSE
India, mon amour

Johanne McDUFF
Le sang qui tue

Paul OHL
L'Enfant dragon

Pierre CARON
Vadeboncoeur

Marcelyne CLAUDAIS
La grande Hermine
avait deux sœurs

Francine OUELLETTE
BIP

Bernadette RENAUD
Un homme comme tant d'autres

Pierre TURGEON
Les torrents de l'espoir

Arlette COUSTURE
Les Filles de Caleb

Annette, Cécile et Yvonne DIONNE
Jean-Yves SOUCY
Secrets de Famille

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

LIVRES

Tout en lisant...

Baricco... Barrocco...



JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale
PARIS

Alessandro Baricco, Italien parfaitement inconnu, vient de faire ce que l'on appelle une entrée fracassante dans la littérature. Son roman intitulé *Châteaux de la colère* a eu un succès fou en Italie, et tout de suite après en France. On dirait que le roman baroque — c'en est un — traité à la moderne, comme nos bonnes soupes que l'Europe pourrait nous envier, pousse une pointe chez les lecteurs, peut-être un peu lassés du classicisme froid de ces dernières années ?

Quoi qu'il en soit, *Châteaux de la colère* mérite votre attention. Il est de ces livres qui, de prime abord, étonnent. Il intrigue. Le lecteur se demande continuellement s'il doit admirer longuement tel détail somptueux, et puis le détail suivant, et les autres, ou bien s'il doit s'attacher à l'ensemble. L'ensemble ressemble à ces autels surchargés de dorures qu'on trouve dans les églises du Mexique ou du Brésil, après les avoir admirés en Italie ou en Espagne et Portugal.

C'est bien, c'est très bien. Volutes et virevoltes. Courbes et contre-courbes. Accumulations. Eclairs juxtaposés. Et pourtant, une langue simple et claire qui va droit au fait. On s'amuse, tout le temps.

Vous comprendrez la difficulté de vous raconter l'histoire. Raconte-t-on un autel baroque ? Il y a des intrigues emmêlées. Il y a des personnages croisés, leur destin nous surprend, et nous maintient dans un état proche de la fébrilité. Quoi demander de plus à un roman ?

Les choses se passent dans une ville que l'on suppose du centre-Europe (ce n'est pas sûr, et ce n'est pas important). La ville s'appelle Quinnipak. Nous y sommes au siècle dernier, durant la révolution industrielle, et justement l'un des personnages principaux, Monsieur Reihl, dirige une usine où l'on fabrique du verre, grâce à l'invention d'un vieil homme qui semble connaître tous les secrets de la silice fondue.

Monsieur Reihl s'en va souvent en voyage : « Pas une fois il n'avait envoyé, de ses voyages, ne serait-ce qu'un bout de lettre (...). Mais quelques jours avant de rentrer, faisait parvenir à Jun,

inmanquablement, un petit paquet. Elle l'ouvrait et dedans il y avait un bijou. »

On soupçonne d'ailleurs qu'il s'agit chaque fois du même bijou. Jun, c'est la femme de Monsieur Reihl. Belle, plus que belle, son ombre va courir le long de chaque page du livre.

Un jour, le voyageur industriel, qui rapporte souvent de ses voyages une nouvelle idée, revient de voyage avec un petit garçon qu'il présente comme son fils. C'est Morny. Jun va l'adopter. Ce pauvre Morny qui mourra d'une façon atroce.

Voilà les principaux personnages, autour desquels vont se dérouler en volutes les aventures étonnantes des autres.

Il y a un certain Pekish, musicien, qui essaie de trouver le moyen de transmettre la voix, et la musique, à l'aide d'un long tube posé bien droit sur la pente d'une montagne... Pekish est également l'inventeur d'un orgue humain, l'humanophone, dans lequel chaque chanteur n'a qu'une note à chanter, une seule... c'est lent, certes, mais cela fonctionne parfois.

Il y a le grand ami de Pekish, un certain Pehnt (les noms, vous le verrez, sont aussi baroques que le reste). C'est un enfant trouvé, qui deviendra assureur (pourquoi pas ?) et qui aura ce mot : « A Quinnipak, on a l'infini dans les yeux. »

Ce mot-là définit parfaitement le roman.

De temps en temps, la métaphore littéraire surgit comme ces éclairs déjà nommés :

« Qui peut comprendre quelque chose à la douceur, s'il n'a jamais penché sa vie, sa vie toute entière, sur la première ligne de la première page d'un livre ? Non, l'unique, la plus douce protection contre toutes les peurs, c'est celle-là — un livre qui commence. »

Il y a tant de choses dans ce livre ! Tenez, par exemple, un duel, semblable à celui d'un western : douze musiciens au bout d'une rue, douze à l'autre bout, et ils s'avancent, et ils jouent (sous la direction de votre bon Pekish) et l'accumulation de leurs notes de musique est fantastique, et ils mourront tous, et le récit de leurs morts est superbe : inventivité, humour.

Ce roman est un labyrinthe — ou si l'on veut une rhapsodie. On ne peut que citer encore : « Des choses arrivent, qui sont comme des questions. Une minute se passe, ou bien des années, puis la vie répond. »

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE, Alessandro Baricco. Éditions Albin Michel, Paris, 1995. 302 pages.

En quelques mots

Mots et images

Québec/Amérique publie un ouvrage de Donald Smith d'une façon nouvelle : l'essai est accompagné d'une vidéocassette. Il s'agit de Jacques Godbout, du roman au cinéma, un examen de l'oeuvre de Godbout à travers ses écrits et ses films — d'où l'accompagnement en images confectionné à partir d'extraits de films et d'une entrevue accordée à l'auteur.



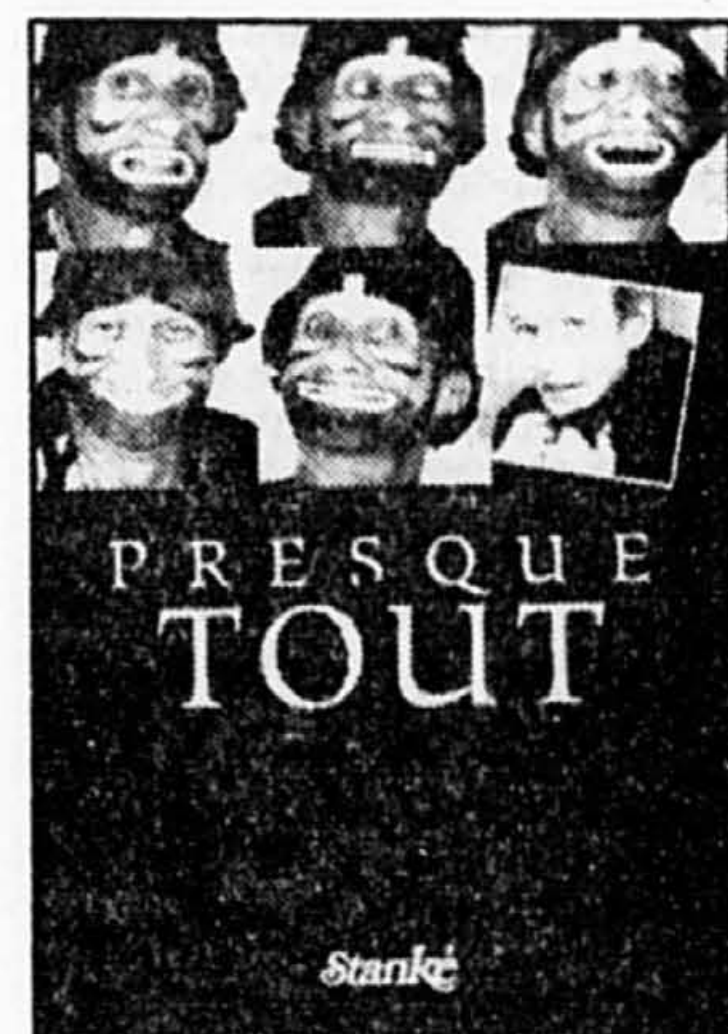
Les cent « must »

Yves Lever, professeur de cinéma, propose (chez Nuit Blanche) *Les 100 films québécois qu'il faut voir*. Des premiers courts métrages de l'ONF au *Confessionnel* de Robert Lepage en passant par les grandes productions des années 1980-1990, Lever estime qu'un certain nombre d'oeuvres entrent dans l'histoire du cinéma.



Au ras du sol

Stanké publie *Presque tout Sol*, un recueil de textes de Marc Favreau et de son célèbre personnage comprenant également des inédits. On y retrouvera toute la philosophie et la poésie de Sol, ainsi que sa tendresse et son humour si particulier : ce rire qui transcende les travers de notre époque.



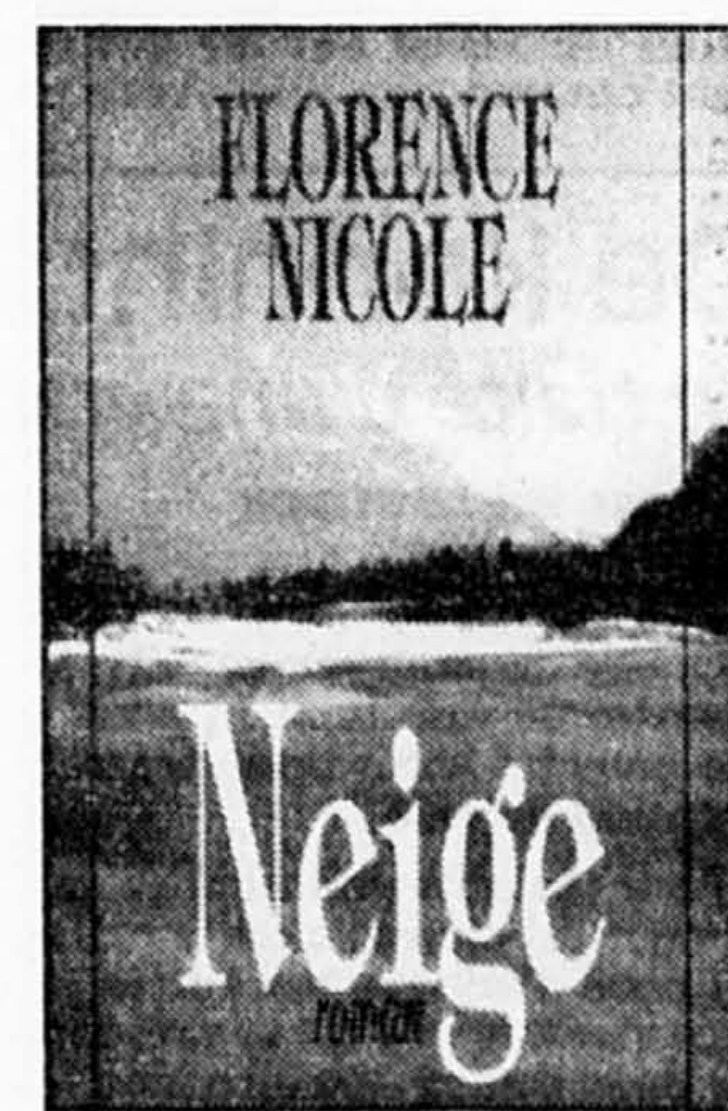
Difficultés de l'orthographe

Était lancé pendant le Salon du livre de Montréal *Le Dictionnaire orthographique* de Pascale Lefrançois, la jeune championne d'orthographe. Il s'agit d'un outil de référence pratique, simple et précis contenant 67 800 entrées tirées d'une synthèse des mots répertoriés dans *Le Petit Robert* et *Le Petit Larousse*.



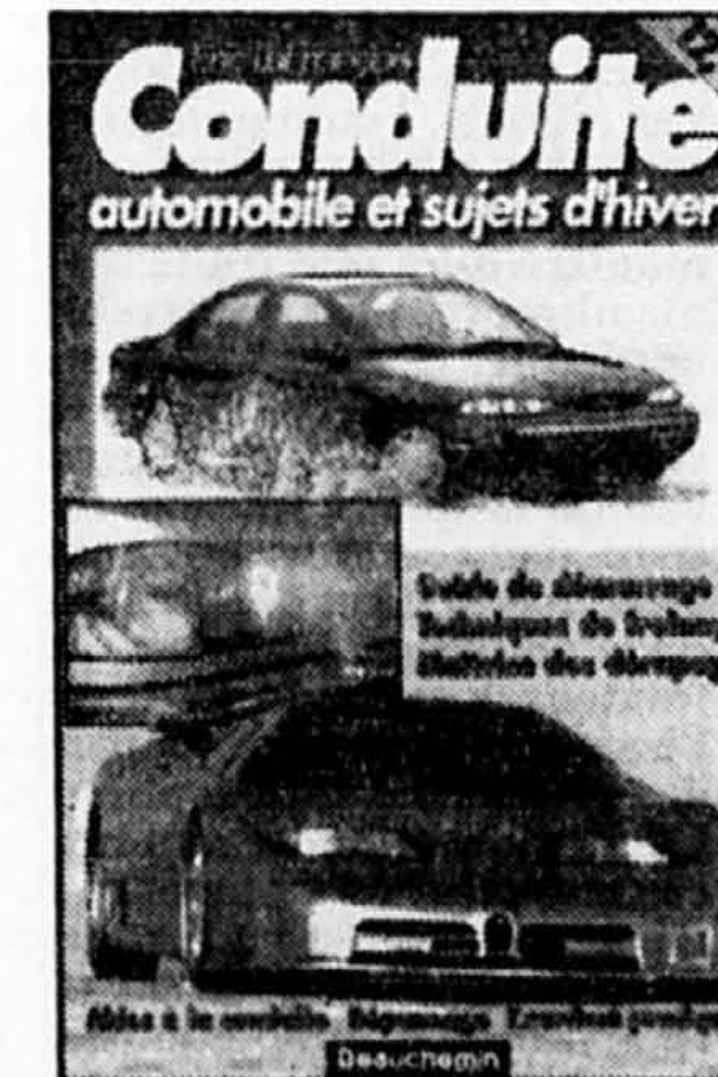
Bonheur et vérité

Le club de livre Québec Loisirs connaît beaucoup de succès — on parle de 12 000 exemplaires écoulés — avec *Neige*, le premier roman de Florence Nicole, originaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il s'agit d'une fiction sur le thème de la quête du bonheur et de la vérité.



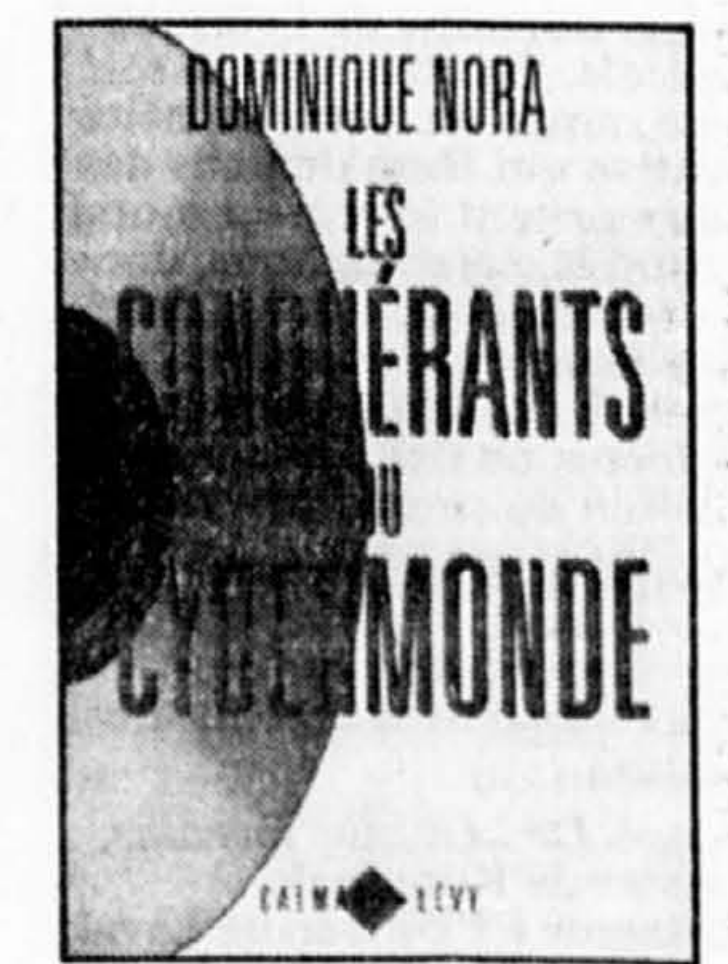
Mon pays, c'est l'hiver

Pour les conducteurs consciencieux qui veulent garder la maîtrise de leur véhicule au pays de Gilles Vigneault, Eric Lefrançois propose *Conduite automobile et sujets d'hiver*. Sous la couverture, 120 pages de conseils pratiques sur des sujets allant de la mise au point automnale à l'art de maîtriser les dérapages sur surfaces glacées.

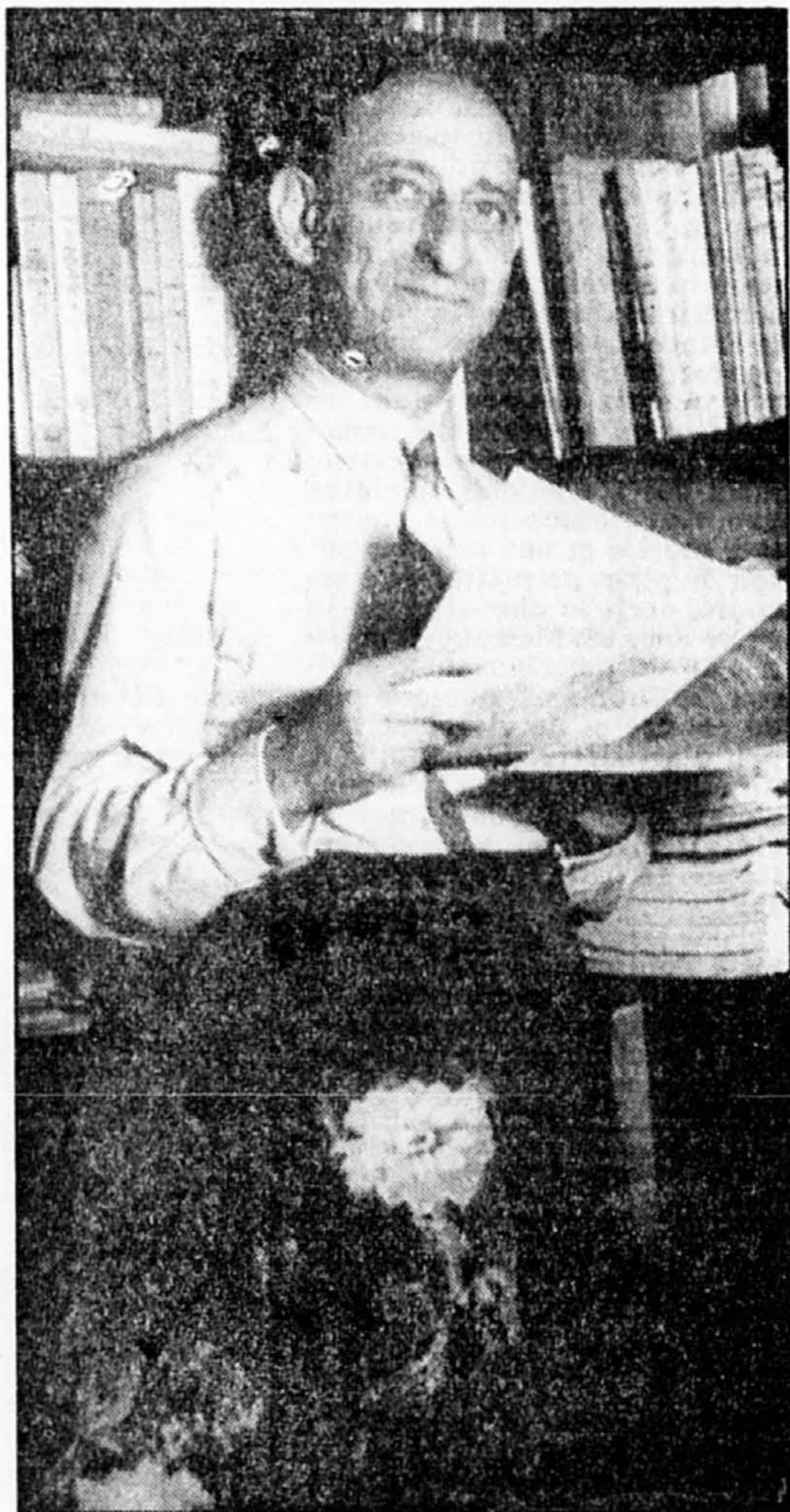


L'avenir, toujours

Un autre essai sur « l'homme numérique », selon le mot de Negroponte... Cette fois, Dominique Nora, journaliste au *Nouvel Observateur*, propose *Les Conquérants du cybermonde*, qui traite évidemment de l'impact des nouvelles technologies sur l'homme et la société. Sorte d'épopée du multimédia, bourré d'anecdotes, l'essai devient un... western techno-économique !



Au zénith de sa popularité, Jean-Paul Sartre encensa le régime castriste et déclara devant les étudiants de Prague accablés qu'il n'y avait de liberté que dans les pays du bloc de l'Est.



Raymond Aron a gagné le long combat idéologique, mais ce fut une victoire à la Pyrrhus : l'époque des maîtres à penser, des grandes polémiques intellectuelles est révolue.

Sartre-Aron : l'amitié barbelée de deux camarades

CLAUDE JANNOUD
Le Figaro littéraire
PARIS

Les rapports tumultueux entre Sartre et Aron appartiennent à la légende du siècle. Ils ont symbolisé les affrontements idéologiques passionnés qui divisèrent la France pendant les trente années suivant la Deuxième Guerre mondiale. Que les deux duellistes aient été normaliens de la même promotion et longtemps amis contribua à nourrir le mythe.

Jean-François Sirinelli, grand spécialiste en la matière, raconte l'histoire de ces relations.

« L'histoire le rattrapa... »

Les deux « petits camarades » furent moins intimes qu'on ne le dit généralement. Une estime réciproque fondait une amitié distante. Après la rue d'Ulm, leurs chemins se croisèrent souvent. À l'Institut français de Berlin, Sartre remplaça Aron, qui lui succéda au lycée du Havre. Tandis que le premier se désintéressait superbement de la politique, le second était socialiste et pacifiste.

Aron commença à devenir ce qu'il sera au milieu des années 30, alors que montaient les périls. Il eut conscience des limites du pacifisme et prit ses distances à l'égard des théories socialistes. Sartre affichait toujours la même indifférence. Il s'abstint aux élections de 1936 qui virent le triomphe du Front populaire.

Grâce à *La Nausée*, il était déjà un écrivain connu à la veille de la « drôle de guerre ». Après la débâcle, Aron réussit à gagner l'Angleterre. Sartre fut fait prisonnier. C'est alors que, selon l'expression de Sirinelli, l'histoire le rattrapa.

Libéré en 1941, Sartre fut nommé professeur de khâgne au lycée Condorcet. Il écrivit *L'Être et le Néant* et *Les Mouches*, pièce qui sera représentée pendant l'Occupation. Celle-ci fut assez douce pour Sartre. Contrairement à d'autres collègues suspects, il ne fut pas rétrogradé et conserva son enseignement en khâgne, où il n'avait que six heures de cours à faire. Il tenta de créer un réseau de résistance, Socialisme et Liberté, dont l'activité fut pour le moins réduite. Nathalie Sarraute, qui en fit partie, déclare : « En fait, on faisait des devoirs sur la France future. Il y a eu trois ou quatre réunions, et c'est tout. »

Sartre écrivait dans les clandestines *Lettres françaises* mais aussi des articles littéraires dans *Comœdia*, journal notoirement favorable à Vichy. On ne peut l'accuser de collaboration, mais il ne fut pas le grand résistant que Simone de Beauvoir, peu scrupuleuse avec les faits, a tendance à nous présenter.

En éprouva-t-il un obscur remords qui serait à l'origine, selon Jean-François Sirinelli, de son surinvestissement politique de l'après-guerre.

La brouille de 30 ans

Si le résistant Sartre avait été discret, le philosophe, romancier, dramaturge, était devenu, en quelques mois, la grande star intellectuelle de la France libérée.

Il affermit son pouvoir en créant *Les Temps modernes*. Ce fut l'occasion de retrouvailles avec Aron, qui fit partie de l'équipe éditoriale. À Londres, il s'était découvert une nouvelle vocation : le journalisme. Il avait aussi pris la mesure du totalitarisme de gauche. Désormais, il était libéral et se défiait des utopies historiques. La collaboration ne dura pas longtemps. Aron fut choqué par des propos de Sartre à la radio où ce dernier mettait dans le même sac de Gaulle et Pétain. Peu après, il adhéra au RPF.

La brouille de trente ans commençait.

A priori, le combat était inégal. Sartre bénéficiait d'une immense autorité, alors qu'Aron était dans la situation d'un marginal. Il vilipendait cette intelligentsia qui, sous prétexte de ne pas désespérer Billancourt, se gardait de dénoncer les crimes stalinien. Il mena courageusement son combat en tant qu'éditorialiste du *Figaro*.

Sartre était au zénith de sa popularité, ce qui lui permettait de dire n'importe quoi. Il encensa le régime castriste, déclara devant les étudiants de Prague accablés qu'il n'y avait de liberté de critique que dans les pays du

bloc soviétique. Il prit parti pour le FLN pendant la guerre d'Algérie. « Ce fut sa guerre », dit Roland Dumas. Cependant, insensiblement, le climat politique changeait. Il était de plus en plus difficile après le rapport Krouchtchev, les réquisitoires de Soljenitsyne, de se tromper sur la nature du régime soviétique.

Aron commençait à être entendu, même si on lui reprochait confusément d'avoir eu raison !

Sartre poursuivait sa fuite en avant.

Recordman absolu des signatures de pétitions, il s'enthousiasma pour les étudiants de Mai 68, insulta Aron, avant de devenir un compagnon de route pathétique et pitoyable des maotistes. « Sartre n'était plus qu'un Viollet-le-Duc qui s'efforçait de rafistoler une gauche délabrée », observe Sirinelli. Il était déjà au purgatoire et l'hommage vibrant qui lui sera rendu à sa mort n'y changera rien.

Quelques années auparavant, les deux ennemis de trente ans s'étaient retrouvés à l'Élysée pour intervenir en faveur des *boat people* vietnamiens. On a surestimé l'événement. Les deux hommes étaient déjà ailleurs.

Aron a gagné ce long combat idéologique, mais ce fut une victoire à la Pyrrhus. L'époque des maîtres à penser, des grandes polémiques intellectuelles est révolue.

C'est l'ère du vide.

DEUX INTELLECTUELS DANS LE SIÈCLE : SARTRE ET ARON, Jean-François Sirinelli. Fayard, Paris, 1995.

LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La vie des livres

Bertrand Gauthier à l'honneur

PIERRE VENNAT

Quel beau Salon ! En tout cas tel semblait être l'avis de la quasi-totalité des milliers de visiteurs dans les allées depuis l'ouverture du Salon du livre de Montréal, jeudi soir, Place Bonaventure. Ne soyez pas surpris, donc, si mardi soir, on vous annonce que le Salon a établi un autre record d'affluence.

Un qui a toutes les raisons de se réjouir ces jours-ci, c'est Bertrand Gauthier, le président-fondateur des éditions de la Courte Echelle, la maison montréalaise devenue synonyme de littérature-jeunesse, non seulement au Québec mais de plus en plus sur le plan international.

Tout d'abord un de ses auteurs vedettes, notre consœur Sonia Sarfati, vient de remporter le Prix du gouverneur général en littérature-jeunesse, bref le summum en ce domaine ad mare usque ad mare.

Et puis hier soir, lors de la grande soirée annuelle du monde du livre, Bertrand Gauthier a été honoré par ses pairs et a reçu, de la part du Salon du livre de Montréal, le prestigieux prix Fleury-Mesplet, « destiné à souligner le mérite d'une personne qui par son action et son dynamisme a contribué au progrès de l'édition au Québec ». Comme tous les lauréats passés, Bertrand Gauthier a été désigné à l'unanimité par le Conseil d'administration du Salon du livre de Montréal et succède à Georges Laberge, l'éditeur du Trécaré.

Derrière les succès et la croissance de la Courte Echelle, autant au Québec qu'à l'étranger, se profile, dit-on, la vision d'un éditeur désireux de participer à l'élaboration d'une solide tradition littéraire au Québec et de donner aux jeunes le vrai plaisir de lire.

« En fondant la Courte Echelle, il y a 18 ans, Bertrand Gauthier prenait le pari de donner aux jeunes des livres si intéressants qu'ils deviendraient des lecteurs pour la vie. Éditeur convaincu de l'immense talent des créateurs québécois, l'audacieuse démarche de Bertrand Gauthier, secondé par Barbara Cleary, dans le milieu littéraire international a fait des éditions de la Courte Echelle un véhicule important de la culture québécoise à travers le monde puisque l'on retrouve ses livres traduits en 13 langues.

Le prix Fleury-Mesplet vise à honorer l'imprimeur et fondateur du premier journal publié à Montréal.

Québec : rendez-vous remis Par ailleurs, le gratin littéraire québécois (éditeurs et écrivains) qui, au sortir du Salon du livre de Montréal, se donne traditionnellement rendez-vous dans la Vieille Capitale chaque printemps devra passer son tour et patienter jusqu'à l'automne.

Même si le Salon du livre de l'Outaouais, à la fin de l'hiver, a toujours attiré plus de gens que celui de Québec, celui de Québec a toujours été considéré plus prestigieux, sans doute à cause de l'auréole de la haute-ville, des bistros de la Grande-Allée et de la rue Saint-Jean tout proche et de la présence du « Salon de la race » tout en face du Salon du livre.

Mais l'an dernier, le charme avait été rompu. L'ancien Centre municipal des congrès n'étant pas disponible pendant qu'on en construisait un nouveau, le Salon de Québec, avec l'aide de la ville, avait tenté une expérience en se transportant dans la basse-ville, dans les locaux vacants du Palais du commerce, tout à côté du Colisée, lui-même déserté par des Nordiques exilés au Colorado.

Mal leur en pris. Si les organisateurs québécois en vantaient les mérites (espace plus grand, emplacement situé plus près de la population locale), les gens du livre eux, éditeurs, diffuseurs, auteurs et attachés de presse, venant pour la plupart de l'extérieur de Québec, n'y virent qu'inconvénients : loin de la « haute », loin des hôtels, des bistros et bars qu'aime à fréquenter ces intellectuels, tout ce beau monde se sentait mal à l'aise. On avait un peu l'impression de se trouver au beau milieu d'hangars rénovés. Comme dans le Vieux-Port de Montréal, par exemple.

Et puis comble de malheur, il a fait très (trop !) chaud. À tel point que les Québécois, bien que théoriquement le Salon ait été plus près des quartiers populaires densément peuplés, boudèrent l'événement et on enregistra une baisse d'affluence considérable.

Résultat ? Le Salon passe son tour. Ou si on aime mieux, n'aura lieu qu'à l'automne, plus précisément du 10 au 14 octobre. Et on retournera dans la haute-ville. Mieux, on inaugurera le nouveau Centre des congrès tout neuf.

Et, en prime, on retiendra un autre Salon du livre de Québec au printemps. En un mot : deux salons en moins d'un an. Ça vaut donc la peine d'attendre !

Emmanuel Carrère l'avoue bien candidement : La Classe de neige est un roman né de l'envie

CAROLE-ANDRÉE LANIEL collaboration spéciale

■ Emmanuel Carrère, un des invités d'honneur du Salon du livre, prix Fémina pour un roman vertigineux, *La Classe de neige*, n'a rien à envier à personne. Heureux dans sa vie et dans son métier, papa comblé qui redécouvre sa belle enfance à travers ses enfants, fils de bonne famille, carrière de romancier et d'essayiste plus d'une fois primée, bref, il est un homme à qui la vie sourit. Mais ce même homme a, une fois, avoué-t-il humblement, commis le péché de l'envie.

C'était il y a trois ans en lisant *L'Enfant volé* de Ian McEwan. « C'est très rare que ça arrive. Quand un livre est bon, ça me rend heureux mais ça ne suscite aucune envie. Mais là, quand j'ai lu ce roman, ça m'a rendu très jaloux ! » Il est d'autant plus jaloux qu'il ne réussit pas à écrire ce « truc » qui lui trotte dans la tête depuis cinq bonnes années. Emmanuel Carrère est hanté par l'histoire d'un enfant à qui il arriverait une chose qu'il est absolument défendu de révéler — une chose qui serait « l'absolue de l'horreur de la douleur ».

Et puis le moment terrible et magique survient. Trois semaines d'écriture intensive, enfermé, absolument seul, sans parler à personne. « Ça m'a mis dans un état d'angoisse et d'épouvante ! J'étais couché par terre, à regarder le plafond, à ne pas vouloir retourner à la machine à écrire. » L'auteur se laisse finalement happer par le drame de son petit Nicolas, il laisse *La Classe de neige* s'écrire tout seul.

Les peurs et les terreurs de l'enfance

Par ses enfants, Emmanuel Carrère se rapproche de l'enfance, se souvient de ses terreurs, de sa fragilité, du besoin de régularité, de monotonie. Un lieu où le



PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse

Invité d'honneur du Salon du livre, Emmanuel Carrère qui vient de recevoir le Fémina pour sa *Classe de neige*, est le fils de la sociologue réputée Hélène Carrère d'Encausse.

quotidien a tellement d'importance qu'un seul petit retard devient un grand drame. Tout est hors proportion, démesuré.

Nicolas, son petit héros, sent qu'il va lui arriver quelque chose. Il sait mais ne veut pas savoir.

Parce que son père a vu aux informations un accident impliquant un car d'écoliers, il insiste pour conduire lui-même son fils à la classe de neige — une récréation qu'anticipe le gamin avec beaucoup d'anxiété. Nicolas n'est déjà plus tout à fait comme les autres. En plus, son père oublie de lui rendre son

sac, dans lequel se trouvent ses vêtements pour le séjour et son alèse.

Le sac reste dans le coffre de la voiture. Nicolas reste dans le chalet. Et nous, nous restons dans la tête de Nicolas. C'est le principe des poupées russes, reconnaît Emmanuel Carrère, mais, il insiste, il n'y a aucune préméditation derrière tout cela. « Ce que j'aime de ce roman, sans prétention aucune — vous pouvez le croire — c'est qu'il part directement de mon inconscient pour aller directement à celui du lecteur.

« Je voulais deux choses au départ, raconter cette histoire dans une structure narrative simple et le faire du point de vue de Nicolas. Comme ça, je ne pouvais pas faire le singe, jouer au malin. » Alors imaginez l'inconfort qui s'ajoute à notre souffrance de voir Nicolas enfermé avec tous ces enfants qui ne sont pas ses amis, mais pas forcément des ennemis non plus, les autres quoi, et imaginez-vous, vous, dans la tête de Nicolas. Et le sac de Nicolas dans la voiture du père. Comment voulez-vous qu'il ne se passe rien ? Nicolas peut bien voir arriver la nuit avec anxiété, craindre de pisser au lit. Dans cette même noirceur viendront le hanter la petite sirène et ses jambes moulées dans une queue d'écaillés, des histoires d'enlèvements d'enfants et de trafic d'organes racontées par son père.

Les enfants possèdent une imagination qui peut facilement déborder. Ils sont parfois les auteurs de sombres machinations morbides qui mènent droit aux remords — et si ça portait malheur de s'imaginer orphelin ? Nicolas, lui, en fait une spécialité.

Grand écrivain et grand lecteur

Emmanuel Carrère a des airs de grand enfant, de premier de classe sympathique. Et des intérêts assez particuliers. Lecteur de science-fiction et de romans d'horreur, de Stephen King et de Philip K. Dick, l'auteur de *Blade Runner* à qui il a consacré 1266 pages en 1993, Carrère

re reconnaît également avoir un intérêt pour les faits divers. Il a même proposé ses services comme journaliste aux faits divers pour *L'Événement du Jeudi*. Il se présente aussi comme le spécialiste mondial de l'uchronie. « Si jamais il y a un colloque international sur ce sujet, eh bien, on ne peut pas ne pas m'inviter ! ».

L'uchronie. Un coup d'œil dans le *Grand Robert* précise : reconstruction historique d'événements fictifs d'après un point de départ historique et un ensemble de lois. Exemple d'Emmanuel Carrère : ce qu'aurait été le monde si le Christ n'avait pas été crucifié.

Il nous est tous arrivé un jour de vouloir revenir en arrière dans le temps pour modifier un événement, pour éviter qu'une chose horrible ne suive l'échapper belle. C'est le sujet de son essai paru en 1987, *Le Déroit de Behring*. Essai primé, cela va de soi.

Emmanuel Carrère a toujours voulu écrire sans nécessairement rêver d'une carrière d'écrivain. Il a un peu étudié l'histoire mais jamais il n'a pensé suivre les traces de sa célèbre mère, Hélène Carrère d'Encausse, politologue et sociologue. Il écrit donc, des livres, bien sûr, mais surtout des scénarios pour la télévision. Ce travail d'écriture lui permet de faire passer le temps entre deux romans. Huit ans pour *La Classe de neige*. Il faudra donc prendre notre mal en patience car il n'y aura pas un nouveau Emmanuel Carrère en librairie bientôt. À moins que ce ne soit au cinéma ! À ce prix littéraire prestigieux qu'est le Fémina, s'ajoutent peut-être des offres de scénarios. Offres qu'ils ne refuseraient pas !

Claude Miller, pour sa part, se propose d'adapter *La Classe de neige* pour le grand écran ; et Lewis Furey, son roman précédent, *La Moustache*, l'intrigante histoire d'un homme qui se coupe la moustache sans que personne ne s'en aperçoive. Une histoire à la Carrère, quoi !

LA CLASSE DE NEIGE. Emmanuel Carrère, P.O.L., 1995. 172 pages.

15 ans de L'État du monde sur CD-ROM

SUZANNE COLPRON

■ *L'État du monde*, l'annuaire économique et géopolitique, est un classique depuis 15 ans. Il donne maintenant naissance à un rejeton électronique...

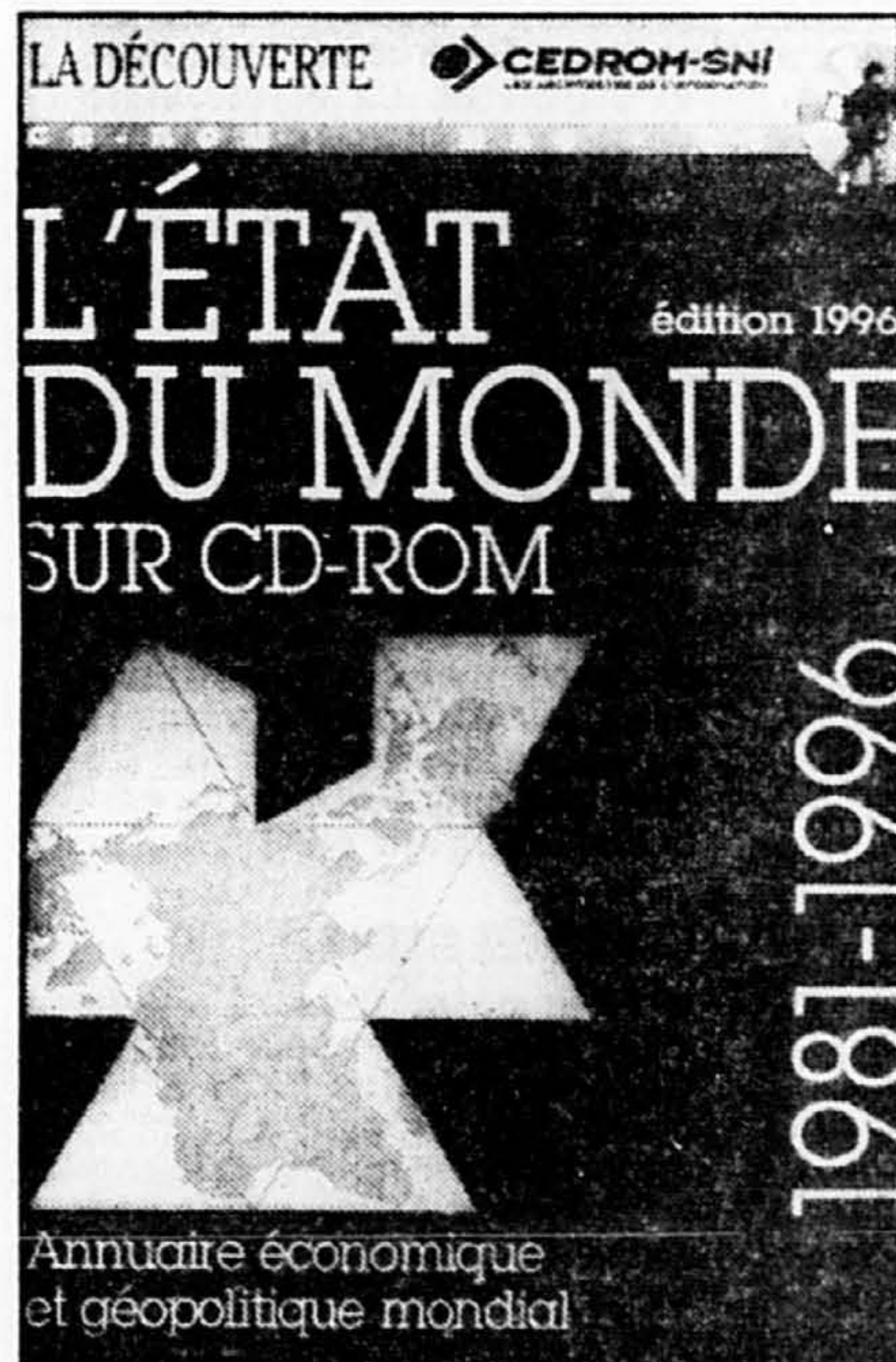
En effet, Cedrom-Sni, une entreprise québécoise spécialisée dans le domaine des logiciels de gestion et de diffusion d'information, s'est associée aux Éditions Borel de Montréal et aux Éditions La Découverte de Paris, pour réaliser *L'État du monde sur CD-ROM*. Le lancement officiel a eu lieu jeudi à l'occasion de la journée d'ouverture du Salon du livre de Montréal.

Ce CD-ROM est le résultat d'une première initiative commerciale d'envergure entre la France et le Québec dans le domaine de l'édition textuelle et multimédia.

Voici quelques données : *L'État du monde sur CD-ROM* regroupe 15 années de la collection, de 1981 à 1996 ; le disque offre ainsi 4000 articles des meilleurs spécialistes, plus de 500 tableaux statistiques, une centaine de cartes géographiques, des séquences vidéo, plusieurs dizaines de chronologies thématiques, 90 bibliographies, des fiches descriptives de tous les pays du monde, etc.

Contrairement à plusieurs encyclopédies multimédia, *L'État du monde sur CD-ROM* n'est pas un jouet, c'est un outil de travail, sobre et sans gadgets mais qui apporte quelque chose de plus que la version traditionnelle sur support papier.

D'abord, sur le plan strictement quantitatif, le CD contient



une recherche par questions stratégiques, par conflits, sur un mode chronologique, utiliser les liens hypertextes.

Mais surtout, le logiciel de gestion des bases de données textuelles de Cedrom-Sni, donne à l'utilisateur un outil puissant. Il permet de trouver tous les articles pertinents à partir d'un mot ou d'un groupe de mots. Ce logiciel est celui qui a été développé pour *Actualité Québec*, les CD qui regroupent les articles des principaux quotidiens québécois dont *La Presse*.

Enfin, le CD associé à l'ordinateur donne à l'utilisateur un outil de travail intéressant. Il lui permet notamment de mettre des textes de côté, de les assembler ou de les intégrer à un traitement de texte.

Bref, la version multimédia facilite l'utilisation et multiplie à l'infini les possibilités de recherche et de navigation ; elle n'est pas qu'une simple transposition des annuaires déjà publiés.

Au Québec, la version CD-ROM de *L'État du monde* est distribuée par Peridica.

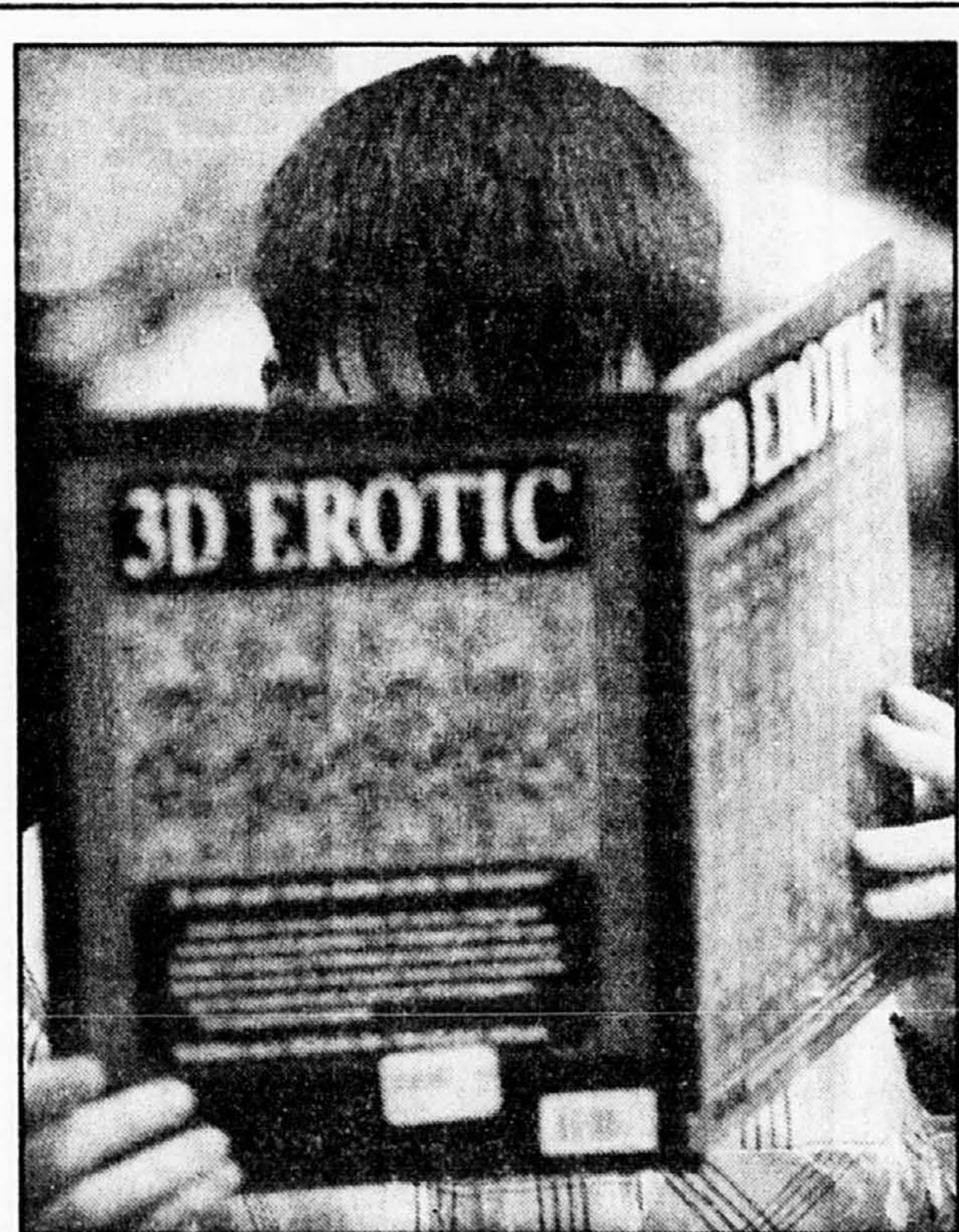


PHOTO BERNARD BRAULT, La Presse

L'Initiation...

Le Salon du livre de Montréal propose cette année une série d'albums en trois dimensions. Et à en juger par l'intérêt de celui que notre photographe a surpris, la lecture est un plaisir que les adolescents ne boudent plus. On leur en avait sans doute caché une autre dimension...

La Presse au Salon du livre

Seront présents, aujourd'hui, au kiosque de La Presse :

De 10 h à 13 h :

○ François Trépanier : auteur du *Guide des auberges et relais de campagne*.

○ Pierre Gingras : auteur de *Secrets d'oiseaux*.

De 13 h à 16 h :

○ Mariane Favreau : pupitre électronique du cahier *Livres*.

○ Carole-Andrée Laniel : littérature étrangère.

○ Mario Roy : responsable du cahier *Livres*.

De 16 h à 19 h :

○ Jean Beaunoyer : auteur de *Fleur d'Alys*.

○ Mariane Favreau : pupitre électronique du cahier *Livres*.

○ Mario Roy : responsable du cahier *Livres*.

De 17 h à 18 h 30

○ Réjean Tremblay : auteur de *Lance et compte*, *Scoop*, *Miséricorde* et *Urgence*.

De 19 h à 22 h :

○ Dominique Paupardin : littérature, biographies.

SUGGESTIONS DE LECTURE

BEAUX-LIVRES

CENT BORNES: Laurent Vaillancourt et Michel Ouellette - Ed. Prise de Parole. Cent milles à pied, cent bornes témoins sur la route 11 entre Hearst et Smooth Rock Falls. Dans ce livre grand format, les auteurs nous "redonnent à voir", par le mot et l'image, l'anecdote et le plan, la flore et la faune, le chemin qu'ils ont parcouru. Livre d'art, 224 p., 70\$.

ESSAIS

AMOUR AU MASCULIN ET EXPÉRIENCE SPIRITUELLE: Ed. de la Paix. Pierre Pelletier, psychanalyste. Basée sur les grandes sagesses dont le bouddhisme, cette œuvre combat les préjugés par l'épanouissement de soi-même. Une spiritualité au cœur de l'amour entre hommes. 22,95\$.

AU COEUR DE L'ÊTRE: Paul Beaudry - Ed. de la Paix. La méditation dans une vie spirituelle alternative d'aujourd'hui. Ce livre-source, clair et sage, est habité par l'amour, et demeure à l'abri des modes et du temps. 16,95\$.

ICI MAINTENANT: Guy Veiller - Ed. de la Paix. Axé sur la croissance personnelle, la pensée et la prière positives, ce petit livre apporte des réponses toutes logiques à la recherche de soi. Situez-vous dans un monde éparpillé, comprenez la trinité du temps "présent, passé et futur" et vivez mieux le présent. 14,95\$.

ENCYCLOPÉDIES

ENCYCLOPÉDIE DE LA SANTÉ: Edgar Coyce, Reba Ann Karp - Éditions de Mortagne. Cette encyclopédie représente une compilation des 8 976 lectures médicales du célèbre médium. On y trouve une description détaillée de près de 200 maladies, accompagnée d'une analyse approfondie des remèdes naturels recommandés par Edgar Coyce.

LIVRES ÉDUCATIFS

LA TRAVERSÉE DU MIROIR: Denise Roussel - Éditions de Mortagne. Le Docteur Roussel utilise les lames du tarot comme autant d'étapes possibles dans le cheminement de la conscience. Le lecteur trouvera une méthode pour comprendre sa propre réponse et la situer dans le contexte psychologique et transpersonnel.

LIVRES ÉDUCATIFS

PETITES HISTOIRES PEUT-ÊTRE VRAIES, TOME I: Rollande Saint-Onge - Ed. de la Paix. Auteurs de *Du soleil plein la tête*. Pour tous ceux qui peuvent s'émerveiller de l'histoire. 15 illustrations de Guillaume Morin. Page couverture de Barbara Sala. Collection Contes à rêver. 14,95\$.

PETITES HISTOIRES PEUT-ÊTRE VRAIES, TOME II: Rollande Saint-Onge - Ed. de la Paix. Auteurs de *Du soleil plein la tête*. Pensez-vous que le petit bout d'un bâton puisse avoir le dernier mot... et qu'un beau rêve ait de la difficulté à trouver un rêveur?... 16 illustrations de Guillaume Morin. Collection Contes à rêver. 14,95\$.

ROMANS NOUVELLES

LA BALCON DANS LE CIEL: Maurice Henrie - Ed. Prise de Parole. Ce roman présente un jeu entre chat et souris, dont le protagoniste est élégant et cultivé autant qu'il est inquiet. D'une plume aussi serrée que juste, l'auteur tisse un filet de séduction. 147 p., 18\$.

LA SOUPE: Marguerite Andersen - Ed. Prise de Parole et Triptyque. Hélène Latour et Paul Bonavay sont liés par le respect de la mère, le célibat, leur besoin de solitude et...leur prédilection pour les soupes. Ce sera à partir des livres de recettes du professeur à la retraite dont elle a entrepris de raconter la vie qu'Hélène mijotera de petits potages tout en brassant sa vie. 222 p., 20\$.

LA VÉRITÉ AU-DELÀ DU SILENCE: France Sévigny - Éditions de la Paix. Hanté de vérité quand une mère nous branche sur le cœur de sa fillelette cardiaque qui s'accroche à la vie. Ces deux enfants devront grandir ensemble. 16,95\$.

LES MÉMOIRES DE CHRISTINE MARSHALL: Estelle Beauchamp - Ed. de la Paix. Un jour l'oubli dans lequel la mort risque d'enfermer à jamais ceux qui lui sont chers, une femme se fraie un chemin d'hier à aujourd'hui. 160 p., 18\$.

Francine Grimaldi

Bernar Hébert
passe au long métrage
avec Geneviève RochetteFRANCINE GRIMALDI
collaboration spéciale

La comédienne Geneviève Rochette, que l'on peut apprécier à l'écran, et sous toutes ses coutures, dans l'excellent film *Liste noire* de Jean-Marc Vallée, travaille toujours avec le théâtre de l'Allumette pour les enfants et, depuis quelques semaines, elle tourne un autre film — *Déluge* —, le premier long métrage de Bernar Hébert.

Tournage discret s'il en est un puisqu'il se fait au Mexique. Geneviève est « off » cette semaine, alors elle est venue passer ses vacances à Montréal! Pourquoi pas à Acapulco? A Cancun? Elle rit: « J'ai un bébé, moi, et je suis le genre de maman qui s'ennuie de sa progéniture. J'ai beaucoup aimé tourner à Guanajuato, c'est une belle ville et l'architecture fait très vieille Espagne. La semaine prochaine nous irons tourner près de Guadalajara, Tépic, etc. Je sais, ça fait rêver. Pourtant je vous dis que c'est un tournage difficile. Nous tournons de nuit et toujours dans l'eau. Ce n'est pas très touristique, ni confortable. Mais l'équipe est merveilleuse et Bernar Hébert est un créateur. Je le connais, j'ai travaillé avec lui dans *Le Songe du collectionneur de gamses*, également tourné au Mexique, soit dit en passant! »

« *Déluge* est son deuxième film qu'il tourne au Mexique. C'est un conte narratif sur la précarité de la vie, et le texte sera en "voix off". C'est bien, je n'ai pas de texte à apprendre et je joue une survivante. Seule survivante d'une catastrophe planétaire, mais... je suis enceinte. »

PARLANT DE BERNAR HÉBERT

La danse réussit à Bernar Hébert. Son moyen métrage de 50 minutes *Le Petit musée de Vélasquez*, avec les danseurs de LaLaLa Human Steps et la comédienne Markita Boies, tient l'affiche depuis le 11 octobre, et sans complément de programme, dans trois salles de cinéma à Paris! C'est un événement, ça! Pour *Déluge*, Bernar Hébert travaille à partir de la chorégraphie « *Déluge* » de Ginette Laurin et avec sa compagnie de danse O Vertigo; Geneviève Rochette est la survivante qui revoit ses chers disparus.

La plupart des personnages qui lui apparaîtront sont incarnés par les danseurs de la troupe, mais le réalisateur a pu ajouter la présence de l'immense Jacques Godin dans le rôle du père qui rejette sa fille parce qu'elle est tombée enceinte. Il y a aussi Julie McClemens qui joue la demoiselle, muette, de Geneviève Rochette. Elle sera son amie, son lien pour communiquer avec les disparus. Et — je vous rassure tout de suite — ça ne sera pas un film morbide, mais bien un film onirique, surréaliste, une célébration de la vie avec Bernar Hébert.

Jacques Godin ne commencera à tourner que lorsque l'équipe s'installera à Montréal pour tourner les scènes intérieures, en studios, du 8 au 23 décembre.

LE TRAVAIL DANS LA JOIE

La centième bobine de la nouvelle miniserie du tandem Larouche-Tremblay, *Innocence*, a été tournée par le réalisateur Alain Chartrand. La tradition veut que cela se fête, une centième bobine, et Andrée Lachapelle a offert le champagne à toute l'équipe! Le 13 novembre, par contre, c'est toute l'équipe qui fête la belle dame, sur le plateau, pour son anniversaire, avec l'anniversaire d'une autre vedette d'*Innocence*: Monique Mercure! Son anniversaire est le 14 novembre et elle jouait au théâtre ce soir-là.

30 ANS DÉJÀ!

Nanouk Films a 30 ans. Déjà? Ça s'adonne. Nanouk, c'est la maison du cinéaste Michel Brault (*Les Ordres*, *Noces de papier*), et le père Brault a « déjà » 67 ans, dont près de 40 années de métier en tant que cameraman, directeur photo, réalisateur et

producteur, avec sa fidèle compagne Anouk Brault, alors que leur fils, Sylvain Brault, se révèle un excellent directeur photo lui aussi!

Sylvain a déjà à son actif une douzaine de films de fiction et autant de documentaires, des films publicitaires et des vidéoclips. La relève-maison est assurée. Nanouk Films lancera sa dernière production, un film policier pas ordinaire — *Erreur sur la personne* — seulement après le blitz américain des Fêtes (donc en février), mais comme ce premier long métrage de Gilles Noël est fin prêt, toute l'équipe s'est réunie à nouveau cette semaine pour visionner le produit fini, en privé, au cinéma Impérial.

Avant de se séparer à nouveau, chacun des participants au film a reçu une belle montre-souvenir avec l'inscription « *Erreur sur la personne*, Nanouk Films, 30 ans, 1966-1995 ». Alors si vous demandez l'heure à Macha Grenon, Michel Côté, Luc Picard, Isabel Richer, Paul Doucet, Patrice Bissonnette, le compositeur Jean Vanasse et compagnie, ils ne vous la diront pas, ils vont vous la montrer!

Côté, Luc Picard, Isabel Richer, Paul Doucet, Patrice Bissonnette, le compositeur Jean Vanasse et compagnie, ils ne vous la diront pas, ils vont vous la montrer!

UN RÉALISATEUR À DÉCOUVRIR

Gilles Noël est un nouveau réalisateur à découvrir. Il a le sens du rythme et de l'image. Pour amorcer son suspense policier, il traduit un drame spectaculaire avec économie et efficacité. La psychologie de ses personnages est fouillée et, avec humour, il nous les rend attachants. Michel Côté, qui cumule les suspenses (*Liste noire*, *Omerta*, etc.), arrive encore à renouveler et à approfondir son jeu dans le rôle du policier (veuf éploré et handicapé après avoir reçu une balle à travers la tête) chargé de l'enquête sur une voleuse de cartes de crédit; et Macha Grenon se montre, toujours juste et fascinante sous les différents visages qu'emprunte la voleuse. Ce film sera une formidable carte de visite pour elle!

UNE ANNÉE MACHA

Si je ne m'abuse, l'année 1996 sera bonne pour Macha Grenon. En plus de la série *Scoop* qui repasse à la télé, on la découvrira sous d'autres angles dans *Erreur sur la personne*. Il faudra aussi surveiller la sortie de *Coyote*, prévue aussi pour février. C'est le nouveau thriller de Shimon Dotan, et Macha y est en vedette avec Michael Paré. On la retrouvera également — plus tard — dans la comédie *L'Homme idéal* que vient de terminer Georges Mihalka, où elle joue une bonne amie de Marie-Lise Pilon.

BONNE NOUVELLE POUR LES INTERNETTES

Bonne nouvelle, du moins pour ceux qui sont déjà *internés* ou *internetés*: l'industrie de la mode au Québec reçoit déjà, depuis un an je crois, et toujours gratuitement, le *Mode-M*, un journal professionnel d'informations sous forme de bulletin-fax bimensuel.

Alain Théroux et Caroline Viens ont décidé de rendre leurs informations encore plus accessibles en y ajoutant une version Internet: *Planète Mode*. On y trouvera des nouvelles brèves, de l'information sur les nouveaux produits, le calendrier des défilés et des événements internationaux reliés à la mode, enfin, on n'arrête pas le progrès! Donc on trouve de l'information instantanée à l'adresse suivante: <http://planete.qc.ca/mode>.

LES ANCIENS DES ARTS APPLIQUÉS

Avis de recherche: à l'occasion du 40^e Salon des métiers d'art de Montréal, les anciens de l'Institut des Arts appliqués organisent un gros party de retrouvailles au Salon des métiers d'art, Place Bonaventure. Ils veulent se faire la fête le mercredi 13 décembre, jusqu'à minuit! Alors avis aux anciens professeurs comme Madeleine Arbour et Guy Bouzison et aux artistes, dont Michel Tremblay, Jean-Guy Moreau, Michel Dallaire, etc., etc. Communiquez avec le Conseil des métiers d'art de Montréal au (514) 287-7555.

Sur ce, je retourne bouquiner au Salon du livre. Bon dimanche.

Les uns et les autres

« J'ai toujours voulu faire rire »

Dans *Nelly et Mr. Arnaud* de Claude Sautet, Michel Serrault est formidable de réserve et d'émotion contenue. Le magazine *Studio* a profité de ce film pour faire le point avec lui.

— Vous estimez qu'un acteur doit garder en lui une part d'enfance...

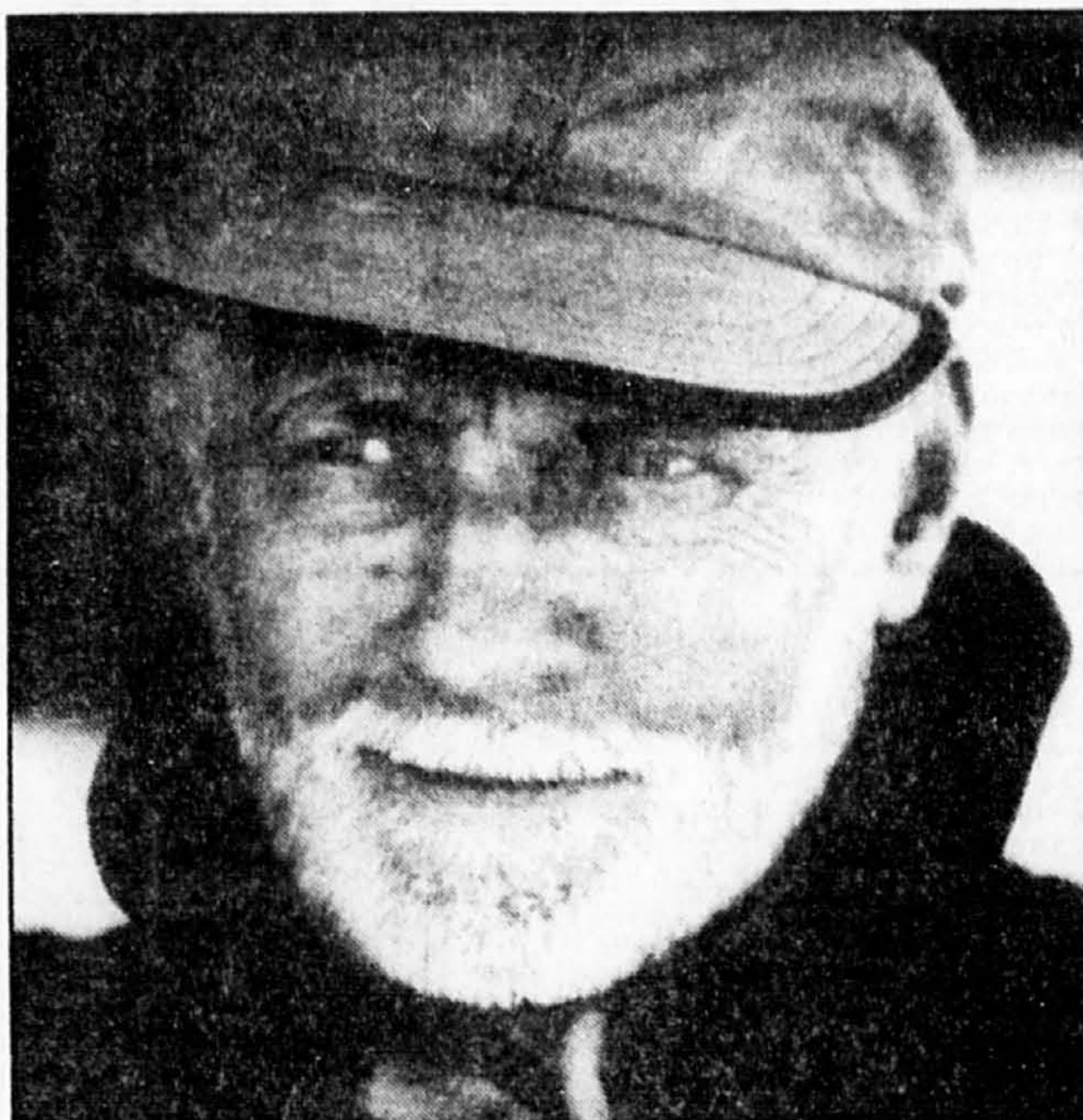
— C'est la part de jeu, de naveté. C'est ce qui vous permet d'avoir une véritable conviction dans ce que vous racontez. Quand je joue Petiot, je suis possédé par l'enfance. Nous devons faire gambberger les gens, les faire rêver — que ce soit grâce à l'humour, la drôlerie, la dérision, la tendresse... Je suis acteur pour raconter des histoires et faire croire à l'impossible.

— Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance?

— L'aimais faire rire. J'ai toujours voulu être drôle et pourtant je ne pensais pas faire ce métier. J'avais un don de présence comique et d'improvisation. Je crois aussi bien voir les choses drôles de la vie. On n'invente pas grand-chose, on se sert du monde et on le transforme. Dans la rue, je suis curieux de tout. Quand j'étais gosse, je m'imaginais, je me moquais et je voyais le ridicule!

— Pendant longtemps, il y a eu un certain mépris par rapport au cinéma français des années 50...

— Je suis loin d'être un spécialiste, mais je peux vous affirmer qu'il se tournait des films de bonne humeur, de gaieté, avec des acteurs heureux.



Michel Serrault

Après, il y a eu beaucoup de réalisateurs malades de la tête, des acteurs complexes qui avaient des problèmes et ne tournaient qu'avec des metteurs en scène qui en avaient d'autres. Peu de films ont résisté à cette surenchère de difficultés ou de démonstration.

— Cela ne vous a pas dérangé que les metteurs en scène de

la Nouvelle Vague ne fassent jamais appel à vous? — Ah, non! Si je vous avouais que dans les années 60, je ne savais même pas de quoi il était question quand on me parlait de la Nouvelle Vague. Je m'en foutais! Quel intérêt? Ma vie se passait au cabaret, au théâtre, et dans les films comiques que je tournais avec mes

amis. Nous n'étions pas dans ce cercle.

— L'apothéose de votre tandem avec Poiret, c'est cette fameuse *Cage aux folles* que vous avez créée dans les années 70. Qu'est-ce que vous ressentez quand on évoque la grande Zaza Napoli?

— Je revois le film quand il passe à la télé et je trouve qu'il y a des moments d'une drôlerie incroyable. C'est un film qui a marqué les gens mais, pour moi, c'est une composition comme une autre.

— Vous avez dit que l'important pour un acteur était de garder un certain décalage par rapport à son personnage et que, parfois, en se laissant trop aller, on risquait de perdre son âme...

— J'ai plusieurs exemples en tête. Il ne faut pas jouer avec ce qu'on est. Il faut inventer. Je pense surtout aux femmes, d'ailleurs. Quand on ne sait plus quoi faire d'une actrice — aussi talentueuse soit-elle — on lui demande de jouer sa vie. Regardez bien les derniers films de certains, c'est leur drame qu'on leur a demandé de jouer, en pensant que cela allait être sublime. À ce jeu, on perd non seulement son âme, mais aussi sa vie... Les femmes jouent plus sur leur présence réelle, leur beauté, leur physique. Elles ne peuvent pas le cacher, ni composer avec, alors elles se dénudent moralement. C'est compliqué à vivre. Mais, à l'inverse, il y a beaucoup d'acteurs aussi qui ne veulent pas jouer les salauds ou porter les péchés des autres...

ZOOM



Isabelle Huppert

« Je n'ai jamais eu le sentiment qu'interpréter un rôle puisse me révéler des choses sur moi. Au contraire, je sais que je suis en recherche constante de ce que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître. Le plus intéressant, c'est de déjouer constamment son image, d'instaurer un jeu de masques avec l'autre plus qu'un jeu avec soi-même. C'est ne jamais donner de réponses pour être sûr d'entretenir un mouvement. Donc, je ne cesse pas de me masquer, différemment, pour être sûr d'échapper à une image définitive. Être actrice m'a construite, m'a appris à me tenir debout. »

Vogue

LES MOTS

UN ÉCHO

— Mal en prit à la pauvre nymphe Écho de vouloir protéger les amours de Zeus en faisant diversion auprès de son épouse Héra, par un bavardage incessant. Héra, furieuse, la punit en la condamnant à ne plus jamais parler la première. Ses tristes aventures ne s'arrêtèrent pas là. Elle s'éprit de Narcisse qui n'était amoureux que de lui-même. Elle en mourut de chagrin et il ne resta d'elle que sa voix, répétant sans joie les dernières syllabes des paroles prononcées par d'autres.

POP-CORN

● L'important, dans notre métier de comédien, c'est d'avoir de la personnalité. Si vous en manquez, vous ne réussirez jamais, même si vous êtes la plus belle fille du monde.

Katharine Hepburn

● Le secret de la réussite, dans notre métier, est de faire en sorte que les spectateurs en aient pour leur argent et en réclament encore plus. Vous êtes alors certain d'avoir fait votre travail.

Jerry Lewis

● Les acteurs travaillent avec une telle énergie pour gagner beaucoup d'argent et devenir célèbres, puis ils s'isolent dans des maisons entourées de murs de dix pieds de hauteur... J'ai toujours pensé que l'idée était d'avoir une vie plus intéressante, de rencontrer plus de gens.

Kathleen Turner

● Le rôle de réalisateur n'a jamais constitué pour moi l'aspect le plus fascinant du métier. Écrire le scénario m'a toujours attiré beaucoup plus que d'être obligé de me lever à quatre heures du matin et de passer 12 heures debout, par tous les temps.

George Lucas

Douce revanche

■ Jacqueline Kennedy ne pardonna jamais à son mari l'aventure d'une nuit qu'il eut avec sa sœur, la princesse Lee Radziwill. Dans sa nouvelle biographie de la famille Kennedy, *Palimpsest*, Gore Vidal précise que Mike Canfield, qui était à l'époque le mari de Lee, lui avait confié qu'il pensait que celle-ci était allée un peu loin en couchant avec JFK dans la chambre voisine de la sienne alors qu'il pouvait tout entendre... Quant à Jackie, elle trouva de toute évidence que son mari était allé beaucoup trop loin, puisqu'elle décida de se venger en couchant avec le frère du président, Robert Kennedy, dont elle serait ensuite tombée amoureuse, ce qu'elle n'avait probablement pas prévu...

■ Kurt Russell a verrouillé par erreur l'autre jour la portière de sa voiture en laissant les clés à l'intérieur. Pressé parce qu'il devait de rendre au studio tourner une scène d'*Executive Decision* avec Steven Seagal, il avisa trois jeunes voyous qui passaient par là et leur dit: « Je vous paie 50 dollars que vous êtes capables de forcer la portière d'une auto. » Il gagna son pari...

■ Le travelo Alex Arquette vient d'annoncer à ses deux sœurs éberluées qu'il avait l'intention de devenir père, en leur expliquant qu'il ne voyait pas pourquoi elles auraient des enfants et pas lui. L'acteur a porté son choix sur une amie qui veut elle aussi un bébé, et le couple projette une fertilisation in vitro.

■ Kary Mullis, prix Nobel de chimie, a découvert le moyen d'extraire l'ADN des cheveux de personnages disparus, d'en reproduire les gènes et de les insérer dans des bijoux. Sa compagnie, Stargate, a déjà entrepris d'obtenir des échantillons de cheveux de personnalités comme Elvis Presley, James Dean, Abraham Lincoln, Marilyn Monroe, Geronimo et Albert Einstein...

■ Sylvester Stallone avoue que sa vie sentimentale a fort mal débuté lorsqu'il perdit sa virginité, à l'âge de 12 ans, avec une fille qui le laissa immédiatement tomber pour accorder ses faveurs à une douzaine de ses camarades d'école!

■ Francis Ford Coppola tourne *Jack* dans le nord de la Californie. Ce n'est pas de Jack Kerouac qu'il s'agit, même si le réalisateur a toujours en projet d'adapter son roman *Sur la route*, mais de l'histoire d'un garçon dont le corps

vieillit quatre fois plus vite que l'esprit, ce qui devrait nous valoir quelques jolis numéros de la part de Robin Williams, qui tient le rôle principal.

■ Loni Anderson vient de dévoiler le cauchemar que fut son mariage avec Burt Reynolds. Dans son nouveau livre, *My Life In High Heels*, l'actrice révèle la façon dont son mari l'humilia en invitant sa maîtresse, Pam Seals, à venir lui rendre visite dans leur demeure... et à coucher avec lui dans le lit conjugal. Reynolds poussait par ailleurs des crises de rage épouvantables et battit régulièrement Loni durant leurs neuf années de mariage. Armé d'un pistolet, il alla jusqu'à la jeter sur le plancher et à lui demander de rendre service à tout le monde en se tirant une balle dans la tête. Reynolds quitta finalement Loni pour tenter de renouer avec son ancienne maîtresse, Sally Field, puis menaça de se tuer si sa femme ne le reprenait pas. Cette autobiographie constitue la riposte de l'actrice de 49 ans aux humiliations que lui fit subir Burt après qu'il lui eut intenté une procédure en divorce.

■ En plus des 75 000 dollars pour la pierre tombale de Kurt Cobain, le cimetière de Calvary, à Seattle, réclame à Courtney Love 200 000 dollars: « Trop de fans ».

■ Kevin Costner et Don Johnson, qui tournent actuellement *Tin Cup* à Tucson, Arizona, se sont entendus pour ne jamais fréquenter les mêmes bars lorsqu'ils sont à la recherche d'une aventure galante. Les deux acteurs ont pris cette décision après avoir tenté, l'autre soir, de draguer la même nana, ce qui leur valut de se retrouver le bec à l'eau, pour ainsi dire. Costner faisait son baratin à la ravissante blonde lorsqu'il s'excusa pour aller voir pourquoi leurs consommations tardaient à venir. Lorsqu'il revint, il trouva Johnson installé sur son siège. Il le pria sèchement de ne pas épiéter sur son territoire, ce à quoi Johnson répondit qu'il n'avait pas besoin de sa permission pour engager la conversation avec qui il voulait. Et pendant que les deux hommes se querellaient, l'objet de leur dispute, loin de considérer toute cette attention comme un compliment, décida d'aller tenter sa chance ailleurs et les deux chasseurs rentrèrent chez eux bredouilles...

SOURCES: AP, Globe, Enquirer, Star

On vient de tourner une page

Un beau jour, on ne supporte plus qu'on nous appelle Vava au lieu de Valérie, on se trouve ridicule dans nos vêtements passe-partout, on a vaguement honte de lire du Harlequin et on est obsédée par les fesses de Jean-François. Il faut se résigner, on vient de tourner une page, conclut le magazine *Jeune et folle* qui ajoute quelques précisions.

□ On ne se préoccupe plus de ressembler aux copines, au contraire, on a envie de se distinguer des autres.

□ On sait mentir sans rougir et sans blesser son Jules.

□ On a terminé notre période Clearasil.

□ On ne fait plus toute une histoire de nos règles.

□ Non seulement on comprend toutes les blagues cochonnes mais en plus ça nous fait rire.

□ On trouve les garçons de notre âge pas assez mûrs.

□ On ne laisse plus maman nous aider à acheter nos sous-vêtements.

□ On n'envoie plus la bonne copine demander à Michel comment il nous trouve.

□ On arrive à tenir un régime plus de cinq jours.

□ On cache la couverture de son roman Harlequin dans le métro.

□ On apprécie enfin l'humour de Woody Allen.

Design Now !

Humour et audace dans un nouveau building lui-même très audacieux

ICÉLYNE LEPAGE

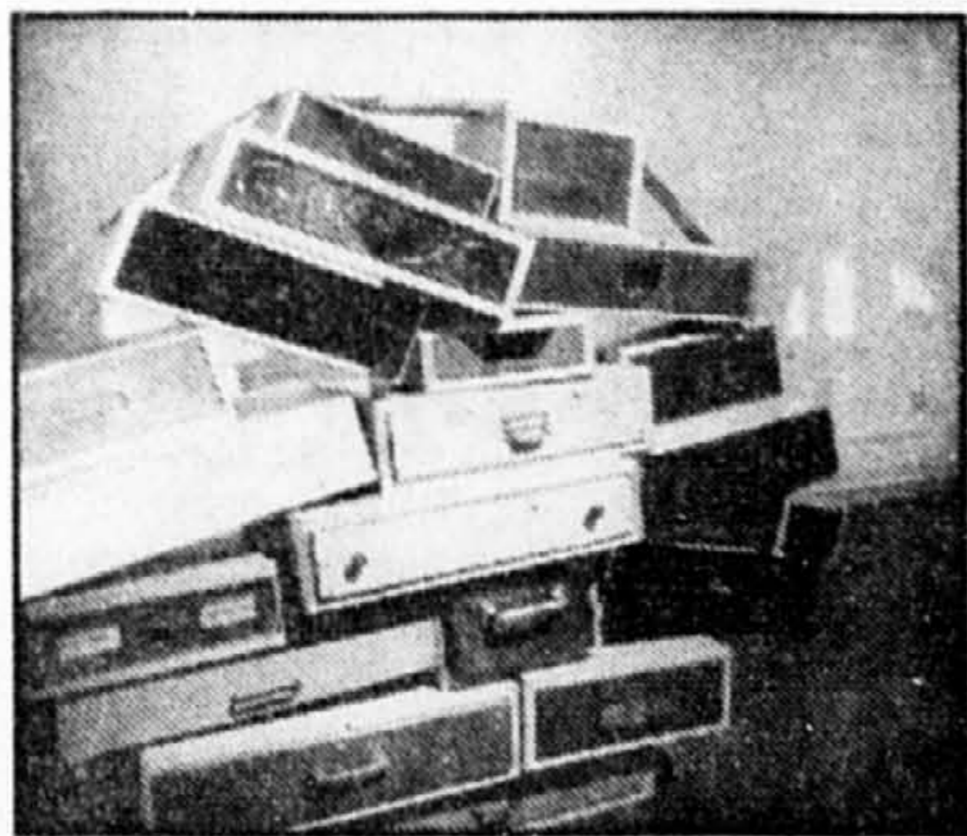
Le département de design de l'UQAM est installé depuis septembre dans son nouvel édifice de la rue Sanguinet, même si l'édifice en question n'était pas prêt à ce moment-là et ne sera toujours pas cette semaine. En fait, l'inauguration du pavillon a été reportée en janvier. Mais quel édifice !

Conçu par l'architecte Dan Hanganu qui l'on doit également le Musée de la Pointe-à-Callière, le nouveau bâtiment, qui a l'air d'avoir été creusé dans un cube, est fait de matériaux bruts et lides qui font penser à une usine. Il est doté d'un escalier central qui accentue à perspective, un escalier réellement plus étroit en haut qu'en bas.

Il suffit d'être au pied de cet escalier et de lever le regard pour avoir un joint de vue jusqu'au sixième étage et même jusqu'au ciel derrière la arrière du toit. C'est une sorte d'architecture mise à nu, on en voit même les tripes (la tuyauterie), et c'est peut-être même un bâtiment en contradiction avec la conception que l'on a habituellement de design.

Le Pavillon de design n'est toujours pas achevé qu'il suscite d'ailleurs la controverse. Nous en reparlerons quand les derniers échafaudages auront disparu et que toutes les « parties » auront été livrées.

En fait, c'est le Centre de design, une entité du département qui s'occupe de présenter des expositions de design local et international, qui invitait les journalistes à découvrir son nouveau local cette semaine. Il s'agit d'une grande



Cet amoncellement de tiroirs est un meuble. Et il est fonctionnel.

salle du rez-de-chaussée du nouveau pavillon, occupée, pour l'inauguration, par une exposition de design hollandais intitulée *Design Now*.

Un peu d'humour sur Mondrian

La première chose qui attend les visiteurs quand ils entrent dans la salle, ce sont des petits blocs couleur tabac posés sur une tablette à la hauteur du regard, et auprès desquels on a placé quelques bulbes de tulipes. Tout ça a l'air bien innocemment hollandais. Mais il suffit de savoir que le matériau de base des cubes est le fumier — dont la surabondance pose problème en Hollande — et que l'idée consiste à y enfouir les bulbes de tulipes destinés à l'exportation — les cubes sont plantés ensuite direc-

tement dans la terre — pour comprendre l'astuce, et sourire. Rassurez-vous, les cubes ne sentent rien.

Voilà donc une des caractéristiques des jeunes designers hollandais représentés dans l'exposition : ils aiment les choses simples, les formes pures à la Mondrian, auxquelles ils ajoutent un brin d'humour. Une autre caractéristique : le sens pratique et la récupération. Les Verts (les écologistes) sont particulièrement dynamiques dans les Pays-Bas.

En fait, l'exposition regroupe divers objets de design appartenant soit à l'espace public, soit à l'espace domestique, soit à l'espace privé (le corps). Il n'y a pas énormément de choses, mais elles sont judicieusement choisies par une spécialiste du design, Renny Ramakers, de la fondation Products of Imagination de La Haye. Ces objets, qui vont du timbre-poste à l'armoire en passant par des bijoux, des vêtements, un défilé de mode sur CD-ROM, etc., sont présentés en îlots à la manière d'installations d'art contemporain, installations conçues par un designer hollandais (Ed Hanninck).

Parmi les objets faits à partir de matériaux récupérés, il y a une commode entièrement constituée de tiroirs recyclés retenus ensemble par une immense courroie. Oui, c'est un meuble fonctionnel, les tiroirs s'ouvrent. Plus loin, c'est une armoire d'allure traditionnelle faite de lattes de bois, le genre de lattes sur lesquelles on appliquait le plâtre autrefois et que les Montréalais rénovation jettent par les fenêtres depuis quelques années.



PHOTOS PIERRE CÔTE, La Presse

Le nouveau Pavillon de design de l'UQAM, sur la rue Sanguinet, est doté d'un escalier central plus étroit au sommet qu'à la base, ce qui accentue l'effet de perspective.

Une lampe qui descend du plafond est faite en réalité d'une accumulation d'ampoules très ordinaires retenues ensemble ; et le pot qui a des allures de vase chic en verre dépoli est en caoutchouc.

Ce ne sont là que quelques exemples. On y trouve aussi une bibliothèque pliante, un banc en faux béton, et plusieurs pièces de mobilier adaptées au mode de vie nomade qui sera peut-être le lot des jeunes et des moins jeunes au XXI^e siècle. Ils courront tous après un emploi, là où il se trouvera.

Et si les vêtements néo-Mao présentés dans l'exposition sont un signe de ce

qui se passe dans la tête de ceux qui les portent en Hollande, peut-être assisterons-nous bientôt au retour de l'engagement social.

Chose certaine, les objets de design rassemblés dans cette exposition sont bien souvent des objets « engagés ». Et ils sont étonnants. Tous les designers et les amateurs de design devraient aller voir ça. Après Montréal, l'exposition ira à Toronto.

DESIGN NOW est présentée jusqu'au 17 décembre. Le Centre de design, situé au 1440 de la rue Sanguinet, est ouvert du mercredi au dimanche, de midi à 18 h. L'entrée est libre.

De TOUT pour vous divertir ce soir!

DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE

19 h JUSTE POUR RIRE

Avec Serge Grenier, Yvon Deschamps, Alain Choquette, Martin Drainville et Benoît Brière.

SRC Télévision

20 h L'UNIVERS DE COURTEMANCHE

Des histoires sans parole qui font jaser et qui en mettent plein la vue.



21 h LES BEATLES, UNE ANTHOLOGIE

La première partie d'un événement historique à ne pas manquer.



Votre soirée de télévision

La Presse

Choix d'émissions par Louise Cousineau

13:00 33 - HELPI
Pour vous mettre dans l'atmosphère pour ce soir, cette comédie des Beatles tournée en 65 par Richard Lester.

18:15 2 - DÉCOUVERTE
Il est notamment question des talents exceptionnels de certains artistes. Également: les explorateurs Bernard Voyet et Thierry Pétry au Groenland.

19:00 33 - JUSTE POUR RIRE
Alain Choquette, Benoît Brière et Martin Drainville, Maka Kotto, Peter MacLeod, Mario Jean, Serge Grenier et les danseurs de Second Hand Dance.

19:00 33 - J.E.
Un hypnotiseur qui paie des gens pour faire semblant; les garagistes chargent plus cher aux femmes qu'aux hommes pour les mêmes réparations; deux compagnies d'assurances peu rassurantes.

20:00 2 - L'UNIVERS DE COURTEMANCHE
Six sketches de Michel Courtémancbe, notre comique qui fait un malheur en France et ailleurs.

20:00 17 - LA CRISE
De Colline Serreau, une comédie incisive sur la société française avec Vincent Lindon et Patrick Timsit.

20:00 60 - VIVA: LA MALÉDICTION DES WINDSOR
Les malheurs - scandales, séparations, incendie - qui se sont abattus sur Mme Windsor et sa famille en 1992. Pour vous préparer à l'interview de Lady Di cette semaine.

20:30 16 - BOUILLON DE CULTURE
L'héritage de Charles de Gaulle avec notamment Daniel Cohn-Bendit et Serge July.

21:00 2 12 - LES BEATLES, UNE ANTHOLOGIE
L'événement de la soirée. A Radio-Canada, la version est sous-titrée pour une meilleure compréhension. Vers 22h45, la nouvelle chanson Free as a Bird arrive par satellite. Suite vendredi prochain 18h59 à Radio-Canada, mercredi prochain à CTV. Il y aura trois épisodes.

22:00 17 - PLAISIR DE LIRE
Les anthropologues Serge Bouchard et Bernard Arcand (le frère des autres) présentent leur nouveau livre *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*.

	CANAUX	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30	CANAUX
SRC	2 9 9	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Juste pour rire	Les Beaux Dimanches / L'Univers de Courtémancbe	Les Beaux Dimanches / Les Beatles, une anthologie (1/3)	Le Téléjournal	Point (23:20) / Sport... (23:45)	2 9 9					13
TVA	4 7 8	Le TVA	Drôle de vidéo	J.E. / Faux hypnotiseur; femmes vs garages	Cinéma / LE GARDE DU CORPS (5) avec Kevin Costner, Whitney Houston	Le TVA / TVA sports / Loteries	4 7 8							10 40
RQ	15 17 24	L'Étalon noir	Pignon sur rue	L'Homme cet animal...	Cinéma / LA CRISE (4) avec Vincent Lindon, Patrick Timsit	Plaisir de lire	Cinéma / CONFESSION D'UN BARJO (4) avec Richard Bohringer, Anne Brochet	15 17 24						30 45
TOS	16 30 35	Les Simpson	Flash	seaQuest, gardien des océans	Salle d'urgence	Cinéma / LA FLORIDA (6) avec Rémy Girard, Pauline Lapointe	Grand Journal (23:29)	Cinéma (23:59)	16 30 35					49
CBC	4	Football LCF / Coupe Grey: Stallions - Stampers (17:00)				Net Worth	Undercurrents	CBC News	Venture (22:29)	CBC News	Country Beat (23:44)			4
CBC	5										Sunday Night			5
CBC	6													6
CTV	12	Pulse	Travel, Travel	Funniest Home Videos	Adventures of Superman	Beatles Anthology (1/3)	CTV News	Pulse	12					12
CTV	8 13	Newsline	Homegrown				Nightline		8 13					8 13
ABC	8	News	ABC News				News	Sports (23:20)	8					8
ABC	22	ABC News	Pub				Star Trek: Next Generation		22					22
ABC	13	News	ABC News				News	Entertainment	13					13
CBS	3	Football NFL (16:00)	60 Minutes		Cybill	Almost Perfect	Cinéma / REMEMBER ME avec Kelly McGillis, Cotter Smith	CBS News	Outer... (23:45)	3				3
CBS	7	News	CBS News					News	Land's End (23:35)	7				7
CBS	8	CBS News	News							8				8
NBC	5	Football NFL / Bills - Jets (16:00)	Brotherly Love	Minor Adjustments	Mad about You	Hope & Gloria	Cinéma / DEAD BY SUNSET avec Ken Olin, Lindsay Frost (1/2)	Sightings		5				5
NBC	10							News 10	Extra... (23:35)	10				10
PBS	33	All Creatures Great and Small	Wild America	Naturescene	Nature / Creatures in Crime	Masterpiece Theatre / The Choir (4/4)	MGM: When the Lions Roars (3/3)			33				33
PBS	18	Poldark	Thanksgiving... Hymns				Eastenders	Benny Hill	Journal	18				18
PBS	57	Ghostwriter Hour	All Creatures / Mailbag (19:53)		Cinéma / HOOP DREAMS (3)	Documentaire		Hoop Dreams	Cinéma	57				57
ONT	6	News	Sportsline	60 Minutes	Mad About You	The Simpsons	Cinéma / DEAD BY SUNSET avec Ken Olin, Lindsay Frost (1/2)	Global News	Sports	6				6
ONT	12	Panorama		Dimanche classique / La Fille...	Cinéma / LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE (3)		Écrivains du 20e siècle	Panorama	Règlement...	12				12
ONT	24	Just William	Inquiring...	National Geographic	Heartbeat		Space Experience	Allan Gregg	Human Edge	24				24
A & E		Bob Vila's Home Again		Ancient Mysteries			Voyages	A & E Evening at the Improv.		A & E				A & E
BRAVO		Paul Robeson...	Beatrix Potter	Lisner	Living Their Art	Operavox	Cinéma / YENTL (3) avec Barbra Streisand, Mandy Patinkin	Kif Kif		BRAVO				BRAVO
CANAL D		Objectif aventure		Têtes d'affiche: Richard Burton	Viva: la malédiction...	Jazz / Bluesland - Muddy Waters		Cinéma / RED (4) avec D. Pilon		CANAL D				CANAL D
DISC.		Wings		Sunday @ discovery.ca	Discovery's Sunday Showcase		The Nature of Canada	Sunday @ discovery.ca		DISC.				DISC.
FOX		Football NFL / Cowboys - Raiders (16:00)		Space: Above & Beyond	The Simpsons	Married... with Children	Live Shot	Pub		FOX				FOX
FOX(Ont)							Seinfeld	Cheers	M*A*S*H	Pub				FOX(Ont)
MP		Fax	Box-office	Parodies sur terre	Musique vidéo	VJ invité: Pierre Légaré		Musique vidéo		MP				MP
NW		BBC News	Schlesinger	On the Line with Patrick Conlon	The Passionate Eye		Undercurrents	The National	Schlesinger	Antiques Roadshow				NW
RDI		Accent franco.	Marchés int.	Monde ce soir	Griffe	Reportages / Kennedy (1/4)	Le Téléjournal	Scully RDI	Option éducation	Box-office	Espace libre			RDI
RDS		Football LCF / Coupe Grey: Stallions - Stampers (17:00)						Ouch!!!	Golf / Match Play	Sports 30	Culturisme			RDS
SE		Par amour pour elle (17:50)						Nation secrète (21:40)		Loup				SE
TMN		The Client (16:55)		Manhattan Murder Mystery		Bullets Over Broadway		Exit to Eden (22:45)		TMN				TMN
TSN		Cascar (17:30)	Sportsdesk	NFL Primetime		Football / Oilers - Chiefs		Sportsdesk		TSN				TSN
TV5		L'École des fans	Journal FR2	7 sur 7		Bouillon de culture	Évasion	Tell...Météo	Journal belge	Visions...	Savoir... (23:15)			TV5
YTV		Awards (15:30)	Rupert	Small Talk	Family Ties	Madison	Whose Line... Must Be Mad!	The Hit List	YTV News	Dog House	The Intrepids			YTV

CABLE: A & E = ARTS AND ENTERTAINMENT - CANAL D = ARTS ET DIVERTISSEMENT - DISC. = DISCOVERY - MP = MUSIQUE PLUS - NW = NEWSWORLD - RDI = RÉSEAU DE L'INFORMATION - RDS = RÉSEAU DES SPORTS - SE = SUPER ÉCRAN - TMN = THE MOVIE NETWORK - TSN = THE SPORT NETWORK - TV5 = TÉLÉVISION INTERNATIONALE - YTV = YOUTH TV



**DENIS
LAVOIE**

Têtes d'affiche

Adressez vos communiqués à:
Têtes d'affiche
La Presse
7, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1K9

Présentation de la collection printemps-été (prêt à porter) du couturier italien **Tristano Onofri**, activité bénéficiaire du Fonds de recherche de l'Institut de cardiologie de Montréal mise sous la présidence d'honneur de **France Chrétien-Desmarais**. Il s'agit d'une façon agréable de contribuer à l'avancement de la recherche sur les maladies cardiovasculaires et au développement de l'Institut de cardiologie de Montréal. Le tout aura lieu le mercredi 29 novembre, 20 h, au Centre Sheraton. Coût: 125 \$. Renseignements: 276-5411.

Le Regroupement des diplômés de l'Université du Québec à Montréal a décerné ses prix Émergence (pour contribution exceptionnelle de diplômés de l'UQAM au rayonnement de leur université) à **Jean-François Lépine**, journaliste-présentateur de l'émission *Le Point de la Société Radio-Canada*; **Madeleine Ouellette-Michalska**, écrivaine; **Lucie Bertrand**, vice-présidente de la région Montmorency chez Hydro-Québec. Par ailleurs, **Pierre Roy**, président et directeur général de Premier choix, a été choisi comme premier récipiendaire du prix Pierre-Péladeau.



**Lise
Watier**

Soirée bénéficiaire au cinéma Imap du Vieux-Port de Montréal, pour la Maison grise. **Gilles A. Cérat**, président et directeur général des Hebdo Unimedia et **Lise Watier**, présidente de l'entreprise de cosmétique qui porte son nom, sont les coprésidents d'honneur de cette soirée. Les profits réalisés permettront à la Maison grise d'assurer ses services de réinsertion sociale de femmes en difficulté (itinérantes, sans famille, violentées, oubliées). Cette soirée de cinéma bénéficiaire aura lieu le lundi 27 novembre à 18 h 30. Renseignements: 722-0827.

Le Regroupement des infirmières de cégeps du Québec vient de décerner son prix Innovation Abbott aux étudiants du collégial qui ont conçu le plus original projet de dépliant sur le « sécurisexe » (la négociation du condom). Les gagnants sont: des élèves des collèges de Rivière-du-Loup, Édouard-Montpetit et Dawson.

Suzanne Morrison, journaliste en médecine et en santé au journal *The Hamilton Spectator* vient de remporter le Prix des médias pour la recherche clinique, décerné par la Société canadienne de recherches cliniques. C'est pour un article sur « les lignes familiales », que la journaliste d'Hamilton a remporté ce prix. Elle y relatait les travaux du docteur **Maureen Andrew** et son équipe, du centre de recherche du Civic Hospital de Hamilton.



**Richard
Bélanger**

Faire une bonne oeuvre d'oeuvres d'art, tel est le souhait des médecins de la Cité de la santé de Laval avec leur campagne « Faire oeuvre d'art ». Ainsi, jusqu'au 15 décembre les principaux centres commerciaux de Laval et la Rive-Nord vendront une douzaine de cartes de souhaits du temps des Fêtes, dont les profits seront remis à la Fondation Cité de la santé. À ces cartes, qui nous présentent trois reproductions d'aquarelles du peintre montréalais **Richard Bélanger**, s'ajoutent 300 copies numérotées et signées de quatre autres aquarelles de **Bélanger**. Les cartes des Fêtes sont vendues 12,50 \$ la douzaine et les reproductions d'aquarelles 45 \$ chacune. Renseignements: 975-5343.

Éliane Lépérance, veuve d'**Edgar Lépérance** était de la remise des prix **Edgar-Lépérance** qui récompensent les auteurs du groupe de maisons d'édition Sogides. Les auteurs et ouvrages récompensés sont: **Roxane Fraser**, auteure de *Baie James: le guide touristique*; **Yolande Villemaire**, auteure de *Le dieu dansant*; **André Dion**, auteure du *Guide des oiseaux saison par saison*; **Gilles Breton**, **Jean-Marie Pecteau** et **Jocelyn Létourneau**, coauteurs de *La condition québécoise*.

Un organisme charitable profite de la générosité d'une entreprise d'affichage extérieur pour mieux se faire connaître du grand public montréalais. En effet, Mediacom a choisi de faire profiter la Société pour les enfants handicapés du Québec, de ses affiches géantes et aribus, en y affichant le logo et le slogan de la Société dans les villes de Montréal, Québec et Sherbrooke ou l'organisme (qui porte assistance aux enfants handicapés) sera donc bien en vue.

Jean-François Lachance, de Saint-Jérôme a réalisé, sans faute, la dictée des

bibliothèques publiques de Laval-Laurentides-Lanaudière et ainsi remporté le premier prix de la grande finale de la Dictée du Nord, organisée par le Regroupement des bibliothèques publiques Laval-Laurentides-Lanaudière. La dictée avait été conçue spécialement par l'Office de la langue française. Les 2e et 3e prix sont allés à **Laurent Aubin**, de Bois-des-Filion et **Robert Brouillard**, de Laval.

Défilé de mode extravaganza, au profit des Amis des sideens (fondation ayant pour but de réaliser les vœux de personnes qui vivent avec le virus du sida), devant avoir lieu le mardi 21 novembre (entrée à 20 h), au club Dome de Montréal. Hôtesse, **Juliette Powell** de MusiquePlus. Présentation des collections du Château, Dalton, Unity, Via

Seto, Harry Rosen, CVG, Garfield et Trifoglio. Coût: 20 \$ (25 \$ à la porte). Renseignements: 951-8076, après 18 h et en week-end.

La Lotopompier (de la Fondation des pompiers du Québec pour les grands brûlés) vient de désigner les gagnants de ces prix. La liste de ces gagnants est disponible auprès de la Fondation. Tél. 523-5325.

Première campagne de financement à la Fondation de l'hôpital Notre-Dame de la Merci (soins de longue durée). On vise à recueillir 1 million de dollars d'ici cinq ans, afin d'offrir un environnement plus chaleureux aux patients qui doivent résider dans cet hôpital, des semaines, des mois et parfois même des années. Renseignements: Fondation

centre hospitalier Notre-Dame de la Merci, 55, boulevard Gouin Ouest, Montréal (Québec), tél. 331-3020.

Brochures proposant des programmes d'exercices post-natals (accouchement naturel ou par césarienne) publiées par le service des publications de l'hôpital Sainte-Justine. Bien illustrées ces brochures s'adressent aux nouvelles mères comme aux intervenants du secteur de la maternité. L'objectif est de corriger les changements de la posture survenus durant la grossesse et de favoriser un retour du corps à sa pleine forme. Coût: 5 \$. Renseignements: 345-4671.

Rappel de la Fondation du diabète juvénile Canada, nous invitait à nous procurer des billets (10 \$) pour le tira-

ge de voitures Rolls Royce (ou 125 000 \$) et BMW (ou 20 000 \$) ainsi que d'autres prix. Le tirage aura lieu lors d'un spectacle présenté à l'hôtel Reine-Elizabeth le 6 décembre, avec en vedette **Lara Fabian**. Renseignements: 744-5537 ou 1-800-5727, poste 323.

Colloque portant sur: Le transfert de technologie et la collaboration entre universités et industries, organisé par l'Association canadienne de technologie de pointe, et devant se tenir ce mercredi 22 novembre, à compter de 7 h 30, à l'hôtel Hilton de l'aéroport de Dorval. On abordera plus particulièrement les liens entre le savoir des universités et le savoir-faire des industries clés (pharmaceutiques, aérospatiale, télécommunications). Parmi les conférenciers: **Pierre Bélanger**, **Gérald Ratzler** et **Cameron Cloric**, de l'Université McGill; **William Friend** de ATS, **Claude LaCerte** de Eichen, **Serge Primi** de KPMG, **Michael Stewart** de Bristol-Myers Squibb et **Roger Gauthier** du Centre de recherche en informatique de Montréal. Renseignements: 933-4574.

La campagne de financement de l'Université McGill ne fait pas grand bruit, sans doute parce que les résultats sont des plus encourageants. En effet, l'objectif de 200 millions est à la veille d'être atteint, avec des dons et promesses de dons totalisant à ce jour plus de 176 millions. Dans le domaine de l'enseignement et de la recherche, on a même plus que doublé l'objectif établi à 30 millions, avec des entrées de fonds estimées à plus de 66 millions, ce qui porte à croire que la qualité de l'enseignement et de la recherche sont la force de McGill.

Le répertoire des protocoles infirmiers (utilisé par l'ensemble des CLSC pour les services de réponse téléphonique Info-santé), a remporté le Grand prix innovation clinique-Abbott. Remis par l'Ordre des infirmières et infirmiers, le prix est allé à une équipe dirigée par **Johanne Côté**, coordonnatrice d'Info-santé au centre hospitalier et au CLSC Haute-Ville et **Murielle Mailloux**, chef du service Info-santé au CLSC Montréal-Nord.

Médecins sans frontières nous convie à un concert-bénéfice pour financer ses missions en Bosnie et en Croatie. On pourra entendre pour l'occasion l'orchestre de la Faculté de médecine de l'Université McGill, **I Medici di McGill**, sous la direction de **Wanda Kaluzny**. Le concert sera présenté le mardi 28 novembre, à la salle Pierre-Mercure, 300, boulevard de Maisonneuve Est. Coût: 20 \$, 30 \$ et 40 \$. Renseignements: 790-2787 ou 845-5621.

La série internationale des petits déjeuners causerie de l'Association marketing de Montréal sera inaugurée par **Jean-Pierre Servant**, directeur de la commercialisation internationale de la maison d'édition Québec/Amérique. Il répondra à la question: Une Europe ou deux Europes, ce mardi 21 novembre, à compter de 8 h (à l'hôtel Ritz-Carlton, 1228, rue Sherbrooke Ouest), en reliant l'expérience internationale d'une entreprise québécoise dans une Europe unifiée. Chez Québec/Amérique, l'aventure européenne a commencé avec le *Dictionnaire visuel*, présenté à la foire du livre de Francfort. Et elle se poursuit fructueusement. Coût: 40 \$. Renseignements: 499-1391.

L'École des hautes études commerciales renouvelle son invitation annuelle aux entreprises de profiter des services d'étudiants compétents pour réaliser un mandat lié à la qualité totale ou à son application. Plus d'une centaine d'organisations ont déjà fait appel à ce service de consultation. Renseignements: Louis Bellemare, 340-6878.

Un chercheur de l'hôpital du Sacré-Coeur de Montréal, **Rui Wang** (physiologiste au centre de recherche de cet hôpital) vient de remporter le Prix du jeune chercheur de la Société canadienne de cardiologie. Le prix lui a été attribué pour un travail de recherche fondamentale portant sur le système cardiovasculaire (démonstration de l'activité du monoxyde de carbone sur la contraction des vaisseaux périphériques). L'an dernier, le docteur **Wang** a remporté le prix McDonald de la Fondation des maladies du coeur du Canada.

L'Institut d'administration publique du Canada a décerné le Prix Roland-parent à **Jacques Bourgault**, professeur d'administration publique au département de science politique de l'Université du Québec à Montréal et **Yvon Tremblay**, conseiller en administration publique à l'École nationale d'administration publique, pour leur article intitulé *La gestion du rendement à la croisée des chemins: entre la rigueur et le laxisme*, reconnu comme le meilleur article de langue française publié en 1994 dans *Administration publique au Canada*.

À mercredi



Classique Marie-Josée Rouleau : 20 000 \$

La Fondation des maladies du coeur a reçu 20 000 \$ à la suite de la deuxième Classique Marie-Josée Rouleau. Dans l'ordre habituel, les membres du comité organisateur: **Sylvie Saint-Germain**, **Marcellin Tremblay**, **Georgette Lepage** (donatrice d'honneur), **Marie-Josée Rouleau**, **Alphonse Lepage** (donateur d'honneur), **Manon Rouleau** (mère de la golfeuse), **Lucie Monette**, **Elainé Marchand** et, effacé derrière, **Aubert Pallascio**, maître de cérémonie.



Impériale : des patrons au service des employés

Pour le sprint final de la campagne de Centraide auprès des employés de la pétrolière Impériale, les directeurs de l'entreprise ont ciré souliers et bottes, en plus de servir le repas du midi aux employés.



Desjardins : 100 500 \$ à l'Hôtel-Dieu de St-Jérôme

Les 28 caisses populaires Desjardins des Basse-Laurentides, avec la Fédération de Montréal, se sont engagées à contribuer pour 100 500 \$ à la campagne de financement de la Fondation Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme. Sont de la remise du don: **Claude Beaulieu** et **Bernard Casavant**, de la Fondation; **Pierre Barnès**, de la Fédération; **Ginette Filiatreault**, directrice de la Fondation; **Lucien G. Rolland**, président d'honneur de la campagne; et **Claude Laliberté**, de la caisse populaire de Saint-Jérôme.



**Jean-Pierre
Servant**

Une Europe ou deux Europes, ce mardi 21 novembre, à compter de 8 h (à l'hôtel Ritz-Carlton, 1228, rue Sherbrooke Ouest), en reliant l'expérience internationale d'une entreprise québécoise dans une Europe unifiée. Chez Québec/Amérique, l'aventure européenne a commencé avec le *Dictionnaire visuel*, présenté à la foire du livre de Francfort. Et elle se poursuit fructueusement. Coût: 40 \$. Renseignements: 499-1391.



**Rui
Wang**

Un chercheur de l'hôpital du Sacré-Coeur de Montréal, **Rui Wang** (physiologiste au centre de recherche de cet hôpital) vient de remporter le Prix du jeune chercheur de la Société canadienne de cardiologie. Le prix lui a été attribué pour un travail de recherche fondamentale portant sur le système cardiovasculaire (démonstration de l'activité du monoxyde de carbone sur la contraction des vaisseaux périphériques). L'an dernier, le docteur **Wang** a remporté le prix McDonald de la Fondation des maladies du coeur du Canada.